

Tome X, n° 4

Octobre-Décembre 1910

BULLETIN

DE

l'École Française

D'EXTRÊME-ORIENT

DIXIÈME ANNÉE



PARIS
IMPRIMERIE D'EXTRÊME-ORIENT

1910



LE PROTECTORAT GÉNÉRAL D'ANNAM

SOUS LES T'ANG (II)

ESSAI DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE (1)

Par M. II. MASPERO,

Pensionnaire de l'Ecole française d'Extrême-Orient.

II. — DÉPARTEMENT DE FONG (PHONG) 峯州.

Le département de Fong (Phong) était situé au nord-ouest de celui de Kiao (Giao); il occupait la pointe du delta, sur les deux rives du Fleuve Rouge, et la partie inférieure des hautes vallées du Fleuve Rouge, de la Rivière Claire et de la Rivière Noire; de plus les circonscriptions indigènes de ces vallées jusqu'au Yun-nan dépendaient de lui. Il représentait à peu près la province de Son-tây, telle qu'elle fut organisée au XV^e siècle par les Lê, et telle qu'elle resta presque jusqu'à nos jours, comprenant le Son-tây actuel, le Vinh-yên, Việt-tri, etc. Sur la rive gauche du Fleuve Rouge, il était limité par la rivière Lieou (Lậu), qui est le Sông Cà-lồ actuel; sur la rive droite, il touchait au Kiao-tche (Giao-chi), sans qu'il soit possible de préciser l'endroit où passait la frontière.

Il fut créé en 621 et fut alors divisé en cinq sous-préfectures (2); en 627, celles-ci furent réduites à trois pour revenir au nombre de cinq en 742; il est impossible de savoir si les deux nouveaux arrondissements établis à cette époque tardive étaient des subdivisions des trois anciens ou d'anciennes circonscriptions indigènes transformées.

1. Kia-ning (Gia-ninh) 嘉寧.
2. Tch'eng-houa (Thừa-hoá) 承化.
3. Sin-tch'ang (Tân-xương) 新昌.
4. Song-chan (Tung-son) 嵩山.
5. Tchou-lou (Châu-lục) 珠錄.

Cette division dura elle-même fort peu de temps: dès la fin du VIII^e siècle, il semble que les deux premiers arrondissements aient seuls subsisté.

(1) Cf. *supra*, p. 559-584.

(2) *Sin T'ang chou* k. 45 上, 8 a; *T'ai-p'ing houan yu ki*, k. 170, 10 a. Le *Kieou T'ang chou*, k. 41, 36 b, ajoute le nom de Fong-k'i (Phong-khê) à la liste: c'est certainement une erreur: celui-ci faisait partie du département de Long 隆, cf. ci-dessus, p. 579.

1. *Arrondissement de Kia-ning (Gia-ninh) 嘉寧*. — Le bien de Kia-ning (Gia-ninh) s'étendait sur les deux rives du Fleuve Rouge : sur la rive gauche, où il était limité par la rivière Lieou (Lậu), ou Sòng Cà-lồ; et également sur la rive droite, où il atteignait au sud le mont San-yuan (Tân-viên) 織圓⁽¹⁾ (c'est, on le sait, aujourd'hui encore l'un des noms du mont Ba-vi), et à l'est l'arrondissement de Kiao-tche (Giao-chi).

Le chef-lieu de cette sous-préfecture était en même temps celui du département : il était situé à 130 li du Protectorat Général par la route de terre⁽²⁾, qui traversait Kiao-tche (Giao-chi) et T'ai-p'ing (Thái-binh)⁽³⁾, et à 250 li sur la route fluviale⁽⁴⁾ : les bateaux mettaient deux jours à faire ce trajet⁽⁵⁾. Il était situé au bord du fleuve, puisqu'on y allait par eau de Kiao-tche. De plus il devait être sur la rive nord : en effet la route franchit le fleuve pour aller de Kiao-tche à T'ai-p'ing : il faudrait donc le passer une seconde fois avant d'arriver à Kia-ning (Gia-ninh) si celui-ci était au sud du fleuve, et on ne s'expliquerait pas ce détour inutile par la rive gauche. La différence des longueurs du voyage par eau et par terre s'explique aisément par les détours considérables du Fleuve Rouge. La distance est trop courte pour qu'on cherche la sous-préfecture en amont de Việt-tri. Il est d'autre part fort difficile de la placer en aval : on sait qu'au X^e siècle, pendant la période d'anarchie qui suivit la chute de la domination chinoise, le Tonkin s'émietta entre une douzaine de petits princes, qu'on appelle les sù-quàn 使君. Le gouverneur de Phong-châu, Kiêu Tam-chế 矯三制, se rendit indépendant dans son chef-lieu ; mais il ne put garder toute la province, et un certain Nguyễn Khoan 阮寬 proclama son indépendance dans un territoire appelé, du nom de sa famille, Nguyễn-gia-loan 阮家灣. C'étaient les alentours des villages actuels de Vĩnh-mỗ 永姥 et de Tiên-mỗ 仙姥, dans le huyện de Yên-lạc, où se trouvent aujourd'hui encore le temple funéraire de ce personnage et une colline portant le nom de Nguyễn-gia-loan⁽⁶⁾. La partie orientale de la province actuelle de Vĩnh-yên s'était donc séparée de Phong-châu, qu'il faut chercher plus à l'ouest.

(1) *T'ai-p'ing houan yu ki*, k. 170, 11 a. L'orthographe actuelle est ordinairement 傘圓.

(2) *Yuan-ho kiun hien tche*, k. 38, 3 a; *ibid.*, 10 a; *T'ai p'ing houan yu ki*, k. 170, 10 b; cf. *ibid.*, 4 a, où le caractère 峯 est écrit par erreur 岑.

(3) *Sin T'ang chou*, k. 45 下, 15 a; PELLIOU, *Deux itinéraires de Chine en Inde*, B. E. F. E.-O., IV (1904), p. 554.

(4) Il y avait 100 li de Kia-ning (Gia-ninh) à l'embouchure de la rivière Lieou (Lậu) 漏口 (*Yuan-ho kiun hien tche*, k. 38, 10 a), et 150 li de ce point à la capitale du Protectorat Général (*T'ong tien*, k. 184, 25 a; *T'ai-p'ing houan yu ki*, k. 170, 4 a).

(5) *Man chou*, k. 1, 1 a; PELLIOU, *loc. cit.*, p. 564.

(6) *Việt sử lược*, q. 1, 15 b; *Đại-việt sử kí toàn thư, ngoại kí*, q. 5, 25 b (ne donne pas le nom ancien, mais seulement celui que portait la région au XVII^e siècle, Tam-dái 三帶); *Cương mục, tiền biên*, trad. DESMICHÈLS, p. 250; *An-nam nhất thống chí, Sơn-lây*, 41 a; *Hoàng-việt địa dư chí*, q. 1, 44 a.

Toutes ces indications amènent à situer Kia-ning (Gia-ninh) dans la région où se trouvent maintenant Viêt-tri et Bach-hạc. Les historiens annamites le placent en ce dernier endroit, parce qu'il y a là un temple, le Tam-giang từ 三江祠 ou Bach-hạc từ 白鶴祠, qui prétend faire remonter sa fondation à Li Tch'ang-ming 李常明, gouverneur général du département de Fong (Phong) 峯州都督, pendant la période *yong-houei* (650-656) des T'ang (1). La pagode est certainement très ancienne : la légende de Li Tch'ang-ming est mentionnée dans le *Viêt diện u linh tập lục*, du XIV^e siècle, et en 1289 le génie du lieu reçut de l'empereur Nhân-tông 仁宗 le titre de Trung-giưc vương 忠翊王 (2). Mais il n'est guère possible d'admettre la légende sous sa forme traditionnelle : Li Tch'ang-ming est parfaitement inconnu par ailleurs, et n'a laissé trace de son nom dans aucun ouvrage subsistant actuellement ; de plus, à l'époque indiquée, Fong-tcheou n'était pas un Gouvernement général ; il n'y a donc pas là de preuve certaine. Du moins l'identification est-elle très vraisemblable.

2. *Arrondissement de Tch'eng-houa (Thừa-hoá) 承化*. — Il était situé à 5 li au nord-ouest de Kia-ning (Gia-ninh), c'est-à-dire probablement sur le Fleuve Rouge (3). Il en fut détaché en 742 (4), et le département de Fong (Phong) vit alors son nom changé en celui de commanderie de Tch'eng-houa (Thừa-hoá). Les deux montagnes qui, d'après le *T'ai-p'ing houan yu ki*, y étaient situées, le K'o-lai chan (Khả-lại sơn) 可瀨山 et le Sien-fen chan (Tiên-ban sơn) 仙頒山, sont inconnues.

3. *Arrondissement de Sin-tch'ang (Tân-xuong) 新昌*. — Il était également en amont du chef-lieu de département, puisque Lý Bôn, dans sa fuite, s'y retira après avoir dû évacuer Kia-ning (Gia-ninh) pris par les Chinois, et avant de se jeter chez les Lao (5). Mais la direction et la distance sont également inconnues. Les Wou avaient détaché de la commanderie de Kiao-tche (Giao-chi) le hien de Mi-ling (Mi-linh) 蒼冷 des Han pour en faire une commanderie spéciale qu'ils appelèrent Sin-hing (Tân-hưng) 新興郡 ; les Tsin changèrent ce

(1) *L'An-nam nhất thống chí, Sơn-tây*, 47 a, l'appelle pagode de Tam-dái ; le *Hoàng-Việt địa dư chí*, q. 1, 44 a, l'appelle pagode de Bach-hạc, ainsi que le *Sơn-tây thành tri bình Vĩnh-yên hai sự tích* 山西城池并永安轄事跡. — Cet ouvrage (Bibl. E. F. E.-O., fonds ann., n° A. 84), qui est une description des provinces actuelles de Sơn-tây et Vĩnh-yên, est, paraît-il, le mémoire original qui a servi à la composition du chapitre relatif à Sơn-tây dans *L'An-nam nhất thống chí*, qui lui ressemble beaucoup en effet, mais avec moins de détails ; il ne porte ni nom d'auteur, ni préface, ni date ; il paraît remonter au milieu de la période *Từ-dức*.

(2) *Viêt diện u linh tập lục*, 19 b.

(3) *Yuan-ho kiun hien tche*, k. 58, 10 a ; *T'ai-p'ing houan yu ki*, k. 170, 11 b.

(4) *Yuan-ho kiun hien tche*, loc. cit. ; l'exactitude de ce renseignement est confirmée indirectement par la mention que fait le *T'ong tien*, k. 184, 26 a, de cette sous-préfecture.

(5) *Tseu tche l'ong kien*, k. 159, 2 a et 4 a ; cf. *supra*, p. 581, le récit de la campagne contre Lý Bôn.

nom en Sin-tch'ang (Tàn-xương) : elle compta alors six arrondissements, l'ancien Mi-ling (Mi-linh) très réduit, Kia-ning (Gia-ninh), Wou-ting (Vũ-dinh) 武定, deux sous-préfectures créées par les Wou, Fong-chan (Phong-son) 封山, Lin-si (Lâm-tây) 臨西, Si-tao (Tây-đạo) 西道. Comme on le voit, il y eut au début une commanderie, mais non un arrondissement, du nom de Sin-tch'ang (Tàn-xương) : celui-ci ne fut créé que plus tard. Il existait sous les Souei, et les T'ang le conservèrent d'abord ; il paraît avoir été supprimé à la fin du VIII^e siècle, car la liste de *tcheng-yuan* (786-805) ne le renfermait pas (1), non plus que le *Yuan-ho kiun hien tche*.

4. Arrondissement de Song-chan (Tung-son) 嵩山, et 5. Arrondissement de Tchou-lou (Châu-lục) 珠綠. — Ces deux sous-préfectures, créées au milieu du VIII^e siècle (2), paraissent avoir été supprimées peu d'années après (3). Leur situation semble avoir été oubliée dès la fin du X^e siècle, car le *T'ai-ping houan yu ki* l'ignore complètement.

III. — DÉPARTEMENT DE TCH'ANG (TRƯỜNG) 長州.

La situation du département de Tch'ang (Trường) n'est pas exactement indiquée par les géographes chinois, qui paraissent avoir su assez peu de chose de lui. Cependant le rapprochement de certains textes permet de la déterminer approximativement.

Le département de Tch'ang (Trường) était situé sur la route fluviale de l'embouchure du Bạch-dâng à Hoa-lư 華閩. Song Hao 宋鑄, qui fut envoyé en ambassade auprès de Lê Đại-hành 黎大行 en 990, raconte ainsi son voyage (4) :

(1) *T'ai-p'ing houan yu ki*, loc. cit.

(2) Le *Sin T'ang chou*, k. 43 上, 8 a, les déclare « fondées après la période *guan-ho* » (806-820) ; mais c'est une erreur : elles sont mentionnées par le *T'ong tien*, k. 184, 26 a. Le *Kieou T'ang chou*, k. 41, 57 a, les dit « récemment créées » ; j'ai dit ci-dessus que les renseignements fournis par cet ouvrage se rapportent généralement à la période *l'ien pao* (742-756) ; c'est certainement le cas pour celui-ci en particulier, car d'après le même ouvrage (*ibid.*, 25 b), le recensement de *l'ien-pao* comptait 5 sous-préfectures dans Fong (Phong), ce qui ne peut s'expliquer qu'on y comprenait Song-chan (Tung-son) et Tchou-lou (Châu-lục).

(3) Elles n'étaient pas citées dans le recensement de *tcheng-yuan* (786-805), d'après le *T'ai-p'ing houan yu ki*, k. 170, 11 b ; et le *Yuan-ho kiun hien tche* ne les mentionne pas non plus.

(4) Song Hao à son retour de mission avait présenté à l'Empereur, selon l'habitude, un rapport où il racontait son ambassade. Ce rapport nous a été heureusement conservé, au moins en abrégé, par le *Wen hien t'ong k'ao* de Ma Touan-lin (k. 550, 9 b — 10 a) et par l'*An-nam chi lưc*, q. 5, 9 b — 10 a, qui ont été traduits l'un et l'autre (D'HERVEY DE SAINT-DENYS, *Méridionaux*, p. 516 sqq. ; SAINSON, *Ngan nan tchi lưo*, p. 177 sqq.), et enfin par le *Song che*, k. 448, 2 b, et le *Siu tseu tche l'ong kien tch'ang pien* 續資治通鑑長編 k. 51, 1 b, qui n'ont pas été traduits. Les quatre textes se suivent d'assez près, mais le second est notablement écourté et, comme l'*An-nam chi lưc* tout entier, criblé de fautes qui ont souvent induit en erreur le traducteur ; les trois autres, qui sont presque identiques, sont plus complets et meilleurs, mais D'HERVEY DE SAINT-DENYS a sauté dans sa traduction quelques passages très importants.

« L'an dernier, à la fin de l'automne, nous arrivâmes aux frontières de Kiao-tcheou. (Lè) Hoan avait envoyé le *nha-nôi dô-chi-huy-sư* 衙內都指揮使⁽¹⁾ Đinh-thừa-Chính 丁承正⁽²⁾ avec neuf jonques et trois cents soldats à notre rencontre jusqu'à T'ai-p'ing kiun 太平軍⁽³⁾. A Hai-men 海門⁽⁴⁾, nous

(1) Je n'ai pas rencontré ce titre ailleurs. Il doit s'agir d'un commandant des gardes du palais. Cependant il faut remarquer que sous les T'ang, en Chine, le titre exact de cet officier était *lien-ts'ien tou-che-houei-che* 殿前都指揮使, et que ce titre se conserva en Annam sous les Lý (*Đai-việt sử kí toàn thư*; bản kỉ, q. 4, 7 a, année 1150) et même jusque sous les Trần (*An-nam chí lược*, q. 14, 5 a). — 衙 est la leçon du *Siu tseu tche l'ong kien tch'ang pien*; tous les autres textes donnent 牙.

(2) Var. *An-nam chí lược* : Đinh-phụng-Chức 丁奉直. Le personnage est d'ailleurs inconnu.

(3) C'est le nom que portait alors Lien-tcheou, qu'on venait de transporter à 55 li au sud-ouest de la ville moderne (Kouang-tong). Le nom actuel date de la fin des Song : en 474, ils créèrent le tcheou de Lien, dont le chef-lieu était situé au village de P'eng-lai 蓬萊, à 75 li au nord-est de la ville moderne. Les T'ang ne changèrent rien ; mais les Song déplacèrent le chef-lieu, puis en 985 supprimèrent le tcheou de Lien qui devint le T'ai-p'ing kiun ; ce nom disparut presque immédiatement, en 998, et on revint au nom des T'ang, en même temps qu'on transportait la ville sur la rive droite de la rivière Lien, à l'emplacement qu'elle occupe encore aujourd'hui (*Tou che fang yu kí yao*, k. 104, 47 a). Le *Tai-p'ing houan yu kí*, composé entre 984 et 998, décrit Lien-tcheou sous le nom de T'ai-p'ing kiun. — L'*An-nam chí lược* écrit par erreur le caractère 洲 pour le caractère 軍, ce qui a empêché SAINSON, *loc. cit.*, p. 178, de reconnaître cette localité.

(4) Hai-men était une des étapes importantes sur la route du Tonkin au temps des T'ang, et est très fréquemment mentionné par les historiens chinois de cette époque. En 821, le Protecteur général Pei Hing-li 裴行立, envoyé pour remplacer Kouei Tchong-wou 桂中武, mourut en route avant d'avoir pris son poste, à Hai-men (*Tseu tche l'ong kien*, k. 241). A la fin de 862, quand la cour reçut le rapport de Ts'ai Si 蔡襲, Commissaire Impérial de Tchen-nan, annonçant l'arrivée des Nan-tchao sous les murs de sa capitale et le commencement du siège, on lui ordonna de se retirer avec ses troupes à Hai-men ; mais l'ordre impérial arriva après la prise de la ville et la mort de Ts'ai-Si (*ibid.*, k. 250, 6 a). Le Tonkin perdu, c'est à Hai-men qu'on décida d'établir provisoirement le siège du Protectorat général, et c'est de là que partit Kao P'ien pour le reconquérir. En 958, l'empereur Kao-tsou 高祖 des Nanhàn 南漢 de Canton, ayant décidé de reconquérir le Tonkin, vint camper en ce lieu après avoir envoyé sa flotte, sous les ordres de son fils, le roi de Wan 萬王, comme avant-garde : celui-ci se fit battre par Ngô-Quyèn 吳權 à l'embouchure du Bach-dâng et se noya dans la mêlée. Les débris de la flotte revinrent en désordre à Hai-men, et l'empereur rassemblant ce qui avait échappé au désastre, renonça à l'expédition et s'en retourna à sa capitale (*Tseu tche l'ong kien*, k. 281, 7 b. ; cf. *Đai-việt sử kí toàn thư*, *ngoại kí*, q. 5, 19 a, qui en est la copie textuelle). Comme on le voit par l'itinéraire de Song Hao 宋鑄, Hai-men était le port d'embarquement pour le Tonkin. Son emplacement exact est d'ailleurs parfaitement connu, et si les historiens annamites discutent sur ce point, c'est, dans ce cas comme dans beaucoup d'autres, leur ignorance de la littérature chinoise qui est la seule cause de leur erreur. En effet, quand en 985, les Song supprimèrent le département de Lien et le remplacèrent par le T'ai-p'ing kiun 太平軍, celui-ci fut établi à l'ancien Hai-men tchen 海門鎮 au bord de la mer, à 55 li au sud-ouest de la ville actuelle (*Yu ti kí cheng* 輿地記勝, k. 120, 2 b. ; *ibid.*, 5 a ; cf. *Ta-ming yi l'ong tche* 大明一統志, k. 82, 6 a). Le *Tou che fang yu kí yao* (k. 108, 26 a) et, d'après lui, le *Ta-ts'ing yi l'ong tche* (k. 567, 5 b) le

primes la mer, nous risquant à passer parmi les vents et les flots au milieu de périls innombrables. Au bout de quinze jours, nous arrivâmes au Bach-dăng giang 白勝江⁽¹⁾, et nous pénétrâmes en un bras de mer où nous entrâmes grâce à la marée montante. Partout où nous nous arrêtions pour passer la nuit, il y avait trois cases en paille, qu'on venait de réparer tout récemment, et qui portaient le nom de « relais de poste » 館驛.

« Arrivés à Trưong-châu (Tch'ang-tcheou), et comme nous approchions de la capitale, (Lè) Hoan⁽²⁾, jouant à l'empereur, et par vanité, envoya tous ses vaisseaux qui exécutèrent devant nous des manœuvres de combat. C'est ce que (les Annamites) appellent une revue. A partir de là en voyageant de nuit, nous nous approchâmes du bord de la mer. A 15 li environ de Giao-châu (Kiao-tcheou), il y avait cinq cases en paillette sur lesquelles était écrit « relai en paille » 茅涇驛.

« A partir de 100 li avant d'arriver à la capitale, on avait rassemblé sur les bords du fleuve tous les bestiaux du peuple de la campagne, et on voulut nous faire croire qu'ils appartenaient à l'Etat. Leur nombre n'atteignait pas un millier, mais on prétendait qu'il y avait là dix mille têtes de bétail. De même, pour grossir le nombre des troupes, tout le peuple portait l'uniforme de soldat; avec leurs vêtements de toute couleur, ils montaient sur des barques, criaient et

placent à 150 li au sud-ouest de Po-pai hien 博白縣, l'ancien chef-lieu du tcheou de Pai 白州, dans le Yu-lin tcheou 鬱林州 actuel, ce qui est parfaitement exact comme distance; mais ils se trompent en le plaçant dans le Yu-lin tcheou. Le *Cuong muc*, qui suit la théorie du *Ta-ts'ing yi l'ong tche* auquel il renvoie, commet naturellement la même erreur; mais il a raison de distinguer le Hai-men tchen du Hài-khâu 海口, où Ngô-Quyèn battit les Chinois, car celui-ci était l'embouchure du Bach-dăng. Le *Tou che fang yu ki yao* (*loc. cit.*) les confond tous deux.

C'est à Hai-men qu'aboutissait le T'ien-wei king 天威涇, le canal de Kao P'ien que l'on a cherché un peu partout au Tonkin, tantôt du côté de Lang-son et de Long-tcheou (*Ta-ming yi l'ong tche*, k. 90, 4 b, d'après lequel il faisait communiquer Kiao tcheou et Yong tcheou 邕州), tantôt au Nghê-an (le *Cuong muc, tiên biên*, q. 5, 12 a, signale cette opinion, mais pour l'écarter; le *Hoan châu phong vật chí* 驩州風物誌, description du Nghê-an, l'adopte au contraire; je l'ai trouvée aussi exposée sur une stèle impériale de Thiệu-trị, qui se dresse à 2 kilomètres au Sud de la gare de My-ly. Collection des estampages annamites de l'Ecole française d'Extrême-Orient, n° 945). Kao P'ien avait fait rectifier le Nan-lieou kiang 南流江 et creuser un canal pour le joindre au Pei-siu nan 北戍灘, de façon à permettre aux bateaux de passer du Tso-kiang dans le golfe du Tonkin (*Sin T'ang chou*, k. 45 上, 7 a; *Yu-ti ki cheng*, k. 121, 5 b, 8 a; *An-nam chí lược*, q. 9, 7 a et suiv., trad. SAINSON, p. 574 et suiv., qui nous a conservé le texte de l'inscription érigée après l'achèvement du travail, en 870, etc.), et le *fung ko che* 防遏使 de Hai-men avait été chargé de la surveillance des travaux (*Yu-ti ki cheng*, k. 121, 8 a, citant en abrégé le texte d'une inscription de 869).

(1) Le *Song che* et le *Wen hien l'ong k'ao* écrivent 涇 pour 江. — Le Bach-dăng giang, qui est le cours inférieur de la rivière de Nam-sách, passe près de Quàng-yên. Les cartes lui donnent encore ce nom, mais appellent son embouchure, dont il s'agit ici, Cửa Nam-triêu.

(2) Nom personnel de Lê Đại-hành.

jouaient du tambour. Sur les montagnes qui se trouvent près de la ville, on avait déployé des drapeaux blancs, comme s'il y avait eu des troupes campées là . . . L'enceinte fortifiée ne renferme aucun habitant; il y a quelques milliers de cabanes en paillette et en bambou qui servent de casernes. Le palais est tout petit; sur sa porte est inscrit: « Porte Minh-đức » 明德門. »

La capitale était alors Hoa-lư, et c'est là que les Annamites conduisirent l'ambassadeur chinois. La mention des montagnes situées près de la ville ne peut laisser aucun doute à ce sujet. Il n'y a pas de montagnes près de Hanoi; Hoa-lư au contraire était situé dans un cirque de roches escarpées, sur l'emplacement des deux villages actuels de Thượng Trường-yên 上長安 et de Hạ Trường-yên 下長安 (1). Si l'ambassadeur chinois donne à cette ville le nom de Kiao-tcheou (Giao-châu), c'est que ce personnage, on le comprend aisément, devait ignorer aussi bien la géographie que l'histoire de l'Annam, et ne pouvait se douter que la capitale avait changé depuis que le pays avait cessé d'être province chinoise: aussi dut-il s'imaginer qu'on l'avait mené à l'ancien chef-lieu de cette province (2); ou peut-être ne faut-il voir là qu'une application du procédé si usité en chinois qui consiste à désigner la capitale d'un pays par le nom même de ce pays.

De Lien-tcheou, Song Hào poussa droit sur le Cửa Nam-triều; pour aller de cet estuaire à Hoa-lư par les canaux, il n'y a aujourd'hui qu'un chemin possible: gagner le Fleuve Rouge par le Canal des Bambous, et de là passer dans le Đáy, soit par le canal de Phũ-lý, soit par le canal de Nam-đĩnh. Toutefois l'importance du canal de Nam-đĩnh est toute récente et la tradition locale la fait remonter seulement à la fin des Trần, c'est-à-dire aux dernières années du XIV^e siècle. « On raconte qu'entre l'embouchure du Phụ-long 輔隆, c'est-à-dire le ruisseau de Phũ-lộng 扶弄涇, et la rivière de Vĩ-hoàng 渭潢, s'étendait autrefois une plaine où il n'y avait qu'un petit ruisseau qui passait sous le pont de Vĩnh-tế 永濟橋, tournait derrière Tức-mặc 卽墨, franchissait le pont de Gia-hoà 嘉禾橋, et par l'embouchure de Tiều-cốc 小穀 se jetait dans la rivière de An-tiêm 安暹江. A la fin des Trần, par suite d'une erreur de *phong thủy*, on creusa pour la première fois un canal qui amenait l'eau de Phụ-long 輔隆 à la rivière de Vĩ-hoàng 渭潢江 pour se jeter directement dans la rivière An-tiêm. Tức-mặc était le village d'origine de la dynastie; par ce canal on trancha la veine terrestre; il en résulta que les affaires des Trần

(1) DUMOUTIER, *Etude historique et archéologique sur Hoa-lư* (Bulletin de Géographie historique et descriptive. 1895. p. 96 et suiv.) — Le nom de Trường-an 長安 (yên n'est que la prononciation populaire moderne du caractère 安) est très ancien et fut donné à Hoa-lư en 1011 par l'empereur Thái-tộ des Lý, après qu'il eut rétabli la capitale à l'ancien chef-lieu du Protectorat général de l'époque chinoise, abandonné depuis cinquante ans.

(2) Il faut remarquer à ce propos que ni le *Ling wai tai ta*, ni le *Wen hien t'ong k'ao*, ni le *Song che*, ni d'ailleurs aucune notice chinoise sur l'Annam ne semble avoir connu le transfert de la capitale à Hoa-lư sous les Đinh et les Lê de 968 à 1010.

commencèrent à aller mal . . . Ce fleuve au début était peu profond et étroit, avec des passerelles de bois et des ponts de pierre ; mais par la suite ses eaux grossirent, il devint large et profond : aujourd'hui les jonques de mer le suivent toutes en sortant de l'embouchure Liêu 遼海口 » (1). Le ruisseau indiqué existe encore : c'est un mince filet d'eau qui serpente au nord du canal actuel, accomplissant un vaste boucle autour de Nam-định ; il commence à Phù-lộng, au nord-est de cette ville, se dirige vers le nord-ouest où il traverse une série de gros villages, Thanh-khè. Phương-bông, Liêu-nha, etc., passe au nord et à l'ouest du village de Túc-mặc dont il fait presque le tour, puis par Phú-ốc, Mai-xà et Gia-hoà, arrive à Tiều-cốc où il se jette dans le canal de Nam-định. Les Trần se contentèrent d'en rectifier le cours en coupant ce méandre inutile ; mais ce travail qui devait modifier considérablement la topographie de toute cette partie du delta en donnant cours vers le sud à une grosse part des eaux du Fleuve Rouge, n'a, à notre point de vue, qu'assez peu d'importance, puisqu'en somme la communication existait déjà auparavant dans ces parages entre le Fleuve Rouge et le Đáy, par un chenal qui, sauf dans sa partie supérieure, était assez semblable à celui d'aujourd'hui. C'est peut-être par là que l'on conduisit Song Hao : on pourrait du moins le supposer par l'expression « nous approchâmes du rivage de la mer » ; en effet, en suivant le canal de Phũ-lý, il aurait quitté le Đáy au confluent de la rivière de Nho-quan, à une vingtaine de kilomètres au nord de Ninh-binh, qui est assez près de l'endroit où devait se trouver l'embouchure du Đáy à cette époque, ainsi qu'on le verra plus loin. Mais le texte de Song Hao est trop vague pour

(1) *An-nam nhất thống chí*, Nam-định, 14 a. L'embouchure Liêu 遼海口 est le Cửa Báy de nos cartes. — La même tradition est rapportée dans le *Nhất thống du địa chí*, q. 10, 15 b, qui date du règne de Gia-long ; mais le récit est moins clair. Le même ouvrage cite à ce sujet un proverbe versifié qui prouve l'antiquité de la tradition (je crois inutile de donner le texte annamite en *chữ-nôm*) :

*Hỏi thăm Túc-mặc mà chơi ;
Nhà Trần thừa trước mấy đời đế vương ;
Dù chẳng kênh Sóng xẻ ngang,
Nghìn năm lũy đá thành vàng khôn lay.*

On demande en plaisantant des nouvelles de Túc-mặc ;
(et pourtant) la dynastie Trần, jadis, eut plusieurs générations d'empereurs.
S'ils n'avaient pas creusé le canal Sóng en travers,
de mille années, les remparts de la ville d'or ne seraient pas tombés.

Kênh Sóng 涇 澗 ou *Ngũ-ba kênh Sóng* 我 巴 涇 澗 (confluent du canal Sóng) est un nom populaire du canal de Nam-định près de cette ville, à sa sortie du Fleuve Rouge (*Nhất thống du địa chí*, q. 10, 15 a). *Thành vàng*, « la ville d'or », qui au dernier vers désigne Túc-mặc, est simplement la traduction en annamite de l'expression chinoise 金城, qui désigne la résidence de l'empereur. Pour le reste, les allusions de ce quatrain sont claires, si l'on se reporte au passage de l'*An-nam nhất thống chí* traduit ci-dessus.

qu'on puisse tirer une conclusion aussi précise et, somme toute, la marée se fait sentir de façon assez forte au confluent du Đáy et de la rivière de Nho-quan (même aujourd'hui, bien que des alluvions récentes aient repoussé l'embouchure du Đáy à une quinzaine de kilomètres plus loin qu'autrefois), pour avoir fait croire au voyageur que la mer était beaucoup plus proche.

Quoi qu'il en soit du chemin suivi au delà du Tch'ang-tcheou (Trưông-châu), il n'y aurait eu, suivant le *T'ong tien* (1) que 370 li de Lou (Lục) 陸 à Tch'ang (Trưông). Le chef-lieu de Lou (Lục) était à 240 li au nord de Ning-hai (Ninh-hải) 寧海 qui, on le verra plus loin, devait être aux environs de Quảng-yên. Le chef-lieu du département de Tch'ang n'aurait donc été qu'à 130 li de l'embouchure du Bạch-đăng, ce qui est une distance bien courte. Il était situé à 100 li environ au sud-est de Song-p'ing (Tống-binh) par voie de terre (2). Par eau, le premier poste du département, celui de la rivière Tsing (Tĩnh) 靖江 en était éloigné de 150 li au sud-ouest (3). De Kieou-tchen (Cửu-chàn) 九真, le chef-lieu du département de Ngai (Ai) 愛 (approximativement Thanh-hoá), il était éloigné de 450 li par eau (4), un peu moins par conséquent que Hanoi, qui en était distant, par eau, de 700 li. L'arrondissement de Wen-yang (Văn-dương), où se trouvait le chef-lieu, devait, selon toute vraisemblance, se trouver dans la région du canal de Phù-lý et de l'entrée du canal des Bambous.

Le département s'étendait le long des montagnes qui séparent le Tonkin du Thanh-hoá jusqu'à la mer. La capitale du Xe siècle, Hoa-lư, était sur son territoire; Lê Hoan 黎桓, qui fonda en 968 la dynastie Lê, paraît être né sur le territoire de ce département (5), bien qu'on le considère généralement comme originaire de Ai-châu. Vers le nord, sa frontière, marquée par une rivière à 150 li de Hanoi, devait être le canal de Phù-lý; vers l'est il est tout à fait impossible de savoir où se trouvait sa limite, peut-être au Fleuve Rouge, peut-être au nord de ce fleuve. Il était divisé en quatre sous-préfectures, dont aucune, sauf celle du chef-lieu, ne peut être localisée, même approximativement :

1. Wen-yang (Văn-dương) 文陽.
2. T'ong-ts'ai (Đồng thái) 銅蔡.
3. Tch'ang-chan (Trưông-sơn) 長山.
4. K'i-tch'ang (Kì-thường) 其常.

(1) *T'ong tien*, k. 184, 26 a : « De la commanderie de Yu-chan (Ngọc-sơn) 玉山 à l'ouest jusqu'à celle de Wen yang (Văn-dương) 文陽, 370 li. » Yu-chan est Lou-tcheou, et Wen yang (Văn-dương) est Tch'ang (Trưông).

(2) *Yuan-ho kiun hien tche*, k. 38, 13 b.

(3) *T'ai-p'ing houan yu ki*, k. 170, 4 a ; *Kieou T'ang chou*, k. 41, 55 ; *T'ong tien*, k. 184, 25 a.

(4) *Yuan ho kiun hien tche*, k. 38, 6 b.

(5) *Việt sử lược*, q. 1, 18 b.

Il paraît avoir été très peu peuplé : au milieu du VIII^e siècle, il comptait à peine 628 feux, 3.040 habitants (1).

C'est sur le territoire du département de Tch'ang (Trưòng) que passait le canal qui, sous les T'ang, permettait de se rendre par eau de la capitale du Protectorat général au chef-lieu du Ngai (Ái). Ce canal n'est décrit par aucun des géographes contemporains ; mais tous donnent la distance de Song-p'ing (Tông-binh) à Kieou-tchen (Cừu-chàn) par eau aussi bien que par terre, ce qui implique nécessairement l'existence d'un canal. D'ailleurs le *Chouei king tchou* lui consacrait quelques lignes un siècle auparavant, malheureusement de façon trop confuse pour être de grande utilité ; la question se complique encore des changements graves survenus dans la topographie de la province de Ninh-binh au cours du siècle dernier. Il est par suite nécessaire de faire sommairement l'histoire de ce canal, en remontant de nos jours jusqu'à l'antiquité, pour donner quelque idée de ce qu'il pouvait être sous les T'ang.

Aujourd'hui le trajet de Hanoi à Thanh-hoá se fait en descendant le Fleuve Rouge, puis le canal de Phũ-lý, et ensuite le Đáy jusqu'à Ninh-binh (2), où l'on prend ce canal qui va jusqu'au Sông Ma en passant entre les dernières roches de la chaîne de montagnes.

Il serait difficile de se rendre compte de ce qu'était ce canal en un temps où les terres qui forment aujourd'hui le huyện de Kim-sơn entier et une partie de celui de Yèn-khánh, en avant de la digue construite la deuxième année *hồng-dức* (1471) (3), étaient encore submergées, si le précieux document que Dumoutier a publié sous le titre de *Portulan annamite* (4) ne donnait des indications très précises. Le commentaire de Dumoutier est, dans cette partie, assez succinct, et certaines de ses interprétations sont inexactes, de sorte qu'une analyse détaillée de ce passage du *Portulan* est nécessaire à l'intelligence des documents relatifs à des périodes bien plus anciennes.

La route du *Portulan* est exactement la route mandarine du temps de Gia-long, qui ne s'est pas modifiée à l'heure actuelle. De Hanoi, elle va directement au phũ actuel de Lý-nhàn. Ce nom ne se trouve pas sur la carte, mais le pont sur lequel on passait le canal de Phũ-lý, le Châu-cầu 珠球 (planche III, n° 36), a laissé son nom à un village situé aux portes de la ville et que la carte au 25.000^e orthographie inexactement Trâu-cầu. De là, la route court droit au Sud, à travers le huyện de Thanh-liêm 淸廉 (III, 45), jusqu'au Sông Đáy qu'elle

(1) *T'ong tien*, k. 184, 25 a. Pour le nombre de feux, cet ouvrage écrit 630 pour arrondir le chiffre, mais tous les autres textes donnent 628, qui est le chiffre exact. Le *T'ong tien* est le seul ouvrage qui donne le nombre d'habitants de ce département.

(2) Je laisse volontairement de côté le trajet par le canal de Phât-diêm : ce canal, qui est le plus fréquenté aujourd'hui, est tout récent, et n'a aucun intérêt historique.

(3) *An-nam nhất thống chí*, *Ninh-binh*, 20 b. — Les gens du pays l'appellent encore *đẽ hồng-dức*, digue de (la période) *hồng-dức*.

(4) Sur ce document et sa date voir ci-dessus, p. 541 et suiv.

franchit au bac de Khuất 渡屈 (IV, 66), pour entrer dans le huyên de Gia-viên 嘉遠 (IV, 71). Elle passe le Hoàng-dan 黃丹 (IV, 63), qui est la rivière de Nho-quan (1), au bac de Giân 渡諫 (IV, 68), dont le nom se retrouve dans celui du village actuel de Giân-khâu 澗口, situé au même endroit (2). De là, la route arrive à un lieu nommé Vãn-sàng (IV, 69) qui était encore un marché au temps de Gia-long (3). Bien que ce village ait disparu, le canal de Ninh-binh, à Thanh-hoá, à sa sortie du Đáy, près de la ville de Ninh-binh, en a gardé le nom. Cette ville n'existait pas encore, car elle fut fondée par Gia-long en 1802, mais les roches qui s'y dressent sont indiquées sur la carte, qui, d'après elles, donne au Đáy le nom de Ngã-ba-non-nưóc 我巴嶽諾 (IV, 74) (4). La route passait alors le canal sur le pont de Vãn-sàng, qui dépendait comme aujourd'hui du village de Phúc-am 福庵 et traversait le huyên de Yèn-khánh 安康 (V, 89). Elle franchit encore trois fois ce canal, la seconde fois sur un pont appelé Cầu-yèn 棧安 (V, 85), qui existe encore sous ce nom sur le territoire du village de Bỗ-đậu (5). Puis, s'éloignant de la côte et franchissant les montagnes, elle arrivait au huyên de Tống-sơn 宋山 (V, 84) dans le Thanh-hoá.

Pour le voyage en barque, on descendait le Fleuve Rouge jusqu'à Tiên-lữ 仙呂 (III, 50) près de Hưng-yèn, puis, laissant Nam-xương 南昌 (III, 52) au sud, on prenait le canal de Phũ-lý jusqu'au Đáy qu'on descendait jusqu'au Vãn-sàng giang (IV, 69), près de Ninh-binh. Le Vãn-sàng traversait le huyên de Yèn-khánh (V, 89), puis se bifurquait en deux branches : l'une, faisant un coude vers l'ouest, passait sous le Cầu-yèn (V, 85) et rejoignait la branche orientale, qui est le Sông Vạc actuel, laissant ainsi entre elles une sorte d'île ; ces deux branches existent encore aujourd'hui, et le pont de Cầu-yèn se trouve sur la plus occidentale d'entre elles. Enfin, il se jetait dans la mer au port de Đại-hoàng 大黃門 (V, 90) au nord de Yèn-mò (V, 88), mais non sans qu'un bras s'en fût séparé ; celui-ci coulait parallèlement à la mer jusqu'à ce qu'il tombât dans une rivière innommée (6), qui, descendant des montagnes, se jetait dans la mer au

(1) Le *Nhất thống du địa chí*, q. 4, 22 b, l'appelle Hoàng-dan-tam-kỳ giang 黃丹三岐江.

(2) C'est le bac qui existe encore aujourd'hui et qu'on appelle bac de La-mai, du nom du village de la rive droite du Đại-hửu giang qui en est le plus près, tandis que Giân-khâu est au contraire situé sur la rive gauche de la rivière. Le *Nhất thống du địa chí*, q. 4, 22 a, mentionne le gué de Giân-khâu 澗口渡, au nord duquel était le poste de Giân khâu 澗口屯.

(3) *Nhất thống du địa chí*, q. 4, 20 b.

(4) Je n'ai pas entendu le nom à Ninh-binh, mais j'y suis resté trop peu de temps pour m'assurer qu'il n'y existe plus. Le *Nhất thống du địa chí*, q. 4, 21 a, le mentionne.

(5) Il est porté sur la carte au 25.000^e; le *Nhất thống du địa chí*, q. 4, 20 a. le mentionne également. — Dès la fin du XVII^e siècle, la culture des joncs avait commencé sur les terres d'alluvion qui commençaient à se former en avant de la digue de Hồng-dức, et l'on faisait des nattes renommées qui se vendaient sur le marché de Cầu-yèn. Cf. *Toán tập thiên-nam từ trí lộ đồ thư*, q. 1, itinéraire de Thăng-long 昇龍 (Hanoi) à Chiêm-thành 占城 (Champa), au nom de Cầu-yèn.

(6) Le Sông Vạc 滄鑊 est d'origine toute récente : il a été creusé en 1858 (*An-nam nhất thống chí*, Ninh-binh, 16 b).

port de Thãn-phù 神符門 (V, 91). Dans ce port venait également finir une rivière venue de Tông-sơn (V, 84), qu'il suffisait de remonter pour arriver dans la province de Thanh-hóa.

Le port de Thãn-phù était près du village actuel de Thãn-phù, dans le huyện de Yèn-mò, à la frontière du Thanh-hoá. Le village n'est plus au bord de la mer, et l'embouchure a presque disparu. Il reste pourtant aujourd'hui encore une petite rivière qui fait communiquer le canal avec la mer. La baie dessinée sur le *Portulan* devait occuper le territoire des villages de Diên-hộ et Nhàn sôn, en aval de Chính-đại, qu'une autre copie du *Portulan* place en effet au fond du port, entre les derniers escarpements rocheux.

Quant au port de Đai-hoàng, il est aujourd'hui fort loin dans l'intérieur des terres : c'était le point où le Kiền giang (qui se détache du Sông Vạc un peu en aval de Cầu-yèn) traversait la digue de Hồng-đức pour se jeter dans la mer. Les travaux exécutés pour l'aménagement de Kim-sôn, et en particulier la rectification et la canalisation de toutes ces rivières, empêchent de savoir exactement l'emplacement de cette embouchure. Le Kiền giang traverse aujourd'hui la digue de Hồng-đức entre les villages de Hà-thanh et de Yèn-mò cầu, mais c'est là, comme le passage du Sông Vạc, une ouverture moderne. D'autre part la digue est interrompue complètement à l'emplacement du village de Vĩnh-lộc, et une seconde fois, un peu au nord-est, à celui de Phương-nai : c'est probablement en l'un de ces points, du reste tout proches, que se trouvait le Đai-hoàng môn du *Portulan*.

Ces renseignements me paraissent confirmés par une carte publiée en 1697 dans le *Fang yu ts'iuan l'ou tsong chouo* 方輿全圖總說⁽¹⁾ ; mais cette carte est trop mauvaise et contient, dans les éditions actuelles, trop de fautes d'orthographe dans les noms propres pour pouvoir être utilisée à moins d'une étude approfondie.

En résumé, à la fin du XVII^e siècle, époque où furent composés à la fois le *Portulan* annamite et la carte chinoise de l'Annam, les communications par eau de Ninh-binh à Thanh-hoá se faisaient par le canal qui existe encore actuellement. Le canal ou plutôt le bras du Đáy, le Sông Vãn-sàng, atteignait la mer par deux embouchures : un premier bras, qui est aujourd'hui le Ất-lỗ giang 遏虜江 ou Kiền giang, s'en détachait et formait le Đai-hoàng môn, tandis que le bras principal continuait jusqu'au Thãn-phù môn, où se jetait également la rivière de Tông-sôn, venue du Thanh-hoá. C'est presque exactement le cours actuel, à cela près que les estuaires sont aujourd'hui sensiblement plus éloignés du canal, par suite des conquêtes du rivage sur la mer.

(1) Le *Toàn tập thiên-nam tứ tri lộ đồ thư* (dont le « Portulan » de Dumoutier n'est qu'un extrait) lui donne le nom de Kênh Con-mèo 涇昆貓, qui lui venait d'un rocher tout proche, le Núi Con-mèo 崗昆貓, mentionné par le *Nhất thống du địa chí*, q. 4, 20 b.

(2) *Fang yu ts'iuan l'ou tsong chouo*, k. 5, 1 b (carte 18).

Le récit de deux expéditions annamites contre le Champa au XI^e siècle, qui a été conservé avec quelque détail, fait assez bien connaître l'état hydrographique de la région à cette époque. La 3^e année *minh-đạo* (1044), le 2^e mois, au jour *giáp-thân*, l'empereur Thái-tông des Lý quitta la capitale; le jour *ất-tị*, il arriva à l'embouchure Đại-ác 大惡海口. Là, la flotte prit la mer par un temps si calme que l'empereur décida de changer le nom de ce port en Đại-an 大安海口. Puis elle passa devant l'île Cô-gô 姑山 ou Ma-cò 麻姑, aujourd'hui Lễ-đế 禮梯, près du Hoành-son, et alla aborder au port de Tư-khách 思客海口, qui est aujourd'hui le port de Tư-hiễn 思賢, bouche de la lagune de Cầu-hải, au sud de Huế. A son retour, l'empereur s'arrêta à Trường-an, puis à Lợi-nhân 利仁 (1). — La première année *thần-vũ* (1069), le 2^e mois, au jour *mậu-tuất*, Thánh-tông 聖宗 quitta la capitale (2). En arrivant au port de Thần-dầu 神投口, sa flotte fut assaillie par une tempête terrible; il invoqua alors le dieu de la montagne et la mer se calma instantanément (3). La flotte suivit le canal de Thanh-hoá à Nghệ-an et ne prit la mer qu'au port de Nam-giới 南界海口, dans la province actuelle de Hà-tĩnh. En revenant du Champa, l'empereur s'arrêta quelques jours à Lợi-nhân 利仁 (4).

Ainsi, pour aller au Champa, on pouvait suivre deux routes différentes: tantôt on prenait la mer au port de Đại-an, et on allait de là le long de la côte jusqu'à la lagune de Huế; tantôt on descendait toute la série des canaux jusqu'au port de Thần-dầu, d'où on sortait un instant, mais pour reprendre immédiatement les canaux jusqu'au sud de Hà-tĩnh, afin de faire le moins de trajet possible en mer. Le port de Đại-an est bien connu; le nom s'en est conservé jusqu'aujourd'hui au huyện situé au confluent du canal de Nam-định avec le Đáy: c'est l'embouchure ancienne de cette rivière qui est désignée sous ce nom. Quant à Thần-dầu, « le mont Thần-dầu 神投山 est la montagne qui sert de limite aux deux provinces

(1) *Việt sử lược*, q. 2, 7 b — 8 a; *Đại-việt sử kí toàn thư, bản kỉ*, q. 5, 55 a. Le *Việt sử lược*, dans le récit du retour, mentionne seulement l'arrêt à Trường-an; le *Việt điển u linh tập lục*, 7 a (biographie de Trinh-liệt phu-nhân 貞列夫人), mentionne la rivière de Lợi-nhân 利仁江.

(2) *Việt sử lược*, q. 2, 15 b.

(3) *An-nam chí lược*, q. 1, 4 b.

(4) *Việt sử lược*, q. 2, 15 b. La ville porte encore aujourd'hui le même nom, mais on l'écrit Lợi-nhân 利仁. C'est le Phù-lý de nos cartes. — Le caractère 利 a en sino-annamite deux prononciations, *lị* et *lợi*. C'est la première qui doit être adoptée ici, puisque sous les Lê, quand le caractère 利 fut interdit par respect pour le nom personnel du fondateur de la dynastie, on le remplaça par le caractère 莅 *lị*, en sorte que la ville garda le même nom et que l'orthographe seule fut modifiée. D'ailleurs, la prononciation *lợi* n'est probablement que la déformation rituelle de la prononciation correcte *lị*, tout comme aujourd'hui le caractère 時 (correctement *thi*) est prononcé *thời* par respect pour le nom de l'empereur Tự-dức. Le passage de *i* à *oi* (qui est très fréquent du chinois à l'annamite) ne se rencontre en sino-annamite que dans ces deux cas, ainsi que dans tous les caractères chinois, quel que soit leur sens, qui contiennent la phonétique 利, par ex.:痢 *lị*, *lợi*, dysenterie;俐 *lị*, *lợi*, habile;唳 *lị*, *lợi*, bruit.

de La-thành 羅城 et de Thanh-hoà 清化 » (1). Le port qui était au pied de cette montagne et en avait pris le nom, est le Thần-phù du XVII^e siècle (2).

Entre les ports de Đai-ác et de Thăn-dâu, il s'en ouvrait au Xe siècle comme au XVII^e, un troisième appelé Tiều-khang 小康海口. La 10^e année *thái-binh* (979), uné flotte chame, forte de plus de mille vaisseaux, voulant surprendre Hoa-lư, s'avança par les deux bouches de Đai-ác et Tiều-khang. Pendant la nuit, une tempête s'éleva, tous les vaisseaux furent détruits, et les soldats noyés; le roi fut presque seul à échapper au désastre, et rentra dans son royaume avec un seul vaisseau (3). Cette embouchure de Tiều-khang ne pouvait être située qu'entre le Đáy et Thăn-phù, puisqu'il s'agissait de surprendre Hoa-lư avec une flotte. Le *Cuong mục* l'identifie au Kiền hải-khâu 乾海口 actuel du huyện de Yên-mô (4), embouchure du Át-lỗ giang qui se détache du Sông Văn-sảng au village de Trinh-nữ 貞女, coule à l'est, et après avoir traversé le village de Tuy-lộc 綏祿, arrive à la mer (5): c'est la rivière que la carte au 25.000^e appelle Cán-giang et qui, en aval de Tuy-lộc, se joint au ruisseau de Chính-dại qui vient de Thăn-phù; c'est le Đai-hoàng du *Portulan*. Il semble bien que la topographie de cette région ait été identique au X^e et au XVII^e siècles, et que dès les temps anciens la route fluviale de Hanoi à Thanh-hoà ait été ce qu'elle est encore aujourd'hui, à cela près que la mer venait battre les rochers du Thăn-dâu khâu et s'engouffrer dans le couloir rocheux que suit le canal (6), si bien que le passage était parfois fort difficile. Le canal était ainsi coupé en deux tronçons par cet estuaire.

Cinq siècles plus tôt, le *Chouei king tchou* déclare que le canal Tou-kouan-sai (Đô-quan-tái) 都官塞浦 du sud de la commanderie de Kiao-tche (Giao-chí)

(1) *An-nam chí lược*, q. 1, 4 b.

(2) C'est au début du X^e siècle que le nom de Thần-phù apparait, mais sans faire disparaître celui de Thăn-dâu. L'*An-nam chí lược*, dont l'auteur quitta le Tonkin en 1289, ne connaît que celui-là. Un demi-siècle plus tard, Nguyễn-chung-Ngan 阮忠彦, qui vécut de 1289 à 1370 et devint docteur en 1304, composa à l'époque où il était gouverneur du Thanh-hoà et du Nghệ-an, c'est-à-dire entre 1326 et 1329 (pour ces dates voir *Đại-việt sử kí toàn thư*, q. 60, 44 a, 48 b), une pièce de vers intitulée: « En bateau la nuit sur la bouche de Thăn-dâu » 神投港口晚泊 (*Hoàng-việt thi tuyển* 皇越詩選, q. 2, 9 b). Il est vrai que Bùi-huy-Bích 裴輝璧, dans son commentaire, tout en déclarant que c'est le Thăn-phù moderne, ajoute qu'il est situé dans le huyện de Ki-hoa 奇華 (aujourd'hui Ki-anh de la province de Hà-tĩnh); c'est là une erreur manifeste, car s'il y a bien aujourd'hui encore un port de Thăn-dâu un peu au nord du Hoành-son (c'est l'ancien Nam-giới), il n'a jamais porté le nom de Thần-phù. En réalité c'est bien du port situé sur le canal de Thanh-hoà qu'il s'agit. Un peu plus tard, on trouve les deux noms presque ensemble: on appelle Thăn-dâu le lieu où Tchang Fou 張輔 battit Trần-qui-Khoang 胡季擴 en 1412, et vers la même époque Nguyễn Trãi intitule une pièce de vers: « Le port de Thần-phù » 神符海口, et une autre: « En passant le port de Thần-phù » 過神符海口 (*Ức-trai tập*, q. 1, 16 b). C'est la plus ancienne mention du nom moderne que j'aie trouvée.

(3) *Đại-việt sử kí toàn thư*, bản kỉ, q. 1, 8 b.

(4) *Cuong mục*, tiền biên, q. 1, 12 a.

(5) *An-nam nhất thống chí*, Ninh-binh, 16 a.

(6) *An-nam chí lược*, q. 1, 4 b.

fait communiquer T'ong-kou (Đông-cổ) 銅鼓, Wai-yue (Ngoại-việt) 外越, Ngan-ting (An-dịnh) 安定, Houang-kang (Hoàng-cương) 黃岡, Sin-k'ou (Tân-khâu) 心口, puis arrive à Tso-k'ou (Tạc-khâu) 鑿口, « le Port Creusé », ainsi appelé parce qu'il avait été creusé par Ma Yuan 馬援, et de là communique intérieurement avec Kieou-tchen (Cửu-chân) 九真 et Pou-yang (Phổ-dương) 滎陽 (1). Ces derniers noms sont connus : Pou-yang était alors dans la commanderie de Kieou-tô (Cửu-đức) 九德, qui correspond aux provinces actuelles de Nghê-an et de Hà-tĩnh, et avait sa limite méridionale au Hoành-sơn ; et la commanderie de Kieou-tchen (Cửu-chân) répond au Thanh-hoá moderne. Comme d'autre part le canal est appelé le « Tou-kouan-sai (Đô-quan-tái) du sud de la commanderie de Kiao-tche (Giao-chi) », on voit qu'il s'agit d'un canal faisant communiquer Kiao-tche (Giao-chi), Kieou-tchen (Cửu-chân) et Kieou-tô (Cửu-đức), c'est-à-dire le Tonkin et le nord de l'Annam. Malheureusement, des cinq noms cités, quatre sont tout à fait inconnus ; seul Ngan-ting ou plutôt Ting-ngan, en corrigeant cette erreur constante du *Chouei king tchou*, est nommé ailleurs, et paraît, comme je l'ai dit ci-dessus, avoir été situé entre le Fleuve Rouge et le canal de Phũ-lý. Même sans tenir compte de cette localisation un peu hypothétique, il est certain que Ting-ngan était une sous-préfecture de la commanderie de Kiao-tche (Giao-chi), ce qui confirme l'expression « canal du sud de la commanderie de Kiao-tche ». D'ailleurs le Tou-kouan-sai pou (Đô-quan-tái phổ) est cité expressément parmi les rivières du Tonkin dans un autre endroit du même livre (2). Ce passage, comme le précédent, est tiré du *Lin-yi ki* : l'existence d'un canal permettant de se rendre du Tonkin au Thanh-hoá vers le IV^e ou V^e siècle, époque où ce dernier ouvrage fut composé, ne peut faire de doute. Ce canal, comme celui du XI^e siècle, comme le canal actuel, franchissait les montagnes du Thanh-hoá par la seule trouée où il soit possible de le faire, la vallée de la rivière Tòng-sơn. Le percement de la montagne était attribué à Ma Yuan : « Ma Yuan creusa une communication à travers les montagnes de Kieou-tchen (Cửu-chân) », et de plus « il entassa des pierres et fit une digue pour s'opposer aux flots de la mer. Depuis ce temps on ne fut plus forcé de prendre la mer » (3) pour aller du Tonkin au Thanh-hoá. La montagne en avait reçu le nom de « Montagne Creusée », Tso-chan (Tạc-sơn) 鑿山, et l'estuaire de Thăn-phũ celui de « Port Creusé ». Tso-k'ou (Tạc-khâu), par lequel le désignent le *Lin-yi ki* et le *Kouang tcheou ki*. Les principales étapes se trouvent ainsi marquées : Ting-ngan (Định-an), Tso-k'ou (Tạc-khâu) et Kieou-tchen (Cửu-chân), c'est-à-dire le canal de Phũ-lý, l'estuaire de Thăn-phũ et Thanh-hoá : ce sont les mêmes qu'aujourd'hui. Les grandes lignes de cette route fluviale paraissent avoir existé depuis les origines mêmes de la conquête

(1) *Chouei king tchou*, k. 56, 22 a.

(2) *Ibid*, k. 57, 8 b.

(3) *Nan-yue tche*, ap. *Tch'ou hio ki* 初學記, k. 8, 40 b. Le *T'ai-p'ing houan yu ki*, k. 171, 5 b, cite un passage presque pareil du *Kouang-tcheou ki* 廣州記, qui donne à cette trouée le nom de Tso-k'ou.

chinoise, et n'avoir que peu varié au cours des siècles. Le canal de Ma Yuan (quelle que soit d'ailleurs l'authenticité de cette attribution) et le canal de Phũ-lý existaient dès les temps les plus lointains de l'histoire d'Annam, et la navigation intérieure les employait comme aujourd'hui encore.

* *

Si l'on tâche de résumer en quelques lignes les notions un peu disséminées que les anciens géographes chinois nous ont transmises sur les rivières du delta tonkinois, il apparaît que le réseau hydrographique de cette région n'a guère changé depuis les T'ang, ni même durant toute la période historique. Si certains canaux ont pu momentanément s'obstruer, ce n'étaient que des incidents sans importance tels qu'on en a vus fréquemment de nos jours. Dès cette époque, le Fleuve Rouge émettait des effluents sur ses deux rives. Au nord le Sông Cà-lồ, qu'on appelait alors rivière Lieou (Lậu), communiquait avec le Sông Cầu ou rivière de Wu-p'ing (Vũ-binh) ⁽¹⁾; puis le canal des Rapides, sous le nom de rivière de Wou-yen (Ô-duyên), allait s'unir au Sông Thái-binh ⁽²⁾; enfin, plus en aval encore, le canal des Bambous, qui, s'il n'est pas mentionné formellement sous les T'ang, était très fréquenté fort peu de temps après leur chute ⁽³⁾. Au sud, c'étaient déjà le Sông Đáy ⁽⁴⁾, et plus loin le canal de Phũ-lý, qui permettaient les communications avec le Thanh-hoá par les canaux ⁽⁵⁾. À quelques points de détail près, le delta tonkinois devait être à l'époque des T'ang, et probablement pendant toute la période historique, identique à ce qu'il est aujourd'hui ⁽⁶⁾.

* *

Il serait intéressant de savoir le nombre des habitants du delta à cette époque. La question est assez complexe, non que les documents fassent défaut, mais parce qu'il est malaisé de les interpréter. Je me contenterai de donner ici les

(1) Voir ci-dessus, p. 579-580.

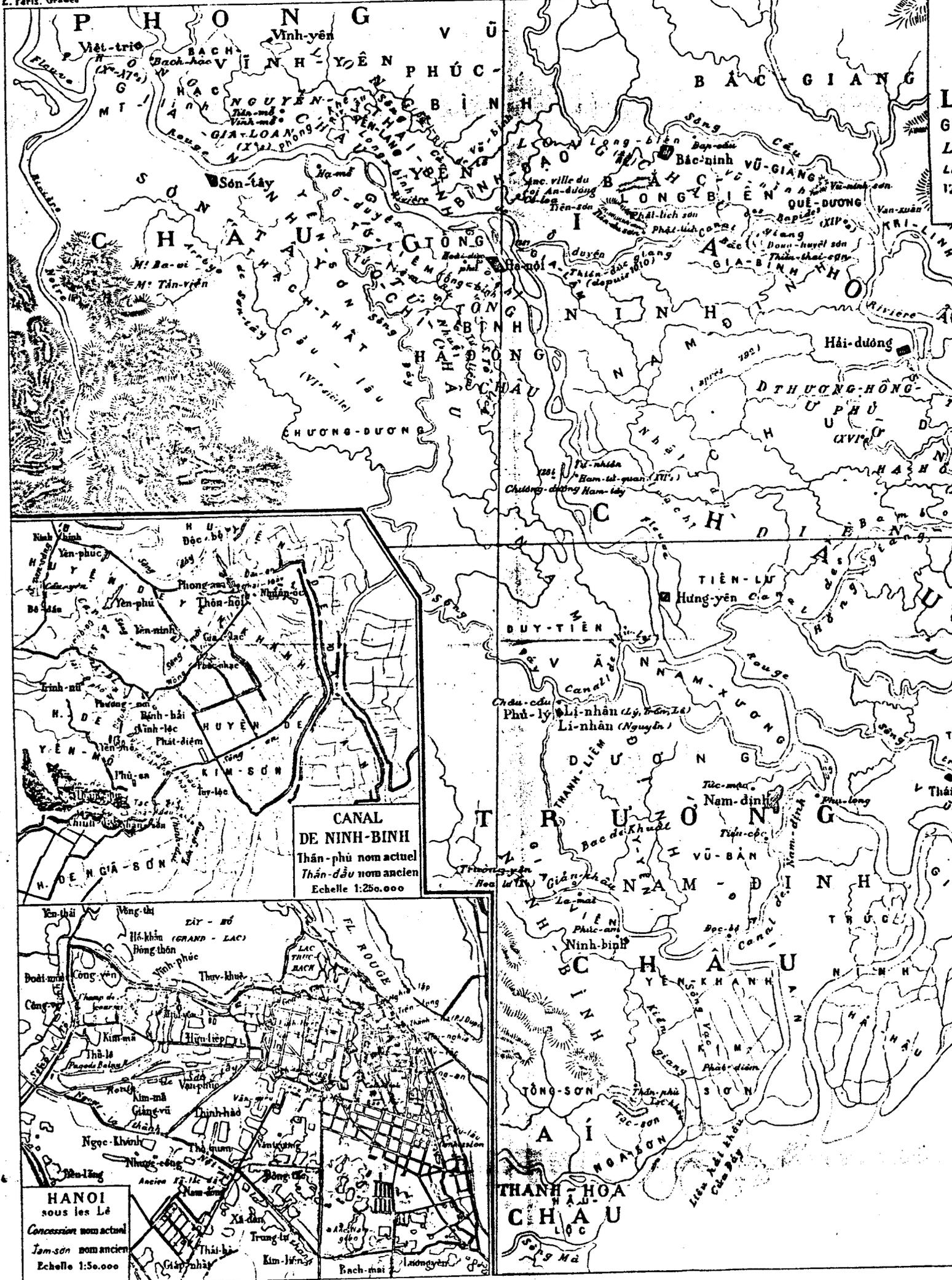
(2) Voir ci-dessus, p. 571-574.

(3) Voir ci-dessus p. 668-671.

(4) Voir *Chouei king tchou*, k. 37.

(5) Voir ci-dessus p. 674-680.

(6) Je laisse volontairement de côté la question des modifications du rivage, n'ayant pu trouver aucun document qui remonte plus haut que le XV^e siècle. Mais il me paraît certain que là encore il ne faut pas s'exagérer les changements qui ont pu se produire. On ne peut prendre pour moyenne des calculs l'accroissement actuel des terres du huyện de Kim-son ou de celui de Tiên-hải, où, depuis un siècle environ, l'intervention constante des hommes transforme sans cesse les conditions naturelles. La ligne de rivage telle qu'on peut la reconstituer pour les débuts du XV^e siècle ne diffère guère de celle du commencement du XIX^e siècle, avant les grands travaux de Nguyễn-công-Trứ 阮公著, et en certains points elle est exactement pareille à celle d'aujourd'hui. Il n'y a aucune raison de supposer qu'à l'époque historique la partie inférieure du delta ait jamais formé un golfe, ni, comme on l'a dit trop souvent, que Hanoi ou Hưng-yên aient été situés au bord de la mer.



CANAL DE NINH-BINH
 Thân-phủ nom actuel
 Thân-đầu nom ancien
 Echelle 1:250.000

HANOI
 sous les Lê
 Concession nom actuel
 Tam-sơn nom ancien
 Echelle 1:50.000

TONKIN SOUS LES T'ANG

Echelle 1: 500.000

LŨC	département (627-907)	SON-TÂY	province actuelle
GIAO-CHÍ	arrondissement (id.)	Son-tây	chef-lieu d'après l'actuel
LONG	département (621-627)	VŨ-GIANG	huyện actuel
Long-binh	arrondissement (id.)	PHONG	circonscription ancienne (après les T'ang)
Van-xuân	nom de village, rivière, montagne etc. (sous les T'ang)	Ho-mô	village actuel
			- 1207
			bataille (lieu et date)



chiffres fournis par ceux des recensements chinois de cette époque qui ont été conservés (1).

	Recensement « ancien » (début VIII ^e siècle)		Recensement de <i>k'ai-guan</i> (726?)	Recensement de 742		Recensement de 807
	Feux	Têtes	Feux	Feux	Têtes	Feux
KIAO (<i>Giao</i>)....	17.525	88.788(2)	25.694 (3)	24.250	99.652(4)	27.155 (5)
FONG (<i>Phong</i>)...	5.444	6.455(6)	5.561 (7)	1.920	5.110(8)	1.482 (9)
TCHANG (<i>Truong</i>)	[compris dans Kiao]		648 (10)	628	5.040(11)	[manque]
Total.....	22.967	95.225	29.905	26.778	107.800

(1) A titre de comparaison, il peut être intéressant de donner le chiffre des trois recensements de la commanderie de Kiao-tche (Giao-chũ) antérieurs aux T'ang qui ont été conservés :

Début du I^{er} siècle — 92.440 feux 746.257 têtes (*Ts'ien Han chou*, k. 28 下, 6 a.)
 Fin du III^e siècle — 25.600 feux ... (*Tsin chou*, k. 15, 8 b.)
 Entre 607 et 618 — 50.516 feux ... (*Souei chou*, k. 51, 6 a.)

On constatera l'exagération du recensement des Han antérieurs en comparaison des recensements postérieurs ; de même celui des Souei donne un chiffre plus fort que tous ceux des T'ang ; il est difficile de trouver une explication satisfaisante de ces différences.

Après la chute de la domination chinoise, il n'y a plus aucun recensement sur la population tonkinoise avant le XV^e siècle. Nguyễn Trãi donne bien des chiffres de recensements des Ngô, des Lê, des Lý et des Trần, mais ils sont de pure fantaisie : il y avait, selon lui, sous les Lê 5.006.500 inscrits, sous les Lý 5.500.100, et sous les Trần 4.900.000 (*Đĩa dư chi*, 5 b), ce qui représenterait une quinzaine de millions d'habitants. Ce sont les Chinois qui nous fournissent les premiers chiffres vraisemblables : en 1408, Tchang Fou 張輔 trouva que la population du pays conquis s'élevait à 5.120.000 habitants et à 2.087.500 sauvages environ, les premiers étant vraisemblablement les Annamites des plaines du Tonkin et du nord de l'Annam, et les autres, les populations barbares des montagnes (*Ming che*, k. 521, 4 a ; *Houang Ming sseu yi k'ao* 黃明四夷考, k. 1, 6 a). Enfin, quand les Lê fixèrent, pour l'impôt, le chiffre légal des inscrits de chaque province (entre 1428 et 1455), on adopta pour l'empire entier le chiffre de 700.940 inscrits, dont 590.000 pour les six provinces de Son-nam 山南, Hải-drong 海陽, Sơn-tây 山西, Kinh-bác 京北, An-bang 安邦 et Thái-nguyên 太原, entre lesquelles était partagé le delta tonkinois (*Đĩa dư chi*, 4 a).

(2) *Kieou T'ang chou*, k. 41, 55 b.

(3) *Yuan-ho kiun hien tche*, k. 38, 1 b.

(4) *Kieou T'ang chou*, k. 41, 55 b ; *Sin T'ang chou*, k. 45 上, 8 a ; *T'ong tien*, k. 184, 25 a, qui donne par erreur 24.750 au lieu de 24.250, et de plus change 99.652 en 99.660 pour obtenir un compte rond, ainsi qu'il le fait assez fréquemment.

(5) *Yuan-ho kiun hien tche*, k. 38, 1 b.

(6) *Kieou T'ang chou*, k. 41, 56 b. Le chiffre de 5444 est certainement inexact, car comparé au chiffre des habitants il donne une moyenne de $1\frac{1}{6}$ personne par famille.

(7) *Yuan-ho kiun hien tche*, k. 38, 9 b.

(8) *Kieou T'ang chou*, k. 41, 5 b ; *Sin T'ang chou*, k. 45 上, 8 a ; *T'ong tien*, k. 184, 25 b.

(9) *Yuan-ho kiun hien tche*, k. 38, 9 b.

(10) *Ibid.*, k. 38, 15 b.

(11) *Kieou T'ang chou*, k. 41, 55 a ; *Sin T'ang chou*, k. 45 上, 8 b ; *T'ong tien*, k. 184, 25 a ; *T'ai-p'ing houan yu ki*, k. 171, 12 b. Cf. ci-dessus p. 674, note 1.

Ces chiffres sont très peu élevés, et il paraît invraisemblable que le delta tonkinois n'ait eu qu'une centaine de mille habitants au VIII^e siècle. On verra par la suite qu'une population très faible est aussi attribuée aux départements qui forment aujourd'hui l'Annam septentrional; le fait est probablement dû au procédé de recensement. Mais cette question est assez complexe et j'en réserverai la discussion pour une autre partie de ce travail, de façon à faire une étude d'ensemble de la population des diverses régions du Protectorat général d'Annam sous les T'ang.

NOTES ET MÉLANGES

LES GÉNIES DU TEMPLE DE THÈ-LỘC.

La commune de Thè-lộc 世祿, canton de Yên-lễ 安禮, *huyện* de Yên-thè 安世, province actuelle de Bắc-giang 北江, possède, tout auprès du hameau de Lãng-hạ 廊下 (improprement appelé Lãng-cá sur la carte d'Etat-Major au 25.000^e), un beau temple communal placé dans un joli site. Ce temple est neuf; il a été édifié vers 1906, au moyen de fonds fournis par une souscription. Les briques et les carreaux proviennent d'un ancien *đình* 亭 ruiné, les belles colonnes de bois de lim ont été données par le *đê*-Thám, fort dévôt de son naturel, et qui assista à la consécration du temple; mais l'édifice ne renferme aucune inscription ancienne, — sauf celle de la tablette du Génie, — aucune sentence parallèle. Sa forme est celle d'un rectangle dont le grand axe est N.-S.; au milieu du grand côté Est se trouve un transept qui renferme le tabernacle. Devant celui-ci, toujours fermé à clef, on voit une grande table à offrandes, profondément sculptée et fouillée, peinte en rouge et or.

Dans la commune de Thè-lộc, comme dans beaucoup d'autres, se trouvent deux partis qui cherchent à se nuire. L'un d'eux ayant insinué que les membres de l'autre parti rendaient un culte au *đê*-Thám, nous fûmes amené à nous occuper plus particulièrement, d'abord de ce *đình*, et, dans la suite, de la pagode bouddhique et d'un *miêu* 廟 (appelé aussi *cái nghè* (1) dans le pays), qui en sont proches.

Les notables intéressés surent se disculper, montrèrent la liste des souscripteurs, alléguèrent que si le *đê*-Thám s'y trouvait, s'il avait pris part à l'inauguration, s'il envoyait ses serviteurs aux cérémonies des 1^{er} et 15^e jours de la lune, on ne pouvait trouver à y redire : le *đê*-Thám en effet avait alors fait alliance (sic) avec l'Etat, et de pauvres paysans ne pouvaient que respecter un si puissant voisin, dont la vengeance était terrible. On ne rendait pas de culte à ce seigneur, dont on était très content d'être débarrassé, et pour nous le prouver, on nous conduisit au hameau de Lãng-danh 廊釘, où se trouvent actuellement les brevets royaux des Protecteurs de la commune; on nous montra ces brevets authentiques; un vieux notable lettré nous remit également la copie des légendes concernant ces Protecteurs.

Nous en donnons la traduction ci-après. Ce travail étant fait loin de toute bibliothèque, nous n'avons pu y joindre toutes les notes nécessaires, ni identifier tous les personnages.

(1) Ce nom ne figure pas dans les dictionnaires annamites.

A. — LÉGENDE DU GÉNIE *Cao sơn đại vương* (1).

« C'était un homme de Báo-sơn 寶山 du royaume des grands Minh (大明國). Son nom de famille (姓) était Cao 高, son nom personnel (名) était Hiên 顯. Il acquit aux examens le grade de docteur (*tiên-sĩ* 進士); comme fonctionnaire, il devint *nguyên-sur* 元帥 (généralissime); vieillard, il mourut dans sa famille, et l'empereur lui décerna le titre de *Cao sơn đại vương* 高山大王, et ordonna aux feudataires d'élever des temples (祠) pour lui rendre un culte.

« Pendant le règne de l'empereur Lê-Mục 黎穆 (2), la famille de la femme de l'empereur ayant usurpé l'autorité excita des troubles; l'empereur Trương-Dực 襄翼 (3) étant monté sur le trône, apaisa les séditions. Le ministre Nguyễn-văn-Lữ 阮文侶 et sa suite, obéissant aux ordres du roi, partirent en expédition. Arrivés au huyện de Hoàng-hóa 弘化 (4), ils virent un temple d'herbe et de roseau dans lequel se trouvait une stèle en pierre portant comme titre ces quatre caractères: 高山大王. Văn-Lữ et ses hommes firent des prières pour (que ce Génie) les protégéât en secret (et les) aidât en silence à mener à bonne fin les affaires du roi. Avant que les jours d'une décade fussent écoulés, l'œuvre fut heureusement terminée. Văn-Lữ invoquant ces faits, présenta un rapport au trône, priant l'empereur d'ordonner au mandarin du huyện de Hoàng-hóa de construire un temple magnifique pour y rendre un culte (à ce Génie). Dans ce temple se trouvaient des pierres sculptées et des stèles. Chacune d'elles portait gravé le nom des montagnes du territoire (5). Ordre fut donné de les révéler toutes. »

B. — LÉGENDE DU GÉNIE *Qui minh đại vương*.

« Son surnom (號) était Chọng 撞; il était fils de Lạc-long-quần (6) et le troisième frère cadet du Génie du mont Tân-viên 傘園 (7).

« Obéissant à un ordre royal, il reçut l'ordre d'aller pacifier le pays de Thục (8). A son retour, arrivé à la colline de Cực-sơn 馭山嶺 du hameau de Phú-mẫn 富敏, canton de Nội-đồng 內鄰總, il vit un dragon à forme arrondie et un phénix élégant: à la suite de quoi il se transforma. Quelques jours après on ne put jouir de la paix

(1) Nous traduisons par légende les caractères 事跡.

(2) Lê Oai-Mục 黎威穆. Règna de 1505 à 1509.

(3) Lê Trương-Dực (ou Dịch) 黎襄翼. Règna de 1510 à 1516; les troubles auxquels il est fait allusion ont bien eu lieu.

(4) Province de Thanh-hóa 清化.

(5) Nous avons vu, en effet, un assez grand nombre de temples dont le Génie était qualifié: Génie de telle montagne, se trouvant dans le voisinage.

(6) Lạc-long-quần est le 2^e roi de la dynastie plus ou moins fabuleuse des Hồng-bìng 鴻龐, qui aurait gouverné le pays pendant les 2622 ans qui se terminent en 256 av. J. C.

(7) La montagne à laquelle les Annamites donnent ce nom, et que nous appelons improprement Ba-vi, se trouve à l'Ouest de Sơn-tây. Le Génie du mont Tân-viên ou Sơn-tinh 山精 disputa au Génie des eaux, Thủy-tinh 水精, la fille d'un roi de la dynastie des Hồng-bàng. — Voir *Histoire annamite* de Trương-vĩnh-Kỷ. I. 33.

(8) Sans doute le pays de Thục 蜀, Sseu-Tch'ouan actuel.

dans le hameau, on éleva donc un temple dans lequel on rendit le culte. (Ce temple fut appelé le temple de Cực-sơn; derrière se trouve le tombeau du Génie). Depuis ce temps, le peuple fut prospère et les produits de la terre florissants. Ensuite le roi An-dương 安陽王 (1) de la dynastie de Thục 蜀 lui donna par édit le titre de *Qui minh đại vương* 貴明大王. Les dynasties suivantes lui rendirent le culte et lui adressèrent des prières; les faveurs obtenues témoignèrent de sa puissance.

« A l'époque du roi Lê-Mục, il y eut une grande sécheresse. L'empereur ordonna à Nguyễn-hữ-Nghiêm 阮有嚴, reçu docteur en 3^e rang aux examens de la Capitale, de la commune de Thọ-khê 壽溪, d'adresser des prières au temple du Roi céleste Phù-đồng 扶董天王 (2). Il rendit compte que pendant la nuit un Génie lui était apparu, disant: « Les jours présents sont avares de pluie. Le Génie Cực-sơn seul possède l'eau des amphores (célestes), c'est à lui qu'il faut adresser les prières, et il pleuvra aussitôt. » Nguyễn-hữ-Nghiêm, se fiant à son rêve, se rendit au temple de Cực-sơn et lui adressa secrètement des prières. Ce même jour tomba une grande pluie qui s'étendit jusqu'à mille li.

« Il fut rendu compte à l'empereur, et celui-ci donna cinq mille briques marquées à l'effigie du dragon et un grand tambour, dont la circonférence était de 14 pieds et le diamètre de 4 pieds (3). »

Le document que nous venons de traduire donne ensuite le texte des phrases parallèles que l'on fit inscrire dans le temple.

C. — (La légende suivante n'a pas de titre).

« Dans la commanderie (4) de Thái-nguyên 太原鎮, *huyện* de Phú-lương 富良縣, commune de Quan-chiều 官朝社 (5), il y avait autrefois un homme dont le nom était Dương 楊 le et nom personnel Tự-Minh 嗣明. Sa famille étant pauvre, il pêchait des poissons pour nourrir sa mère. Une nuit, il pêchait près du pont; la berge étant inondée, il entra (6) et se coucha sur le pont. Il vit une fée (仙姑) qui lui donna un habit magique; cet habit avait le pouvoir de cacher les formes et de dissimuler les corps.

(1) An-dương Vương, de la dynastie Thục, régna de 256 à 106 av. J. C. Il établit sa capitale à Cỗ-loa-thanh 古螺城.

(2) Phù-đồng était un petit enfant qui grandit miraculeusement pour répondre à un appel du roi demandant un héros pour battre les Chinois. Sa victoire sur les Chinois est commémorée chaque année le 8 du 5^e mois dans son village d'origine. Dumoutier a donné une fort intéressante relation de la légende et de la fête.

(3) Avec une légère erreur de calcul.

(4) Remarquons que sous les Lý, la province de Thái-nguyên était un châu 州; elle ne devint un trấn que sous Trần Thuận-Tông 陳順宗, 1390 à 1399 ap. J. C.

(5) Il n'y a plus souvenir de ce *huyện*, ni du xã de Quan-chiều, mais le phủ de Phú-bình 富平 existe toujours au S. E. de la province actuelle de Thái-nguyên. Il est dit plus loin que le *huyện* de Phú-lương faisait partie du phủ de Phú-bình.

(6) Les anciens ponts annamites étaient couverts et servaient de lieu de refuge contre les intempéries.

« Ayant cet habit, Tŭ-Minh réfléchit à un stratagème : ne pourrait-il pas entrer dans le magasin (1), et y prendre de l'or, de l'argent, des biens, des objets, les rapporter pour ses besoins et relever sa maison de la pauvreté ? Un jour, il entra dans le magasin et put prendre plusieurs centaines de talents d'or et d'argent. Que l'on pût entrer et sortir du magasin, le mandarin chef de la Commanderie, pendant trois ou quatre mois et plus, en subit un grave préjudice. Il donna l'ordre de prendre des soldats et de leur faire monter la garde jour et nuit, et fit placer (autour du magasin) trois ou quatre rangées de sentinelles. Tŭ-Minh continuait chaque jour à entrer à l'heure *thân-ti* (2) et à sortir à l'heure *ngọ-mùi* (3). Le mandarin chef de la Commanderie ne savait que penser, mais en lui-même il trouvait cela étrange. Tŭ-Minh n'y prêtait aucune attention. Une nuit, entraîné par l'habitude, il manqua de précaution. Les rats et les insectes avaient rongé ses habits; il les porta sur l'épaule à l'endroit où se trouvait (l'autel) de la Sainte-Mère, et prit de la soie blanche pour les raccommoder. Un soldat de garde placé sur le mur du magasin vit la forme d'un papillon qui allait et venait en volant; chaque jour, par deux fois, il entra et sortait.

« Le mandarin chef de la Commanderie, voyant qu'il perdait une si grande quantité de biens et d'objets, fut saisi de crainte en son cœur. C'était alors le sixième règne de la dynastie Lý 李, celui de Lý Anh-Tông 李英宗 (4), dont la capitale était la citadelle de Thăng-long 昇龍城. Le mandarin porta donc un compte-rendu à Thăng-long. Anh-Tông examina le compte-rendu en entier et, en secret, il le trouva extraordinaire. Il lui donna l'ordre de retourner dans sa Commanderie et d'interroger tous les mandarins en leur disant : « Les soldats que vous avez de garde sur trois ou quatre rangs pour entourer avec tant de soin (le magasin) n'ont-ils pas vu quelque chose d'étrange ? » Les mandarins ayant bien saisi cet ordre, mandèrent tous les soldats de garde et les interrogèrent en ces termes : « Parmi vous, soldats de garde, en est-il un qui ait vu quelque chose d'étrange ? » Un homme d'entre les soldats qui gardaient le mur en dehors du magasin depuis trois ou quatre jours, avait vu un papillon blanc qui, chaque jour, entra à l'heure *thân-ti*, et sortait à l'heure *ngọ-mùi*. Le chef de la commanderie fit transmettre un ordre disant : « Si dans les jours suivants on voit le papillon blanc entrer, aussitôt il faut venir au palais pour en rendre compte. » Et il renvoya les soldats à leur garde. Il manda ensuite les employés des bureaux et les commandants de compagnie à son palais, et leur communiqua l'ordre suivant : « Il faut faire un filet, et se tenir aux aguets sans cesse, jour et nuit. Dès que l'on entendra trois coups de tambour au palais, les soldats seront rassemblés, les chemins seront occupés et (le filet) tendu pour prendre le papillon blanc. Celui qui s'en saisira et le livrera recevra une récompense de trois mille taëls d'argent, celui qui le laissera échapper sera sévèrement puni. » Les soldats ne connaissaient pas la raison pour laquelle cet ordre était donné, mais les mandarins leur intimèrent l'ordre de se tenir prêts.

« Le jour suivant vers l'heure *thân-ti*, il (le papillon) entra encore dans le magasin. Ce soldat le voyant, alla vite au palais et rendit compte. Le chef de la Commanderie

(1) Le magasin public.

(2) Neuf heures et demie du matin.

(3) Onze heures et demie du matin ou une heure et demie du soir.

(4) De 1138 à 1175.

frappa trois coups de tambour; tous les commandants de compagnie et tous les soldats tendirent le filet et entourèrent (le magasin). L'heure *ngo* étant arrivée, il advint que le papillon sortit en volant et fut pris dans le filet. Aussitôt pris, il se débarrassa de son habit, et, en vérité un homme adulte apparut qui déclara : « Je suis natif de la commanderie de Thái-nguyên, *phủ* de Phú-bình 富平府, *huyện* de Phú-lương, *xã* de Quan-chiêu. Je m'appelle Dương-tự-Minh. Ma famille est pauvre, je pêchais des poissons pour nourrir ma mère. Etant la nuit couché sur le pont, je vis une fée qui me donna un habit magique : cet habit pouvait dissimuler mes formes et cacher mon corps. J'ai pu entrer dans le magasin et y prendre quelques centaines de taëls d'or et d'argent pour nourrir ma mère. Je prie le chef de la Commanderie d'examiner cette affaire. »

« Le chef de la Commanderie rendit aussitôt compte à Lý Anh-Tông, qui dit : « C'est vraiment étrange, ce n'est pas un homme ordinaire. » Et il donna l'ordre de le garder en prison, et de le conserver sans le mettre à mort pour se servir de lui dans le cas où il adviendrait plus tard une chose extraordinaire. Le mandarin, se conformant à ce jugement, le fit garder en prison. Après trois ou quatre mois, dans la province de Cao-bằng 高平省, *châu* de Thông-nông 通農州, *xã* de Táp-quận 匝郡社, un pirate chinois (宋賊) (1), nommé Đam-hữu-Lượng 譚有量, fit appel à 330.000 cavaliers et passa dans les régions de Bạch-thông 白通, Hàm-hóa 感化, Tuyên-quang 宣光 de la commanderie de Thái-nguyên. La Cour les fit poursuivre, mais on ne put avoir le dessus; à la Cour, parmi les différents généraux, beaucoup étaient sans habileté. L'empereur envoya des mandarins dans toutes les commanderies pour faire appel, dans les *phủ*, *huyện*, cantons et *xã*, à un homme du peuple qui, possédant les talents nécessaires, étant avisé et habile, pourrait détruire les pirates chinois. L'empereur promettait la moitié de l'empire et le grade de mandarin du 1^{er} degré (à celui qui pourrait accomplir cette tâche). Dương-tự-Minh apprit cela et s'adressa au chef de la Commanderie afin qu'il demandât pour lui à l'empereur de lui pardonner et de le relâcher, car il croyait pouvoir marcher contre les pirates. Le chef de la Commanderie rendit compte, et Anh-Tông donna l'ordre de relâcher Tự-Minh. Tự-Minh demanda une épée de bronze dont la pointe fût très aigüe (2). Le chef de la Commanderie lui donna la plus parfaite des épées de bronze, à la pointe très aigüe. Tự-Minh leva douze braves soldats et s'avança vers Bắc-cạn 北泮. Il vit de loin le grand poste très fort des pirates dont les palissades s'étendaient sur une longueur d'environ trois cents li.

« Tự-Minh s'adressa aussitôt à la Cour, afin qu'elle envoyât un grand mandarin qui marchât avec lui pour être spectateur du combat. L'empereur y consentit et choisit à cet effet un grand mandarin de la Cour dont le nom de clan était Anh 英 et le nom personnel Vũ 武, qui marcha avec lui et qui put voir le combat.

« Anh-Vũ vint donc pour voir le moyen dont userait Tự-Minh pour détruire (l'ennemi). Tự-Minh ne dit rien et, le jour suivant au matin, il disparut soudain, mais on vit les palissades des pirates détruites comme par des éléphants; les soldats pirates, mis en déroute, se dispersèrent, leurs têtes tombaient sur le sol. On les poursuivit en

(1) Sous Lý Anh-Tông, le pays de Cao-bằng faisait partie du *châu* de Thái-nguyên, mais contrairement à ce qui est dit plus bas, Tuyên-quang a toujours été province indépendante.

(2) Phú-đông avait aussi demandé une épée de bronze. Le fer a été connu avant le bronze dans la presque île indochinoise : mais suivant les vieilles croyances de l'humanité, le bronze est un métal saint et le fer un métal impur.

les tuant depuis Bạch-thông, Hàm-hóa, de la circonscription de Thái-nguyên, jusqu'au *xã* de Táp-quận, *châu* de Thông-nông, dans la circonscription de Cao-bằng. Puis le massacre des soldats pirates se poursuivit dans les provinces de Tuyền-quang et Hưng-hóa 興化; leurs cadavres couvraient la terre, leur sang répandu formait un fleuve. Đàm-hữu-Lương pris vivant fut conduit à Thăng-long et livré. Anh-Tông dit (de Tỵ-Minh): « C'est vraiment un homme divin. » Il lui donna en mariage sa fille, la princesse Chiêu-dong 韶容公主, et le créa « gendre du roi chargé du commandement du *huyện* de Phú-lương (首領富良縣駙馬). Aussitôt Anh-Tông fit bâtir un palais dans la citadelle pour y chanter les mérites (de son gendre), lui donner des festins et le féliciter.

« Après avoir assisté au combat, Anh-Vũ était revenu (à la Cour). Des désirs (mauvais) surgirent en lui; il fit pénétrer dans le sérail (comme entremetteuse) une nommée Yèn-thị 燕氏. Anh-Vũ pénétra à son tour dans le sérail et eut des relations coupables avec la mère de l'empereur. Quelqu'un le sut et en rendit compte au gendre de l'empereur (Tỵ-Minh). Aussitôt celui-ci se concerta avec l'autre gendre de l'empereur Đỗ-Át 杜乙. Les deux gendres se renseignèrent aussitôt et mandèrent des soldats pour s'emparer d'Anh-Vũ; mais faute de soin, leur dessein fut divulgué, et Anh-Vũ échappa. Les deux gendres le poursuivirent jusqu'à sa maison, s'emparèrent de lui et l'emmenèrent en prison pour information. Les gendres l'invectivèrent disant: « Tu vis des bienfaits de l'empereur, tu es mandarin de 1^{re} classe et tu as osé commettre un acte aussi malpropre. Avec quel visage, avec quel œil osais-tu siéger avec les mandarins ? » Mais on vint annoncer que les bandes de pirates s'agitaient soudain dans les deux régions de Biền-hòa et de Thủy-xá (邊和水舍二處) (1). Un ordre impérial fut donné aussitôt, et ce même jour Tỵ-Minh partit pour aller pacifier ces régions. Environ un mois après, il revint victorieux, et Anh-Tông lui donna en mariage sa fille, la princesse Diên-bình 延平公主; un décret lui donna en outre le commandement de la moitié de l'empire, depuis la province de Cao-bằng jusqu'au fleuve aux « Six têtes » (2).

« Ce gendre du roi, avec les deux princesses, revint au *xã* de Quan-chiếu, et y fit bâtir des palais.

« Vingt années s'écoulèrent pendant lesquelles Anh-vũ ne se rendit coupable d'aucun crime de corruption; il fut donc pardonné et recouvra son ancien grade de mandarin du 1^{er} degré. Tout étant oublié, il se présenta à l'empereur et lui dit: « Autrefois, je suis allé assister au combat (de Bắc-cạn). En passant par le territoire du *xã* de Quan-chiếu, j'ai vu une forme de terrain ayant l'aspect d'un homme qui salue des deux mains (3). Il faudrait la détruire. Tỵ-Minh a avoué qu'un empereur qui établissait deux rois dans son empire pouvait avec peine affermir son autorité. »

(1) Ces régions sont dans la partie de l'Annam que nous appelons maintenant Cochinchine; à l'époque de Lý Anh-Tông, elles appartenaient encore au Cambodge. L'auteur de la légende n'était pas fort en géographie historique.

(2) Aux environs de Sept-Pagodes, les fleuves Cáu, Thương, la rivière de Lãm et le canal des Rapides réunissent leurs eaux. Le fleuve ainsi formé se divise ensuite en deux branches: celle du Nord passe à Hải-phòng et se jette dans la mer par le Cửa Cãm; celle du Sud passe à Hải-dương et se jette dans la mer par le Cửa Thái-binh.

(3) Cette colline était l'emblème du pouvoir de Tỵ-Minh: la détruire, c'était ruiner son autorité. La croyance à l'influence des formes du terrain sur les hommes est très

« Anh-Tông envoya aussitôt des régiments à Thái-nguyên pour renverser le monticule ayant cette forme, et il leur ordonna d'arriver à cet endroit en un jour. Les mandarins et les soldats arrivèrent à l'heure *sứu* 丑 (1). Ils élevèrent une colonne de bronze haute de sept pieds et revinrent.

« Le matin du jour suivant, des soldats étant sortis du palais de (Tự-Minh) rendirent compte au gendre de l'empereur, disant : « Aujourd'hui, tout à coup, est apparue une colonne de bronze haute de sept coudées. » Le gendre du roi regarda vers l'Est et dit : « Cela prouve que l'empereur m'est contraire. »

Suivent une poésie et deux phrases parallèles.

« Après que ces stances furent écrites, (il) alla inspecter le pays. Arrivé au gué de Giang-ma 江魔, le gendre de l'empereur quitta ses habits pour se baigner. Il alla sur un amas de pierres (2) et d'herbes et voulut abandonner son corps et se transformer. Mais un Génie céleste se trouvait en ce lieu et lui dit : « Au *xã* de Động-đạt 洞達社, il y a une montagne de rocher que l'on appelle la montagne du « Dragon de Pierre » (石龍山) ; c'est le Ciel lui-même qui lui a donné cette forme. Allez en ce lieu, Grand Roi, pour vous élever (par la transformation) au rang des saints (聖). »

« Et, en vérité, le gendre de l'empereur alla à la montagne de Động-đạt et s'y transforma.

« Son village lui éleva un temple et rendit compte à la capitale. Anh-Tông fit un édit créant (Tự-Minh) : « Illustre, Eclairé, Grand Roi des hautes montagnes, régulièrement désigné comme chargé du pouvoir depuis la province de Cao-băng jusqu'au fleuve aux « Six-Têtes », immensément resplendissant, aidant les transformations, ayant des desseins célestes, illustre militaire, ayant le reflet de la sainteté, jouissant de la confiance, vraiment intrépide, fort et pur, humble et paisible, étendant au loin sa majesté et son illustration, secourable, aide dans la défense, aide dans la transmission des ordres, grand en vertu, bienfaisant pour le peuple, louable pour sa clémence, envoyé rapide, calme et aimant la concorde, s'efforçant d'accomplir les desseins (célestes), s'élevant au bien, d'une force dont le retentissement se fait entendre au loin, protégeant les déplacements, assurant la félicité de l'empire, d'une régularité parfaite, dispensateur de lumière, faisant éclater ses mérites publics, au poignet puissant comme un pilon, extraordinaire inspecteur, homme céleste, se conformant aux volontés (d'en haut), de vertu immense, parangon d'humanité, aide des volontés (d'en haut), manifestant ses talents militaires, aux vues perçantes et claires, jugeant d'une façon certaine, droit en sa fidélité, d'une spiritualité resplendissante, régularisateur des joies d'essence divine, dispensateur du bonheur, assurant la prospérité publique, protecteur du peuple, parangon de vertu, augmentant en majesté, excellence dont la renommée est retentissante, assistant du monarque,

grande dans les pays de civilisation chinoise. D'après une tradition, une presqu'île entre les confluent du Sông-Gâm et du Sông-Nhạo à Bào-lạc signifiait qu'un membre du clan des Nòng 儂 deviendrait roi d'Annam. On prétend que Gia-Long envoya des hommes qui creusèrent un canal, afin de changer cette presqu'île en île, ce qui annulait le présage.

(1) Une heure et demie du matin.

(2) Le texte porte 礮 pour « pierre ». C'est un *chữ-nôm* (caractère démotique annamite), car « pierre » se dit *đá* dans cette langue.

jouissant paisiblement des faveurs célestes, paisible en son bonheur, protecteur du trône, habile à pénétrer le fond des choses, entraîné à la générosité, ayant atteint la rectitude, débordant de condescendance, grandement véridique, perfectionnant sa sainteté, profond gouffre (de sagesse), profond en sa compréhension, grandement mesuré, illustre pour sa clarté, habile à trancher (les différends), guerrier puissant, juge sévère, affermi en sa droiture, débordant de condescendance, illustre et resplendissant, d'une essence pure, ayant le don d'être un heureux présage, grand roi vraiment extraordinaire. »

Bien que rien ne le dise dans les textes, on doit considérer sans nul doute le héros de cette dernière légende comme un avatar de celui de la deuxième. On les réunit en effet sous le titre posthume de *Qui minh đại vương* 費明大王. Minh est d'ailleurs un des prénoms du héros qui s'illustra, suivant la légende, sous le règne de Lý Anh-Tông.

Voici la traduction des brevets royaux qui nous ont été présentés comme nous l'avons dit plus haut :

D. — EDIT.

« Le pur et brillant Génie, illustre éclairé, protège le royaume et secourt le peuple. Se conformant aux manifestes volontés du Ciel, en la 2^e année *Minh-mạng*, notre Saint Ancêtre Nhơn Hoàng-đê 仁皇帝 à l'occasion de l'heureuse fête de son cinquantenaire, a délivré un précieux ordre, étendant ses bienfaits (au Génie), afin de régulariser les cérémonies et de faire régner l'abondance. Maintenant, obéissant à ce noble mandat, et pensant aux faveurs accordées par ce Génie, nous devons lui décerner les titres posthumes de « pur et brillant Génie, grandement habile », et lui confirmer son ancien emploi de « protecteur du *xã* de Thê-lộc, *huyện* de Yên-thê », qui lui obéit. En même temps qu'il aide et protège nos sujets.

« Respect à ceci.

« Quinzième jour du 11^e mois de la 6^e année *Thiệu-trị* (1). »

E. — EDIT.

« L'illustre Génie des hautes montagnes a reçu autrefois les titres posthumes de « Génie de haut rang, très céleste, plein de pureté, immensément élevé, protégeant l'empire et secourant le peuple, grand interprète des desseins du ciel » par un édit royal. Nous conformant à ces instructions et réfléchissant maintenant aux mérites de ce Génie, nous lui décernons les titres posthumes de « Génie de haut rang, très céleste, plein de pureté, immensément élevé, vraiment extraordinaire », et lui confirmons les fonctions de « protecteur du *xã* de Thê-lộc, *huyện* de Yên-thê », qui lui rendait précédemment le culte. En même temps qu'il aide et protège nos sujets.

« Respect à ceci.

« Vingtième jour du 12^e mois de la 3^e année *Tư-đức* (2). »

(1) 2 janvier 1847.

(2) 31 janvier 1851.

F. — EDIT.

« Le *xã* de Thè-lộc, *huyên* de Yèn-thè, province de Bắc-ninh, depuis longtemps rend le culte au « Génie de haut rang des hautes montagnes, très céleste, plein de pureté, immensément élevé, vraiment extraordinaire » et au « Génie de haut rang illustre éclairé (貴明), pur et brillant, grandement habile, ayant le don d'être d'heureux présage, d'une haute pureté » (1). Maintenant à l'occasion de l'heureuse fête de notre cinquantenaire, en la trente-et-unième année *Tư-dức*, nous rendons grâce aux Génies pour régulariser leur culte et accroître leurs bienfaits en les priant de continuer à protéger ceux qui les servaient anciennement. Il est nécessaire d'affirmer que la prospérité de l'Empire résulte de leur culte.

« Respect à ceci.

« Quatorzième jour du 11^e mois de la 33^e année *Tư-dức* (2). »

En fait d'inscriptions, nous ne relevons dans le temple que celle qui est au-dessus de l'autel. Elle est composée des trois caractères 壽寧亭 (Pavillon de l'éternelle paix). Il n'y a qu'une tablette pour les deux Génies, les caractères sont ainsi disposés :

高貴	} Siège des deux grands rois	Cao-son.
山明 二大王位		Qui-minh.

Pas de sentences parallèles. Les notables nous ont dit qu'ils en feraient faire en adoptant les formules données dans les légendes.

CULTE.

Deux grandes fêtes sont célébrées annuellement en l'honneur des Génies, la première les 17^e et 18^e jours du 1^{er} mois, la deuxième les 17^e et 18^e jours du 8^e mois.

Le 17 on transporte en grande pompe la tablette du tabernacle dans la cour au devant du temple. Les notables et les inscrits du village, vêtus de surplis et portant le bonnet rituel, écoutent les louanges des Génies et les prières que psalmodie un lettré, pendant que le chef des notables fait les gestes rituels, se prosterne au commandement du lettré. On offre, suivant que les récoltes ont été plus ou moins abondantes, un bœuf ou un buffle, ou deux cochons, ou simplement des poulets; les chairs sont présentées, et il n'y a pas de sacrifice dans le sens exact du mot; on fait des libations d'alcool, on brûle de l'encens, on allume des cierges et des lampes. Le deuxième jour, on replace la tablette dans le tabernacle, et après une cérémonie semblable à la première, tous les notables et tous les gens du hameau vont se prosterner devant le tabernacle, chacun à son tour d'après le rang de préséance.

Toujours selon l'état de richesse du village et l'abondance des récoltes, on donne aux gens du village une fête qui peut ne durer que deux jours ou se prolonger un

(1) Le premier édit concerne le Génie dont l'histoire est le sujet des 2^e et 3^e légendes. Le 2^e concerne celui qui fait l'objet de la 1^{re}, et enfin le 3^e édit concerne les deux Génies.

(2) 24 décembre 1879.

mois, pendant laquelle on festine, on chante, on donne des représentations théâtrales, ou on joue aux échecs vivants. Indépendamment de ces fêtes bisannuelles, on offre de l'encens et on fait une prière les 1^{er} et 15^e jours de la lune.

Nous avons dit que le temple est neuf, l'ancien fut ruiné pendant les troubles dont voici un court résumé.

Vers 1868, le pays fut ravagé par des Chinois dont les chefs étaient Ngô-Côn 吳琨 et Hoàng-trùng-Anh 黃重英. Ils pillèrent, mirent à feu et à sang le Haut-Tonkin pendant six ans, et firent le siège de Bắc-ninh. Pendant ce siège, alors qu'ils fumaient l'opium pendant la nuit et négligeaient de se garder, le *tuyèn-phủ-sứ* 宣撫使 annamite Ích-Khiêm 益謙 les battit et les chassa.

Le pays eut à souffrir ensuite du pirate annamite Cai-Vàng 該鏞, qui fut pris et exécuté à Hà-nội. Aussitôt un Chinois recommença à dévaster la contrée: il se nommait Lý-lang-Tài 李良才. Il fut battu et pris à Tuyèn-quang par le *thông-chè* 統制 annamite Hoàng-kê-Viêm 黃繼炎.

Vint ensuite le tour d'un pirate annamite de la région de Ngọc-lý (1), nommé Trần 陳. Il se montrait aussi cruel que les Chinois et fut battu et pris par le régent Tôn-thà-Thuyêt 尊室說, qui devint plus tard notre ennemi acharné.

A cette époque, nous entrons en scène, les habitants apprennent à jouer un rôle nouveau. Ils nous font bonne figure, mais se gardent bien de se mettre mal avec notre ennemi Bá-Phúc 伯馥, puis avec son serviteur et successeur, le *đé-Thám* 提探. Ce jeu leur réussit, et grâce à notre bienveillance, ils arrivent à panser leurs plaies, à reformer leurs villages, à rebâtir leurs temples.

LES GÉNIES PROTECTEURS DU XÃ DE LỤC-GIỚI.

Le village de Lục-giới 籙界, canton de Nhã-nam 雅南, qui appartient également au *huyèn* de Yên-thê, avait été ruiné, avant notre arrivée dans le pays, par les mêmes pirates qui saccagèrent le *xã* de Thê-lộc. Comme à Thê-lộc, le temple communal a été élevé en grande partie au frais du *đé-Thám*, dont la concession bornait au Nord le territoire de Lục-giới. C'est du reste un temple bien pauvre; il ne possède même pas de tablette des Génies.

Les Génies protecteurs sont les mêmes que ceux de Thê-lộc. Ils sont fêtés le 10^e jour du 1^{er} mois et le 18^e du 8^e. La fête ne dure qu'un jour, on se contente d'offrir des poulets ou un petit cochon dans le temple. Il n'y a pas de réjouissances populaires. Les habitants ajoutent qu'avant les désastres causés par la piraterie, la fête n'était guère plus importante.

Nous n'avons pu trouver dans ce village de légende écrite ou orale concernant les Génies, mais le *lý-trưởng* conserve les brevets royaux dont voici la traduction.

On remarquera que, bien que le Génie soit le même, il n'a pas les mêmes titres et paraît moins élevé en dignité à Lục-giới qu'à Thê-lộc.

(1) Canton de Ngọc-cục 玉局, aussi du Yên-thê.

G. — EDIT.

« Le Génie des hautes montagnes, très céleste, protège l'empire et secourt le peuple. Obéissant aux volontés célestes, en la 21^e année *Minh-mang* (1), notre Saint Ancêtre Nhơn Hoàng-dê 仁皇帝, à l'occasion de l'heureuse fête de son cinquantenaire, a délivré un précieux ordre, étendant ses bienfaits au Génie, afin de régulariser les cérémonies et de faire régner l'abondance. Maintenant, obéissant à ce noble mandat et pensant aux faveurs accordées par ce Génie, nous devons lui décerner les titres posthumes de « Génie très céleste et plein de pureté », et nous lui confirmons son emploi de « Protecteur du *xã* de *Lục-giới, huyện* de *Yên-thê* », qui lui rend depuis longtemps le culte. En même temps qu'il aide et protège nos sujets.

« Respect à ceci.

« Quinzième jour du 11^e mois de la 6^e année *Thiệu-trị* (2). »

H. — EDIT.

« Le Génie des hautes montagnes, très céleste et plein de pureté, protège l'empire et secourt le peuple. Obéissant aux volontés célestes et réfléchissant aux mérites de ce Génie, nous devons lui décerner les titres posthumes de « Génie très céleste, plein de pureté, immensément élevé », et lui confirmons le titre de « Génie du *xã* de *Lục-giới, huyện* de *Yên-thê* », qui lui rend depuis longtemps le culte. En même temps qu'il aide protège et nos sujets (3).

« Respect à ceci.

« Treizième jour du 12^e mois de la 6^e année *Thiệu-trị* (4). »

I. — EDIT.

« Le vénéré Génie des hautes montagnes avait précédemment comme titres posthumes : « Génie de haut rang, très céleste, plein de pureté, immensément élevé, qui protège l'empire et secourt le peuple ». Obéissant maintenant aux volontés divines, nous avons décidé de promulguer un édit lui accordant des titres posthumes, et, réfléchissant aux mérites de ce Génie, nous lui décernons les titres de « Génie de haut rang, très céleste, plein de pureté, immensément élevé, vraiment extraordinaire », et lui confirmons le titre de « Génie du *xã* de *Lục-giới, huyện* de *Yên-thê* », qui lui rend depuis longtemps le culte. En même temps qu'il aide et protège nos sujets.

« Respect à ceci.

« Vingtème jour du 12^e mois de la 3^e année *Tự-đức* (5). »

(1) 1840.

(2) 2 janvier 1847.

(3) Remarquez cet édit, publié un mois après le précédent et n'ayant pour but que d'ajouter un titre de plus au Génie.

(4) 30 janvier 1847.

(5) 22 janvier 1851.

K. — EDIT.

« Depuis longtemps le *xã* de *Lục-giới*, *huyện* de *Yên-thê*, province de *Bắc-ninh*, rend le culte au « Génie de haut rang des hautes montagnes, très céleste, plein de pureté, immensément élevé, très extraordinaire », et au « Génie de haut rang illustre éclairé, pur et brillant, grandement habile, ayant le don d'être d'heureux présage, plein de pureté », et ces Génies ont été déjà, par édit, rendus aptes à recevoir le culte. En cette trente-et-unième année *Tư-dức* (1), qui est celle de notre heureux cinquantenaire, nous avons donné un précieux ordre rendant grâce aux Génies pour régulariser leur culte et accroître leurs bienfaits en leur confirmant le titre de Génies chargés de ceux qui leur rendent le culte depuis longtemps. Il est nécessaire d'affirmer que la prospérité de l'empire résulte du culte rendu aux Génies.

« Respect à ceci.

« Quatorzième jour du 11^e mois de la 33^e année *Tư-dức* (2). »

L. — EDIT.

« Le « Génie de haut rang des hautes montagnes, très céleste, plein de pureté, immensément élevé, très extraordinaire », et le « Génie de haut rang, illustre éclairé, pur et brillant, grandement habile, ayant le don d'être d'heureux présage, plein de pureté », depuis longtemps protègent l'empire et secourent le peuple. Obéissant aux volontés célestes, nous voulons promulguer un édit confirmant leurs titres posthumes et restaurant leur culte ; et réfléchissant aux mérites de ces Génies, nous ajoutons à leurs titres posthumes ceux de « Protecteurs secourables et transformateurs intérieurs », leur confiant la protection du *xã* de *Lục-giới*, *huyện* de *Yên-thê*, province de *Bắc-ninh*, qui leur rend le culte depuis longtemps. En même temps qu'ils aident et protègent nos sujets.

« Respect à ceci.

« Premier jour du 7^e mois de la 2^e année *Đông-khánh* (3). »

Ces derniers documents prouvent que les habitants de *Lục-giới* n'avaient pas gardé rancune aux Génies de les avoir si mal protégés. Mais que deviendraient les Dieux, les Génies et les Saints, s'ils encouraient la haine ou le mépris de ceux dont ils ont négligé d'écouter et d'exaucer les prières ?

Lieutenant-colonel BONIFACY.

(1) 1878.

(2) 16 décembre 1880.

(3) 19 août 1887.

BIBLIOGRAPHIE

Indochine

George CÆDÈS. — *Textes d'auteurs grecs et latins relatifs à l'Extrême-Orient depuis le IV^e siècle av. J.-C. jusqu'au XIV^e siècle*. Recueillis et traduits par... [*Documents historiques et géographiques relatifs à l'Indochine*. Publiés sous la direction de MM. Henri CORDIER et Louis FINOT. Tome 1^{er}]. — Paris, E. Leroux, 1910; in-8°, XXXI-187 pp.

MM. H. CORDIER et L. FINOT ont entrepris une œuvre considérable et qui intéresse notre colonie au premier chef: la publication dans le texte original, avec traduction française s'il y a lieu, de tous les documents anciens relatifs à l'Indochine.

Le premier volume de cette collection, qui vient de paraître, est le recueil des textes d'auteurs grecs et latins relatifs à l'Extrême-Orient. M. George CÆDÈS, qui en est l'auteur, s'est déjà fait connaître par d'excellents travaux sur l'épigraphie du Cambodge. Nous retrouvons dans son livre les qualités de sobriété et de précision qui lui sont habituelles. Des textes soigneusement établis, des traductions scrupuleuses et élégantes, une introduction nourrie et lumineuse et de bons index font de ce recueil un modèle du genre. Il est du reste aussi remarquable par ce qu'il ne contient pas que par ce qu'il contient. Il eût été impossible, dans ces textes dont les localisations sont toujours si vagues et si sujettes à controverse, de déterminer avec certitude ceux qui se rapportent à la seule Indochine: on eût risqué ainsi, à chaque moment, d'y mettre trop ou trop peu. Du moins M. C. a-t-il éliminé résolument tous ceux qui ont trait à l'Inde et aux « Scythes », et dans ceux mêmes qui sont relatifs aux pays d'Extrême-Orient, tous les passages qui n'auraient eu d'intérêt que pour l'histoire de la soie, et non pas pour la géographie. Mais surtout M. C. a su se garder de la tentation d'alourdir ses traductions d'un commentaire qui, dans l'état actuel de nos connaissances et de nos moyens d'investigation, n'aurait pu être qu'un répertoire d'hypothèses sans fondement suffisant. Les conclusions de son introduction lui imposaient cette réserve: il y condamne nettement toute tentative de « redressement » des tables de Ptolémée, et par suite tous les résultats que PIJNAPPEL et le colonel GERINI ont cru obtenir par des méthodes inspirées de cette idée. Il s'est donc borné sagement à réunir tous les matériaux utilisables et à les présenter sous la forme la plus complète, la plus claire et la plus accessible. La conclusion qui se dégage de leur étude, c'est que, si les anciens ont eu quelque connaissance de la Chine, ils n'ont su que fort peu de chose de l'Indochine, et l'apparente précision de certains textes ne fait que masquer une ignorance qui fut presque totale.

L'introduction contient une bonne bibliographie; j'ai été seulement surpris de n'y voir mentionnés ni le *Periplus* ni le *Facsimile-Atlas* de NORDENSKIÖLD.

Chine

Berthold LAUFER. — *Chinese Pottery of the Han Dynasty*. (Publication of the East Asiatic Committee of the American Museum of Natural History. — The Jacob H. SCHIFF Chinese Expedition). — Leiden, Brill, 1909; 1 vol. in-8°, XVI-339 pp., fig.

En 1901, M. Jacob H. SCHIFF fit don à l'American Museum of Natural History d'une somme destinée à rechercher et à réunir des collections en Chine. L'administration de ces fonds fut confiée par M. Schiff à un comité organisé sous les auspices de l'American Museum. Le Docteur Berthold Laufer, chargé de mener à bien l'entreprise patronnée par M. Schiff, passa près de trois années en Chine (de 1901 à 1904) et recueillit de nombreux objets, spécialement à Si-ngan fou 西安府 (1). Les résultats de ces longues recherches sont exposés dans le beau livre de M. L. Disons tout de suite qu'ils sont d'une importance considérable pour l'histoire de la Chine antique. — M. L. étudie successivement la poterie antérieure aux Han, la poterie des Han, les objets d'ornementation, les inscriptions. En appendice sont traités les sujets suivants: tuiles des Han; poterie mortuaire des Song; poterie mortuaire actuelle.

Dans les quelques pages qu'il consacre à la poterie antérieure aux Han, M. L. étudie surtout la poterie de l'époque des Tcheou. Quelques exemplaires (2) accusent des motifs d'ornementation rudimentaires sous la forme de lignes obliques ou horizontales irrégulièrement disposées et dans lesquelles M. L. voit une caractéristique de la poterie des Tcheou. Evidemment ce motif peut aider à dater une pièce; pourtant il n'est pas suffisant. Les poteries de fabrication et de décoration grossières sont de toutes les époques. Dans beaucoup de pays, entre autres en Egypte, en Kabylie, on emploie encore des vases d'argile crue ornés de dessins rudimentaires et qui n'en sont pas moins de fabrication très récente.

Les objets de l'époque des Han étudiés par M. L. ont été trouvés dans des tombes. Ils sont de deux sortes. Les uns sont des vases, des bols, des plats, etc., tels qu'on les utilisait dans la vie quotidienne; les autres sont des modèles ou des reproductions, à échelle réduite, de maisons, de moulins, de bergeries, de puits et d'appareils usuels d'assez grandes dimensions. Toute cette poterie est spécialement fabriquée en vue d'une destination funéraire. La coutume qui consiste à ensevelir avec le défunt des objets qu'il utilisait de son vivant est très ancienne en Chine, et l'on voit de suite quel intérêt peut offrir l'étude de ce mobilier funéraire. Nous sommes en présence d'une sorte de microcosme, d'une réduction fidèle et durable de la vie chinoise telle qu'elle était à l'époque où l'on a enfoui ces objets.

Que tous ces objets datent effectivement de l'époque des Han, on a le droit d'en douter. M. L. essaie pourtant de l'établir dans son introduction (pp. 5 et ss). Son

(1) C'est aussi à Si-ngan-fou que M. PELLIOU, lors de sa dernière mission, acquit des bronzes archaïques, des miroirs métalliques et plusieurs types de poterie des Han. La comparaison est intéressante à faire entre ces derniers et ceux qui sont reproduits dans le livre de M. L. Cf. aussi la collection rapportée de la Mandchourie méridionale par M. TORII Ryūzō 鳥居龍藏 et décrite dans la *Kokka*, 1909, n° 235; 1910, nos 237, 239, 241, 243, 245, sous le titre: *Relics of the Earlier Han Dynasty in South Manchuria*.

(2) Voyez notamment pl. I, fig. 2, et pl. III, fig. 1.

argumentation peut se résumer ainsi qu'il suit: les inscriptions sur ces poteries sont analogues en tous points aux inscriptions sur les bronzes des Han; toutes les dates déchiffrées se réfèrent à cette époque; le style et les sujets d'ornementation correspondent à ceux des bas-reliefs bien connus des Han; d'ailleurs le *Heou Han chou* 後漢書 énumère les différents objets de terre qu'on avait accoutumé de placer dans les tombes, et ce texte est une base historique de première importance. Ce sont là d'excellents arguments, mais la conclusion qu'en tire M. L. est peut-être un peu étroite et rigide. En tout cas ce qu'on peut dire, c'est que si ces objets ne sont pas tous de l'époque des Han, ceux qui peuvent s'en éloigner le font de très peu; il ne me semble pas possible d'en situer aucun plus tard qu'au commencement du ve siècle de notre ère, et aucun ne présente une trace quelconque d'influence gréco-bouddhique.

Toutes ces poteries paraissent, dit M. L., avoir été faites au tour. Le tour du potier est évidemment très ancien et consistait d'abord en un simple plateau auquel la main de l'ouvrier imprimait un mouvement de rotation (1). Mais les poteries de M. L. ont des formes si régulières que le tour des Han devait être déjà assez perfectionné.

M. L. étudie des moulins à main (pl. IV). Il les compare aux moulins actuels, à main également, employés dans le nord de la Chine, et il est le premier à distinguer le *long* 礮 (ou 礮) « for husking grain » du *mo* 磨 « for pounding hulled grain into flour ».

Tou Yu 杜預 est l'inventeur des moulins à eau, en Chine (2). Ce Tou Yu vivait au III^e siècle de l'ère chrétienne (222-284). Comme les moulins à eau apparaissent en Europe dès le I^{er} siècle avant l'ère chrétienne, on est en droit de se demander s'ils n'ont pas été introduits en Chine par des étrangers. M. L. pense que « l'invention a dû

(1) C'est ce tour primitif qui est cité dans Homère (*Iliade*, chant VII) et qu'on peut voir représenté sur les peintures murales des hypogées égyptiens de Thèbes. Cf. aussi *Che ki* 史記, k. 83, 6 b, et le commentaire, qui renvoie à l'histoire des Han.

(2) La biographie de Tou Yu se trouve dans le *Tsin chou* 晉書 (éd. de Chang-hai, k. 34, 6 a et ss). On en trouvera un extrait, enrichi de quelques notes originales, dans le récent ouvrage japonais de [Sōshō] IWATARE Kentoku [蒼松] 岩垂憲徳, le *Jugaku taikwan* 儒學大觀, p. 664. — Cf. aussi GILES, *Biogr. Dict.*, n^o 2072. — CHAVANNES, *Mémoires historiques...*, t. V, Append. I, pp. 449 et ss. — *San kouo tche* 三國志, *Wei chou* (éd. Ki-kou ko, k. 16, 4 a; éd. Chang-hai, k. 16, 8 a).

Ce Tou Yu (*tseu*: Kong-k'ai 公凱) est surtout célèbre par ses études sur le *Tch'ouen ts'ieou* 春秋 et le *Tso tchouan* 左傳. Parmi ses ouvrages, je citerai: le *Tch'ouen ts'ieou king tchouan tsi kiai* 春秋經傳集解, en 30 *kiuan*, incorporé à divers *ts'ong-chou* (相臺岳氏本五經; 正誼齋叢書; etc.); le *Tch'ouen ts'ieou che li* 春秋釋例, en 15 k. (entré dans le *古經解彙函*, dans le *岱南閣叢書*, etc.); deux courtes œuvres, d'un chapitre chacune, le *Tch'ouen ts'ieou t'ou-ti ming* 春秋土地名 et le *Teh'ouen ts'ieou tch'ang li* 春秋長曆, incorporées toutes deux au *Wei p'o sie yi chou* 微波榭遺書, etc. — Kou Yen-wou a consacré tout un ouvrage à l'étude d'un commentaire de Tou Yu: c'est le *Tso tchouan tou kiai pou tcheng* 左傳杜解補正, en 3 k. (voyez 指海, VI, 1; 經學叢書, 乙集, 3; 皇清經解, kk. 1 à 3; 頤志齋叢書.) — Le célèbre auteur diplomate Li Chou-tch'ang 黎庶昌 a écrit, lui aussi, une étude critique du commentaire de Tou Yu sur le *Tso tchouan*: c'est le *Tch'ouen ts'ieou tso tchouan tou tchou kiao k'an ki* 春秋左傳杜注校勘記, paru en 1894 dans l'admirable petite collection qu'est le *Ling fong ts'ao t'ang ts'ong chou* 靈峯草堂叢書 de Tch'en Kiu 陳架 (cf. PELLIOU, *Notes de Bibl. ch.*, le *Kou yi ts'ong chou*, BEFEO, II, 1902, p. 315 et 339-340.)

être faite antérieurement dans une région intermédiaire entre l'Empire romain et la Chine, et qu'elle se répandit ensuite également vers l'Est et vers l'Ouest ». Au Japon, les moulins à eau n'apparaissent qu'au VIII^e siècle (670) : c'est du moins le *Nihongi* 日本紀 (1) qui l'avance, et c'est là la seule mention que nous en ayons, car le *Kojiki* 古事記, antérieur de quelques années seulement au *Nihongi*, est muet à ce sujet. Le moulin à eau fut introduit de Chine au Tibet à peu près à la même époque, en 641 (2), lors du mariage du roi tibétain Sroñ btsan sgam po avec la princesse chinoise Wen-tch'eng 文成.

Dissertant sur les mortiers à grains. M. L. a un excellent raisonnement à propos d'une figure (p. 39, fig. 8) extraite du *Cheou che l'ong k'ao* 授時通考 et illustrant un *kang-touei* 壩碓, appareil composé d'un pilon de pierre (碓) fixé à l'extrémité d'un levier formant bascule. Ce pilon retombe dans une sorte de jarre (壩) à l'intérieur de laquelle sont placées les graines à écraser.

Aux planches VI et VII, M. L. donne trois photographies extrêmement importantes pour l'histoire de l'architecture chinoise. Ces illustrations sont celles de maisons reproduites à petite échelle. Nous en avons des vues de l'intérieur et de l'extérieur. La première maison (pl. VI) présente un toit à tuiles plates réunies entre elles par d'autres tuiles semi-cylindriques; les extrémités de la poutre faitière et des quatre arbalétriers se relèvent comme actuellement, mais, chose remarquable, le toit n'est pas incurvé. Je ne crois pas que la théorie dite « de la tente » (3) puisse être à nouveau sérieusement

(1) *Nihonshoki* 日本書紀 (ou *Nihongi* 日本紀) (édition du Kokushi taikai 國史大系, 1897), vol. I, p. 484. On peut même se demander s'il ne s'agit pas de moulins à eau dans la première citation de l'année 610 (3^e mois de la 18^e année de Suiko 推古 (593-628) : v. *Nihonshoki*, ibid., pp. 384-386); Aston, *Nihongi*, II, p. 140 et note, suppose qu'il est ici question de moulins à main, mais dans l'édition dont je me sers l'expression *tengai* 碓磑 est expliquée par *mizuusu* ミヌウス, ce qui signifierait « mortier (ou moulin) à eau ». Les moulins à eau auraient donc été connus au Japon, déjà en 610. — Dans ce sens voyez encore le *Nihonshoki tsūshaku* 日本書紀通釋, par IIDA Takesato 飯田武郷, vol. IV, chap. 54, p. 299, col. 10.

(2) « In about A. D. 635 » (p. 35) est une imprécision et une erreur. M. L. ne fait d'ailleurs que suivre ROCKHILL (*Notes on the Ethnology of Tibet*. Report of the National Museum, 1893, p. 672) qu'il cite. M. Rockhill a confondu la date de la demande en mariage (634) avec celle du mariage lui-même (641). Voyez le *Tseu tche l'ong kien pou tcheng* 資治通鑑補正, éd. lith. (太宗貞觀八年, 甲午), k. 194, 4 b. — Le roi du Tibet dépêcha à l'empereur de Chine des ambassadeurs chargés d'apporter un tribut et de demander la main d'une princesse chinoise pour le roi. Sroñ btsan sgam po essaya un refus qui déclencha même une guerre où le roi tibétain eut le désavantage. Lorsque la paix survint, Sroñ btsan sgam po renouvela sa demande, et cette fois T'ai Tsong lui accorda la main de la princesse Wen tch'eng. Voy. *Tseu tche l'ong kien pou tcheng*, id. (貞觀十五年, 辛丑), k. 196, 1 a. Dans un précédent travail (*Tibet. A geographical, ethnographical and historical sketch, derived from chinese sources*. J. R. A. S., N. S., XXIII, p. 190), M. Rockhill, encore que ne donnant pas la date du mariage, n'avait pas fait cette confusion. Dès 1880, BUSHELL avait indiqué la date exacte (641) d'après le *T'ang chou* (*The Early History of Tibet from chinese sources*. J. R. A. S., N. S., XII, p. 443 et p. 444). Cf. aussi WIEGER, *Textes historiques*, vol. III, p. 1569 et 1575-1576.

(3) Cf. EDKINS, *Chinese Architecture*, J. C. B. R. A. S., N. S., XXIV, 1889-90, n^o 3, pp. 253-288. — S. Ritter von FRIES, *The Tent Theory in Chinese Architecture*, Ibid.: ibid., pp. 303-306. — BUSHELL, *Chinese Art*, trad. fr., pp. 53 et ss. — FERGUSSON, *History of Indian and Eastern Architecture*, 2^e éd, vol. II, pp. 451 et ss. — S. LÉVI, *Le Népal*, vol. II, pp. 10-11.

soutenue. Cette interprétation, théoriquement possible, ne tient pas devant les faits. Les maisonnettes que M. L. nous fait connaître prouvent que l'incurvation du toit chinois est postérieure aux Han. Elle est d'ailleurs plutôt due à l'influence des conceptions bouddhiques et de l'art hindou qu'à d'autres causes. La seconde maison (pl. VII), dont le toit est de forme intéressante, a ceci de particulier qu'à l'intérieur se trouve un lit de briques analogue au *k'ang* 炕 actuel. Ce dernier serait donc très ancien : ceci est une notion nouvelle.

Nous pouvons voir (fig. 10, p. 45) la représentation d'une des plus curieuses pièces de la poterie des Han : c'est un bercaïl avec ses moutons. Après avoir décrit les petits animaux de terre et leur habitat, M. L. essaie d'expliquer leur raison d'être dans une tombe. Reprenant un épisode bien connu de la vie de Confucius, rapporté d'ailleurs par Sseu-ma Ts'ien dans sa biographie du Maître ⁽¹⁾, M. L. fait une longue dissertation sur le terme *fen yang* 墳羊 (écrit quelquefois 墳羊 et aussi 墳羊), sans pourtant obtenir de résultat bien précis. M. L. cite Sseu-ma Ts'ien, mais seulement à travers les intermédiaires. Si M. L. s'était reporté au texte même du *Che ki* 史記, il aurait eu le mot de l'énigme ⁽²⁾. Enfin il aurait pu se renseigner de façon parfaite dans le Sseu-ma Ts'ien de M. CHAVANNES (vol. V, pp. 310 et ss.), où il eût trouvé la traduction du passage en question, l'indication des sources et de copieuses notes. M. L. n'ignore pas l'important ouvrage de M. CHAVANNES (cf. p. 195, lignes 21 et ss., et p. 214, lignes 11 et ss.), et c'est sans doute par inadvertance que ce passage lui a échappé.

Les greniers publics existent en Chine depuis l'antiquité la plus reculée. Ils sont de deux sortes. Les uns, *k'iuan* 囷, sont ronds, les autres, *ts'ang* 倉, sont carrés. S'inspirant de leurs formes, les potiers fabriquèrent ce que le chinois moderne appelle communément les « *wou kou kouan* 五穀罐, bocalaux aux cinq sortes de graines » ⁽³⁾. Les *wou kou kouan* qui nous sont représentés pl. IX, sont aux morts ce que les greniers sont aux vivants. M. L. a d'excellentes pages sur divers types de ces urnes à grains ⁽⁴⁾, sur

(1) Ki Houan-tseu 季桓子 creusant le sol, déterra un vase de terre dans lequel se trouvait un mouton. Il apporta sa trouvaille à Confucius et pria le Maître de l'éclairer. Confucius lui répondit entre autres choses : « 土之怪曰墳羊. Les manifestations surnaturelles du sol s'appellent *fen yang*. » Voyez Sseu-ma Ts'ien, *Che ki* (édition de Chang-hai, k. 47, 3 a ; éd. du Ki-kou ko, k. 47, 1 b).

(2) Il eût pu même faire quelques remarques intéressantes sur certaines divergences de texte. C'est ainsi que M. L. eût rencontré la mention : « 得狗. J'ai trouvé un chien, » parole que prononce Ki Houan-tseu au moment où il présente le mouton de pierre à Confucius. Le commentaire de ce petit membre de phrase est assez intéressant : « 獲羊而言狗者以孔子博物測之. (Ki Houan-tseu) avait trouvé un mouton et disait que c'était un chien pour éprouver la pénétration de Confucius. » (*Che ki*, loc. cit.). — Comme le fait d'ailleurs remarquer M. CHAVANNES (*Mémoires historiques*, t. V. Note add., pp. 437-438), il est étrange de voir Confucius discourir sur un pareil sujet ; il y a là une contradiction formelle avec ce qu'avance le *Louen-yu* (VII, 20) : « Le Maître ne discourait pas sur les prodiges... et les êtres surnaturels. » Cf. encore CHAVANNES, *ibid.*, pp. 412 et ss.

(3) Cf. CHAVANNES, *op. laud.*, t. I, p. 28 ; BRETSCHNEIDER, *Botanicon Sinicum*, n° 335. (J. C. B. R. A. S., N. S., XXV, 1893, pp. 137 et ss.).

(4) Voyez, pl. X, l'illustration d'une de ces urnes dont les trois pieds portent chacun très distinctement une figure d'ours. C'est le décor ordinaire de ce genre de poteries. M. L. (p. 57, note) cherche l'explication de ce motif d'ornementation. Pourquoi un ours ? se demande-t-il. Et, citant un passage du *Po kou l'ou lou*, M. L. en conclut que « l'ours

des puits à contre-poids, à poulie et sur des fourneaux de cuisine. La présence de fourneaux de cuisine dans des tombes peut étonner au premier abord, mais le *Heou Han chou* mentionne expressément les *wa tsao* 瓦竈 dans l'énumération des objets qu'on enfouissait avec le mort. Les fourneaux sont quelquefois rectangulaires, ils épousent le plus souvent la forme d'un fer à cheval (pl. XVII et XVIII). Ces derniers, qu'il sera intéressant de comparer avec quelques spécimens de la collection PELLIOT, présentent à leur surface des motifs d'ornementation en relief. Les différents objets utiles à la préparation des mets et des repas : cuillères, petits plats de toutes formes, couteaux, crochets à feu, etc. y sont reproduits; on y voit même des aliments tout préparés (1). — Notons aussi le motif de décor en losanges si fréquent dans l'art de cette époque (2).

Des terrines à feu et des ustensiles de cuisine je dirai peu de chose. M. L. nous montre surtout des reproductions de ces objets en bronze, et citant un passage du *Tong t'ien ts'ing lou* 洞天清錄, il distingue nettement deux sortes de « cooking vessels » un peu confondues jusqu'alors: le *tiao teou* 刁斗, vase sans pied, à longue poignée (voyez pl. XXI, fig. 1), et le *tsiao teou* 鑊斗, (pl. XXI, fig. 4), vase à trois pieds que M. L. croit être le prototype de la théière actuelle. Après une étude sur les cuillères, étude qui nous fait mieux saisir l'expression *p'ao teou* 匏斗 (3), « récipient en forme de calabasse » (voyez pl. XXII, et cf. *Heou Han chou*, loc. cit.), M. L. passe

était un vœu de progéniture mâle, à cause de son endurance et de sa force. (熊男子之祥取其有所堪能故也). » Dans le *Che king* 詩經, *Siao ya* [LEGGÉ, C. C., vol. IV, p. 306], on lit: « ... 維熊維羆男子之祥... The bears and grisly bears are the auspicious intimations of sons. » Il reste à savoir pourquoi, plutôt qu'un autre animal, l'ours est considéré comme le symbole de la force. La similitude graphique, et peut-être phonétique, qui existe entre 能 et 熊, n'est probablement pas étrangère à la formation de cette conception. Le texte ci-dessus tendrait un peu à l'établir: l'auteur, en employant le mot 能 dans son explication, semble avoir voulu attirer l'attention sur ce point. On trouvera des interprétations analogues dans le travail de M. CHAVANNES: *De l'expression des vœux dans l'art populaire chinois* (J. A., 2^e semestre 1901, pp. 193 et ss.). Le *Si ts'ing kou kien* 西清古鑑, (k. 38, 28 a, de la grande éd. imp.; k. 38, 38 a, de la petite éd. de 1888), donne une illustration d'un ours identique, ornant un bronze des T'ang. L'animal est appelé cette fois *fei hong* 飛熊, « ours volant ». Cette dernière expression est l'équivalent de 非熊.

(1) Par exemple un plat de poissons prêt à être servi (pl. XVII).

(2) Voyez fig. 23. Ce motif apparaît plusieurs fois sur les piliers et sur les bas-reliefs des chambrettes de Wou-leang ts'eu 武梁祠. Cf. CHAVANNES, *Mission archéologique dans la Chine septentrionale*, pl. XXXIV, 58; XXXV, 59; XXXVII, 61; XXXIX, 65 et 66; XL, 67 et 68; XLI, 69-70; XLIII, 73-74; XLIV; XLV; XLVI; L; LIII; LVIII; LXI; LXXI, 135 et 137; LXXIV; LXXV, etc. Le décor est composé d'une suite de losanges, le plus souvent doubles. A noter une particularité sur la dalle verticale à l'Est et en dehors de la chambrette du Hiao-t'ang chan (CHAVANNES, id., pl. XXX, 54). Au sommet des angles de chaque losange est représenté un moule à sapèques. Les côtés du parallélogramme représentent probablement les canaux minuscules servant à amener le métal en fusion jusqu'aux moules. — Cf. l'expression 棗核 *tsao ho*, noyaux de jujube (*P'ei wen yun fou* 佩文韻府, k. 100 下; rime 陌; s. v. 核).

(3) 匏斗 (p. 107) est une faute d'impression pour 匏斗. Cf. *Po kou t'ou lou*, k. 16, 4 a.

rapidement en revue des bols, des plats (pl. XXIII), une table (pl. XXIV), des vases rectangulaires (pl. XXV) identiques aux vases de bronze du type *fou 壺* (ou 壺) de l'époque des Ming, des urinaux (pl. XXVI), à propos desquels l'auteur admire « this evidence of refinement and progress in hygienic matters among the people of the Han time ».

La partie la plus captivante du livre est certainement celle qui concerne les vases et les jarres. M. L. a eu la bonne idée de multiplier les illustrations, et c'est un véritable plaisir d'avoir à lire ces pages pleines de notes intéressantes et bourrées d'aperçus, un peu osés parfois, mais toujours ingénieux.

Le livre de M. L. sera indispensable pour les recherches sur les origines des formes de la porcelaine chinoise. Ces formes dérivent de celles des poteries que M. L. étudie. La poterie est évidemment antérieure aux bronzes; mais plus tard, les formes de la poterie s'inspirèrent des formes des vases de bronze lorsque ces derniers furent devenus d'un usage courant. C'est ainsi qu'on arriva à fabriquer des poteries avec de pseudo-anses, simples saillies décoratives, rompant la sécheresse des formes, mais rappelant malgré tout la destination des anses analogues de vases de bronze.

Parmi les bronzes des Han il faut noter les *po chan lou* 博山鑪 (ou 博山香爐 *po chan hiang lou*), « brûle-parfums en forme de montagnes ». M. L. date ces « hill censors » du commencement du 1^{er} siècle avant l'ère chrétienne. Le couvercle de ces bronzes figure une montagne au milieu des vagues (1) : M. L. donne du moins cette explication qu'il tire du *K'ao kou t'ou* 考古圖. M. CHAVANNES (*T'oung pao*, mai 1910, pp. 301 et ss.) serait disposé à y voir les pics des quatre points cardinaux entourant le pic du centre. Je ne suis pas éloigné de me rallier à l'opinion de M. CHAVANNES, encore que sur certains spécimens n'apparaisse qu'un seul pic et que sur presque tous les autres exemplaires l'aspect des vagues se confonde étrangement avec celui des soi-disant montagnes. Le monticule central reste immuable dans tous les cas. Il y a là une intéressante question à résoudre.

D'après M. L. la théorie donnant la Corée comme ayant inventé la poterie doit être rejetée. La poterie aurait été introduite de Chine en Corée. M. L. a probablement raison, mais nous aurions voulu quelques preuves plus convaincantes que celles qu'il nous donne; la question est très complexe et ne peut être résolue en quelques pages.

La plupart des sujets exécutés en relief sur les vases représentent des scènes de chasse ou des animaux isolés. Les différents sujets sont identifiés de très heureuse façon par M. L., dont la perspicacité est pourtant mise en échec par une forme de figure quasi-humaine « with animal like demoniacal grimace and wide open mouth ». Ce démon ne serait-il pas tout simplement un ours ?

Les décors en reliefs de deux vases différents (pl. XLVIII et XLIX) reproduisent un archer monté qui décoche une flèche en se retournant. Le cheval est à l'allure de « galop volant », pour employer l'expression désormais célèbre de M. Salomon REINACH (2).

(1) Le même décor apparaît aussi sur le couvercle de jarres en terre.

(2) CHAVANNES, *Mission archéologique dans la Chine Septentrionale* (I, XIX, n° 35), a donné une intéressante scène de chasse illustrant un bas-relief d'un des piliers du Chao-che 少室 (Teng-fong hien). Là aussi nous trouvons un archer monté et se détournant pour décocher une flèche à un animal alors que son cheval est à l'allure du galop volant. — Cf. S. REINACH, *La représentation du galop dans l'art ancien et moderne* (Revue archéologique, 1900-1901).

Dans ses notes sur l'ornementation, M. L. recherche l'origine des motifs artistiques qui apparaissent sur les poteries. Le style est dominé par le dessin conventionnel du galop volant et présente une ressemblance si frappante avec le style de l'art ancien scytho-sibérien que des rapports doivent être admis presque *a priori* (1). Le motif du lion, animal inconnu des Chinois, ne peut être considéré que comme un emprunt. Le motif de l'arthur-cavalier se retournant pour décocher une flèche est absolument étranger à la pensée chinoise et est dérivé de l'art turc. Les Chinois avaient en effet, vers le iv^e siècle avant l'ère chrétienne, pris au peuple turc la tactique des archers montés, et comme les Turcs eux-mêmes avaient trouvé là l'expression d'une représentation artistique, il faut en conclure que les Chinois reçurent des Turcs le motif artistique en même temps qu'ils recevaient la tactique.

Signalons, avant de terminer, l'étude très poussée de M. L. sur les races de chiens dans l'ancienne Chine (pp. 247-281) et enfin le chapitre sur les inscriptions (2) (pp. 287 et ss.).

P. 5. M. L. cite le *Kouei sin tsa tche* 癸辛雜識 de Tcheou Mi 周密, et oppose l'opinion de M. HIRTH à celle de WYLIE sur la date probable de la rédaction de l'ouvrage. La vérité est que Tcheou Mi (*tseu* : Kong-kin 公謹) a vécu successivement sous les Song et sous les Yuan, puisqu'il est dit dans sa notice biographique qu'à la chute des Song, il ne demanda point d'emploi et se retira chez lui où il mourut. Le *Kouei sin tsa tche* a probablement été rédigé vers la fin des Song, mais nous ne savons rien de précis à cet égard et l'on ne peut se baser sur la note des bibliographes de K'ien-long indiquant que l'auteur vivait sous les Song. L'immense *ts'ong chou* qu'est le *Chouo feou* 說郛 renferme plus d'une dizaine d'œuvres de Tcheou Mi. Il faut noter que pour le *Tche ya l'ang tsa tch'ao* 志雅堂雜抄, il donne l'indication suivante : « composé par Tcheou Mi des Yuan 元 ». Ce même *Tche ya l'ang tsa tch'ao* est aussi incorporé au *Tō yue tch'e ts'ong chou* 得月移叢書, qui indique : « composé par Tcheou Mi des Song ». Il n'y a aucune base sérieuse de discussion dans ces indications de tradition (3).

P. 23. M. L. donne un extrait du *Cheou che l'ong k'ao* à propos du *mo* 磨, et le traduit pp. 20, 21 et 22. Le passage « 方言或謂之硯 » ne doit pas être traduit comme le fait M. L. par : « In local dialects it is sometimes called ch'i ». Le sens est : « le *Fang yen* 方言 dit qu'il est parfois appelé *ts'i* 硯 ». Grammaticalement l'interprétation de M. L. est exacte, mais M. L. aurait dû être frappé par ce fait que dans le passage du *Cheou che l'ong k'ao* étaient cités deux autres dictionnaires, le *T'ang yun* 唐韻 et

(1) M. L. ne fait d'ailleurs que reprendre et développer la théorie de M. Salomon REINACH (op. laud.), qui fait remonter l'origine de ce motif jusqu'à l'art mycénien.

(2) M. CHAVANNES (*T'oung pao*, mai 1910, p. 302, note) a donné la lecture exacte de la date inscrite sur un *fang hou* 方壺, vase de forme carrée (voyez LAUFER, pp. 140-141 et p. 290). Il faut lire 始建國四年柒月. Le doute portait sur le caractère 柒.

(3) Cf. *Nan Song wen fan* 南宋文範, k. 9, 13b.; *Sseu k'ou ts'iuan chou* 宋書, k. 140, 42 b; k. 141, 34 et ss. — Tcheou Mi est l'auteur d'un ouvrage peu connu, où sont décrits des peintures, des bronzes et des jades, le *Yun yen kouo yen lou* 雲烟過眼錄, en 2 k., dont T'ang Yun-mo 湯允謨, des Yuan, a écrit un *Siu lou* 續錄, incorporé avec l'ouvrage principal au *Che wan kiuian leou ts'ong chou* 十萬卷樓叢書, III, 45. Voyez PELLIOT. *L'Œuvre de Lou Sin-yuan*, BEFEO, IX, 1909, p. 246.

le *Chou wen* 說文. J'ai pourtant voulu en avoir le cœur net et je me suis adressé au *Fang yen* lui-même (éd. du 漢魏叢書; k. 5, 3 b, col. 2.) à l'expression 礎礧 qu'il glose ainsi : « 陳魏宋楚自關而東謂之礎礧或謂之礎. Dans les pays de Tch'en, de Wei, de Song et de Tch'ou, et à l'Est des passes, on l'appelle *yen-wei*; il est parfois appelé *ts'i*. »

— 甬 est une inadvertance pour 通 dans 四川通志 (p. 50) et dans 山東通志 (p. 267, note 4).

P. 88. M. L. cite un passage de l'encyclopédie *San ts'ai l'ou houei* 三才圖繪 à propos du mot *tsao* 竈. Ce passage est le suivant : « 淮南子曰炎帝王於火死而爲竈. » M. L. traduit ainsi : « Huai Nan tzū (philosopher of the second century before Christ) says, Yen-ti (i. e., the Emperor Shèn-nung 2838-2698 B. C.) ruled by virtue of the fire, and when dying made kitchen ranges. » Le sens est : « Houai-nan Tseu dit : Yen-ti régna par la vertu du feu et devint après sa mort le dieu du foyer. » Le mot *tsao* désigne les « fourneaux de cuisine », mais a aussi par extension le sens de « foyer » et de « dieu du foyer ». L'expression *tsao-chen* 竈神 (quelquefois 竈王 et aussi 竈君), le dieu ou l'esprit du foyer, est très connue et désigne souvent Yen-ti Chen-nong (1). Le commentaire de la phrase de Houai-nan Tseu (2) ne peut laisser aucun doute : 炎帝神農以火德王天下死託 (une autre édition écrit 托) 祀子竈神. Le *K'ang-hi tseu tien* (s. v. 竈), citant aussi Houai-nan Tseu, est plus clair encore : « 炎帝作火官死而爲竈神. Yen-ti institua les *mandarins-flammes* (3) et à sa mort devint le dieu de foyer. » D'ailleurs l'interprétation de M. L. n'est guère possible, car, en dehors de toute question de langue chinoise, j'ai peine à me représenter l'empereur Chen-nong se mettant à fabriquer des fourneaux de cuisine au moment de sa mort, et il y aurait de plus contradiction avec la suite de la citation du *San ts'ai l'ou houei* (LAUFER, p. 88), qui indique Houang-ti, postérieur à Chen-nong, comme étant l'inventeur des fourneaux de cuisine.

Léonard AUROUSSEAU.

(1) Cette expression désigne aussi parfois 黃帝 Houang-ti (Cf. DE GROOT, *Les Fêtes annuellement célébrées à Emoui*, Ann. du Musée Guimet, II, pp. 449 et ss.), parfois Tchou Yong 祝融. (Cf. *Li-ki*, trad. COUVREUR, passim).

Noter (DE GROOT, op. laud. p. 452, dernier paragraphe et note 6) un autre extrait de Houai-nan Tseu que M. DE GROOT tire du *Ko tche king yuan* (k. 19, s. v. 竈) : « 黃帝作竈死爲竈神. Houang-ti inventa le foyer et devint après sa mort dieu du foyer. » Je ne connais aucune édition de Houai-nan Tseu donnant cette phrase et j'ignore d'où le *Ko tche king yuan* a pu l'extraire. Cette question du dieu du foyer est très obscure, et des divergences aussi marquées dans un même auteur ne sont pas faites pour l'éclaircir.

(2) Voyez Houai-nan Tseu, k. 13, 汜論訓, trois derniers folios.

(3) Voyez *Tso tchouan* (LEGGE, *Chinese Classics*, vol. V, II, 17^e année du duc 昭, pp. 665 et 667 a) : « 炎帝氏以火紀故爲火師而火名. Yen-te (Shen-nung) came to his (rule) with the (omen of) fire and therefore he had fire officers, naming them after fire... » COUVREUR (*Dictionnaire classique de la langue chinoise*, 2^e éd., 1904, p. 669, col. 3) traduit ainsi la citation de Houai-nan Tseu insérée dans le *K'ang-hi tseu tien* : « L'officier qui fut préposé au feu par Chen-nong devint après sa mort le dieu du foyer. » Cette interprétation ne peut pas se soutenir : 官 n'est certainement pas sujet dans la phrase ci-dessus. De plus COUVREUR n'a pas eu connaissance du passage du *Tso tchouan* indispensable pour comprendre l'expression 火官.

E. DENISON ROSS. — *Alphabetical List of the Titles of Works in the Chinese Buddhist Tripitaka, being an Index to Bunyiu Nanjio's Catalogue and to the 1905 Kioto reprint of the Buddhist Canon.* — Calcutta, Superintendent Government Printing, 1910; 1 vol. in-8, XCVII pp.

Nous ne pouvons passer sous silence l'effort qu'a fait M. R. pour mettre un peu d'ordre dans la masse compacte des textes bouddhiques, imprimés ici, catalogués là, et pour lesquels nous n'avons aucune concordance, aucun index général. Nous ne reprocherons pas à l'auteur de n'avoir point donné de références au *Tripitaka* de Tôkyô, puisqu'il n'a pas eu accès à cette dernière collection. Et bien qu'il eût été préférable aussi de donner les titres chinois en caractères, nous ne pouvons négliger de prendre en considération les difficultés inhérentes à toute publication en chinois, difficultés encore plus grandes à Calcutta qu'elles ne le sont à Paris ou à Londres.

Tel qu'il se présente, l'ouvrage de M. R. n'est guère qu'un excellent index au catalogue de Nanjō. Et encore faut-il avoir à sa disposition le titre tel qu'il est donné dans ce catalogue. Devant les innombrables variantes de titres nous resterons embarrassés comme par le passé, et il sera impossible de les retrouver dans le catalogue de Nanjō sans de longues et fastidieuses recherches. Pour les ouvrages courants, le mal n'est pas sans remède; il ne sera point difficile par exemple d'aller chercher au *Fa hien tchouan* 法顯傳 le bien connu *Fo kouo ki* 佛國記, que M. R. ne cite pas sous ce dernier titre. Mais en présence d'ouvrages moins connus notre embarras sera parfois considérable.

Par exemple, comment se rappeler à coup sûr que Nanjō, suivi par M. R., classe le *Wou tseu tcheou fa* 五字咒法 sous le titre de *Kin kang ting king yu k'ie wen chou che li p'ou sa fa yi p'in* 金剛頂經瑜伽文殊師利菩薩法一品? De même, comment savoir que le *Yen kiai siu yuan king* 嚴誠宿緣經⁽¹⁾ n'est autre que le (*Fo chouo*) *hing k'i hing king* (佛說) 興起行經? Comment se souvenir que tel titre dont on n'a que la partie essentielle commence ou non par 佛說 ou par d'autres expressions analogues? Les tables des matières du *Tripitaka* de Kyôto notent soigneusement toutes ces variantes de titres⁽²⁾. Il est regrettable que M. R. n'ait pas jugé utile de les reproduire dans son Index. L'importance de ce dernier en aurait certes été triplée.

Relevons d'abord quelques erreurs manifestes. Dans son Introduction, M. R. écrit: « The Kioto reprint of 1905 omits nos 173, 450, 1423, 1424, 1536, 1539 and 1619 of Bunyiu Nanjio's Catalogue ». Rien n'est moins exact.

(1) Ecrit d'ailleurs très souvent 嚴成宿緣經, sous les Ming.

(2) Il y a trois index au *Tripitaka* de Kyôto (boîte 1):

a/ 大藏經目錄 *Ta tsang king mou lou* (japonais: *Dai-zôkyô mokuroku*), table des matières proprement dite, qui donne successivement le contenu des boîtes, 套 *l'ao* (jap. *tô*), et de chaque volume, 冊 *ts'ô* (jap. *satsu*), avec les noms d'auteurs, de traducteurs et de compilateurs, et les variantes de titres quand il y a lieu.

b/ 大藏經索引目錄 *Ta tsang king so yin mou lou* (jap. *Dai-zôkyô sakuin mokuroku*), index renfermant tous les titres et variantes de titres classés suivant l'ordre des *gojû-on* 五十音, mais ne donnant aucun nom d'auteur ou de traducteur.

c/ 大藏經部類目錄 *Ta tsang king pou lei mou lou* (jap. *Dai-zôkyô burui mokuroku*), index par ordre de matières; sous deux grandes classes: 1^o ouvrages hindous traduits en chinois; 2^o ouvrages chinois originaux.

Le n° 173 est un ouvrage perdu: il ne pouvait donc être incorporé à l'édition de Kyôto. Il s'agit du *Fan tseu yao che lieou li kouang ts'i fo pen yuan kong tô king* 番字藥師瑠璃光七佛本願功德經, en 1 chapitre. C'est une version tibétaine du *Yao che lieou li kouang ts'i fo pen yuan kong tô king* 藥師瑠璃光七佛本願功德經, dont il existait déjà une version chinoise faite par Yi-tsing 義淨 sur le texte sanscrit. (Nanjô, 172; Tôkyô, 餘 XXVI, 5; Kyôto, IX, 9, e). Voir ce que dit Nanjô à ce propos (p. 54, n° 173). Voir aussi *Ta Ming tch'ong k'an san tsang cheng kiao mou lou* 大明重刊三藏聖教目錄, « Catalogue (gravé à nouveau) du saint enseignement du *Tripitaka* des Ming » (Tôkyô, 結 XXXVIII, 8, f. 110 b, 15^e col.), où l'ouvrage en question est cité avec la mention: 藏本缺. M. R. n'a donc pas à s'étonner qu'un ouvrage déjà perdu au commencement du XVII^e siècle (et qui n'a pu être retrouvé depuis, puisque l'édition de Tôkyô, de 1880-1885, l'ignore) ne figure pas dans une collection qui vient d'être publiée.

Le n° 450 de Nanjô est le *Tch'ou cheng p'ou l'i sin king* 出生菩提心經 (*Utpâdita-bodhicitta sūtra*), 1 chapitre, traduit par Chô-na-kiue-to 闍那崛多 (Jñānagupta, Tche-tô 志德 des Souei). Cet ouvrage est incorporé au *Tripitaka* de Kyôto (XII, 4, e) sous le titre de (*Fo chouo*) *tch'ou cheng p'ou l'i sin king* (佛說) 出生菩提心經.

Le n° 1423 de Nanjô est le *Ta cheng fang kouang man chou che li p'ou sa houa yen pen kiao tsan yen man tô kia fen nou wang tchen yen ta wei tô yi kouei p'in* 大乘方廣曼殊室利菩薩華嚴本教讚闍曼德迦忿怒王真言大威德儀軌品, et se trouve dans l'édition de Kyôto (XXVII, 1, r, f° 59 a, part. sup., col. 6) en supplément au *Cheng yen man tô kia wei nou wang li tch'eng ta chen yen nien song fa* 聖闍曼德迦威怒王立成大神驗念誦法 (Nanjô, n° 1422).

La même remarque est applicable en tous points au n° 1424 de Nanjô. Ce dernier ouvrage, le *Ta fang kouang man chou che li l'ong tchen p'ou sa houa yen pen kiao tsan yen man tô kia fen nou wang tchen yen a p'i tcho lou kia yi kouei p'in* 大方廣曼殊室利童真菩薩華嚴本教讚闍曼德迦忿怒王真言阿毗遮嚩迦儀軌品, est aussi agrégé en supplément au n° 1422 de Nanjô (*Cheng yen man tô kia wei nou wang li tch'eng ta chen yen nien song fa*, Kyôto, XXVII, 1, r, f° 60 a, part. sup.).

Le n° 1536 du catalogue de Nanjô est le *Miao fa lien houa wen king wen kiu* 妙法蓮華嚴經文句 (Explications sur le *Saddharmapundarika-sūtra*) par Tche-tchô ta-che 智者大師 des Souei, compilé par Tchan-jan 湛然 des T'ang. Il se trouve dans le *Tripitaka* de Kyôto (XXXII, vol. 1 à 4), où il a été édité avec son commentaire, le *Fa houa wen kiu ki* 法華文句記.

Le n° 1539 se trouve XXXII, vol. 5 à 8, où il est agrégé au *Mo ho tche kouan* 摩訶止觀 (Nanjô, 1538) (1).

(1) Il y a là six œuvres de première importance, toutes de la secte T'ien-t'ai 天台. Les éditeurs de Kyôto les réunissent deux par deux, comme ils le font souvent pour des ouvrages d'étroite parenté. Nous restons donc en présence de trois groupes d'ouvrages (會本).

a/ *Fa houa hiuan yi che ts'ien houei pen* 法華玄義釋籤會本 en 10 chapitres (XXXI, 8, 9 et 10), qui comprend: a/ *Miao fa lien houa king hiuan yi* 妙法蓮華經玄義 (Nanjô, 1534); b/ *Fa houa hiuan yi che ts'ien* 法華玄義釋籤 (Nanjô, 1535).

β/ *Fa houa wen kiu ki houei pen* 法華文句記會本 en 30 chapitres (XXXII, 1 à 4) comprenant: a/ *Miao fa lien houa king wen kiu* 妙法蓮華經文句,

Quant au n° 1619 de Nanjō, le *Kan ying ko k'iu* 感應歌曲, il forme le 51^e chapitre du *Tchou fo che tsouen jou lai p'ou sa tsouen tchō ming tch'eng ko k'iu* 諸佛世尊如來菩薩尊者名稱歌曲 (Tōkyō, 霜 XL. 5; Kyōto, XXXVI. 2. ff. 103 b et ss.)

Quelques autres remarques :

P. I, ligne 8. L'ouvrage *A li to lo t'o lo ni a lou li king* 阿唎多羅陀羅尼阿嚧力經 (Nanjō, 1021), se trouve dans Kyōto. XVI. 4. c. et non XIV. 4. c, qui est une faute d'impression.

P. VII, ligne 1. XXXIV, 5, b et 6, a, doit être corrigé en XXXV, 5, b et 6, a (Nanjō 1612).

P. VIII, ligne 3. M. R., après avoir cité le n° 1167 de Nanjō, omet le n° 1168. Ces deux ouvrages ont le même titre: *Kin kang pan jo po lo mi king louen* 金剛般若波羅密經論. Le 1^{er} (1167) a pour auteur Asaṅga et pour traducteur Dharmagupta; c'est un commentaire du fumeux sūtra qu'est la Vajracchedikā. Le second (1168), commentaire du précédent, œuvre de Vasubandhu, fut traduit par Bodhiruci et est incorporé au Tripiṭaka de Kyōto (XIX. 9, b), à la suite immédiate du premier.

P. VIII, ligne 14. *Mi* est une faute d'impression pour *ni* 尼.

P. IX, ligne 7. M. R. suit la transcription de WADE (v. Introduction). Le mot *sien* 現 doit donc être transcrit *hsien* (1).

P. IX, ligne 14. *Cheng* est une inadvertance pour *ch'eng* 成 (2).

P. X, lignes 20 et 21. *Chu* est une erreur pour *Chū* 句.

P. XV, ligne 13. L'expression *yao-shih* écrite, par erreur, deux fois, ne doit l'être qu'une seule.

P. LV, ligne 8. 齊 doit être transcrit *ch'i* et non *chī* (3).

P. LVI, ligne 13. L'aspiration est omise au mot 特 *t'é* (4).

P. LVIII, ligne 18. L'aspiration est omise au mot 破 *p'o* (5).

P. LXI, ligne 1. *Chū* est une inadvertance pour *Chu* 住.

P. LXXII, ligne 2. Lire *Sa p'o to...* 薩婆多... et non *Sa p'o t'o...* etc.

L'ordre alphabétique n'est pas toujours bien observé (voir p. LIX, ligne 21; p. XCV, ligne 4; p. XXVIII, ligne 6).

En ce qui concerne la collection principale de la réimpression de Kyōto, l'Index de M. R. sera d'une utilité très restreinte: nous avons dit pourquoi. D'autre part, M. R. laissant totalement de côté, avec intention d'ailleurs, le millier d'ouvrages déjà publiés dans le supplément à cette collection, nous n'avons aucun renvoi à ce supplément pour tous les ouvrages chinois catalogués par Nanjō du n° 1622 au n° 1662 et incorporés tardivement au *Tripiṭaka* proprement dit.

(Nanjō, 1536); b/ *Fa houa wen kiu ki* 法華文句記, commentaire du précédent (Nanjō, 1537).

7/ *Mo ho tche kouan fou hing houei pen* 摩訶止觀輔行會本, 10 chapitres, (XXXII, 5 à 8), qui comprend: a/ *Mo ho tche kouan* 摩訶止觀 (Nanjō, 1538), et b/ *Tche kouan fou hing tchouan hong kiue* 止觀輔行傳弘訣 (Nanjō, 1539).

C'est la raison pour laquelle M. R. n'a trouvé que trois ouvrages au lieu de six.

(1) Cf. *Yā yen t'ü erh chi* 語言自適集, A progressive course designed to assist the student of colloquial chinese, par T. F. WADE et W. C. HILLIER, 2^e éd., Shanghai, 1886. vol. III, p. 107. *Sien* n'existe pas dans la transcription de Wade.

(2) Cf. WADE et HILLIER, *ibid.*, p. 82, et Nanjō, n° 1389.

(3) WADE et HILLIER, III, p. 83; Nanjō, n° 1591.

(4) WADE et HILLIER, III, p. 155.

(5) NANJŌ (n° 1123 et passim) commet aussi cette erreur.

L'effort de M. R., s'il n'est pas couronné par un succès exceptionnel, nous rappelle du moins la nécessité pressante qu'il y a de dresser le plus tôt possible une concordance générale de toutes les collections du canon bouddhique, de leurs suppléments et de leurs grands catalogues, concordance qui ne devra omettre aucune variante de titre et à laquelle devra s'adjoindre un index de tous les noms d'auteurs et de traducteurs. Il faut remercier M. R. de nous avoir montré la voie et d'avoir eu le courage de s'attaquer le premier à cette besogne ingrate et fastidieuse.

Léonard AUROUSSEAU.

Martin HARTMANN. — *Chinesisch-Arabische Glossen*. — Mitteilungen des Seminars für Orientalische Sprachen an der Königlichen Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin. XIII, Ostasiatische Studien, pp. 261-295; 2 pl. hors-texte. — Berlin, 1910.

En dehors des livres classiques chinois, la littérature des Musulmans de Chine, comprend encore des œuvres en arabe et en persan, de médiocre importance d'ailleurs (1). Ces œuvres importées en Chine entre le XVI^e et le XVIII^e siècles (2) ont donné naissance à des collections, qui sont devenues la propriété de quelques *a-hong* 阿竈 (ou 阿竈 ou encore *a-houen* 阿渾) (3). Une de ces collections nous est connue. C'est celle de l'*a-hong* de la mosquée de San li ho 三里河 à Pékin (4).

M. H. a été un des premiers à faire connaître en Europe la littérature sino-musulmane. En 1900, dans ses *Zwei islamische Kanton-Drucke*, il étudiait, entre autres textes, un choix d'extraits du *Qoran* en chinois. En 1902, il rapportait de Kachgar un texte intéressant, dans lequel les sons chinois étaient transcrits en caractères arabes (5). Il s'agit aujourd'hui d'un manuscrit rapporté de Chine par M. le pasteur HACKMANN et appartenant désormais à la Bibliothèque Royale de Berlin. C'est une copie du *Dau' al Mişbāh* (6) de Moḥammed ibn Moḥammed Al' Isfarā'ini. Ce manuscrit contient des

(1) Voir HARTMANN, *Revue du monde musulman*, V, 1908, pp. 274 et ss.

(2) Tous ces ouvrages, importés des deux principaux centres de la civilisation musulmane à l'époque : Stamboul et Samarkand-Boukhara, ont pour auteurs principalement des Turcs Osmanlis et des savants de Transoxiane. HARTMANN s'était déjà inquiété de savoir pour quelle raison n'étaient arrivées en Chine que des productions de la littérature décadente. Il est en effet curieux qu'en faveur de ces œuvres d'importance secondaire, les ouvrages anciens de la littérature arabe aient été délaissés. Voir HARTMANN, loc. cit. pp. 282 et ss.

(3) Du persan *ākhūnd*, maître, professeur, celui qui enseigne, un *mullā*. Seule l'orthographe 阿渾 se trouve dans GILES. Je prends les deux autres formes dans le dictionnaire chinois-russe de ПОВОД (PALLADIÏ et ПОВОД. *Kitatsko-russkii Slovar'*, s. v. 阿). — COUVREUR ne donne aucune des trois orthographe.

(4) Le catalogue en a été rapporté en France par M. RISTELHUEBER et traduit dans la *Revue du monde musulman* (IV, 1908, pp. 516 et ss.).

(5) Étudié par FORKE, *Ein islamisches Tractat aus Turkistan*. (T'oung pao, 1907, pp. 1-76).

(6) Le *Dau' al' Mişbāh* est un commentaire au *Mişbāh* d'Al' Muṭarrizi', ouvrage très connu sur la science de la syntaxe.

gloses *chinoises*, écrites soit en caractères chinois, soit au moyen de l'écriture arabe, soit enfin en caractères arabes et chinois mélangés. On y trouve encore des gloses *persanes*, des gloses *sino-persanes* et une glose purement *arabe*.

M. H. donne le texte arabe de la préface du *Dau' al' Mišbah* et la traduction de cette préface. Dans une liste des gloses (pp. 270 et ss.), rangées suivant l'ordre alphabétique de transcription allemande des sons chinois, M. H. nous donne pour chaque glose l'équivalent arabe du texte. Ces gloses appartiennent presque toutes à la préface en question. Suivent deux listes de mots (pp. 278 et ss.). La première est en somme un index à la « Glossen liste » précédente et les mots en sont encore rangés d'après la prononciation chinoise. La seconde liste est un index suivant l'ordre de l'alphabet arabe et renvoyant aux gloses persanes et arabes et aux gloses chinoises écrites en arabe.

Un simple examen de ces diverses listes indiquera immédiatement les grosses irrégularités commises par l'auteur chinois des gloses, lorsqu'il a voulu adapter l'écriture arabe aux sons de sa langue. Néanmoins cet essai de transcription arabe du chinois est intéressant et, en dépit des inconséquences, on constatera que les sons chinois sont convenablement rendus si l'on a soin, naturellement, de tenir compte des valeurs spéciales prises par les lettres arabes. M. H. dégage avec une remarquable précision les règles diverses que s'était imposées le glossateur et montre (pp. 292 et 294) comment ce dernier est parvenu, en adaptant et disposant les signes-voyelles arabes, à représenter la si complexe vocalisation chinoise. Le glossateur est un Chinois du Nord, pas très lettré sans doute, car plusieurs caractères sont ou faux ou mal orthographiés.

Deux planches hors-texte donnent la reproduction photolithographique de deux parties indépendantes de la préface du manuscrit. La première planche représente le commencement de la préface et correspond exactement aux sept premières lignes du texte arabe imprimé (p. 264) et aux lignes 1 à 17 de la traduction allemande (p. 267). La deuxième planche ne représente pas la suite immédiate de la préface. Elle correspond au texte arabe imprimé (p. 266, lignes 10 à 21) et à la traduction allemande (p. 269, lignes 15 à 37).

Léonard AUROUSSEAU.

E. von ZACH. — *Kritische Miscellen*. — Mitteilungen der Deutschen Gesellschaft für Natur- und Völkerkunde Ostasiens. Bd. XIII, Teil 1, pp. 19-40.
— Tōkyō, Hōbunsha, 1910.

Le *Bulletin* a déjà signalé ces intéressants travaux que M. von ZACH a publiés sous le titre de *Lexicographische Beiträge* (cf. BEFEO, II, 1902, p. 409; III, 1903, pp. 120-121; VII, 1907, p. 123; IX, 1909, p. 816). L'auteur a pris à tâche de dépouiller les principales productions de la sinologie contemporaine, d'en rectifier les erreurs, d'en réparer les omissions et d'en relever les interprétations douteuses. Ces additions et corrections sont, en général, sérieusement justifiées, et en ne perdant pas de vue le but qu'il vise, M. von Z. rend un service inappréciable aux sinologues qui s'occupent plus particulièrement d'études lexicologiques.

Les *Kritische Miscellen* sont une nouvelle contribution à ces études. Dans cette série, M. von Z. examine patiemment (I, pp. 19 et ss.; V, pp. 38 et ss.) les volumes cinquième et sixième du *Religious System of China* de M. DE GROOT. En rendant compte de la seconde partie de l'œuvre de M. DE GROOT, M. HUBER (BEFEO. IX.

1909, pp. 375 et ss.) avait déjà relevé quelques inexactitudes qui s'étaient glissées dans l'interprétation des textes. M. von Z. en signale quelques autres (1).

Une poésie de Sou Tong-p'io 蘇東坡 sur le célèbre écrivain de l'époque des T'ang, Han Yu 韓愈, avait été traduite par M. GILES (*Gems of Chinese Literature*, p. 207); M. von Z. la retraduit en entier (II, pp. 23 et ss.) Cette poésie est un extrait de la fameuse épitaphe *Tch'ao-tcheou Han Wen-kong miao pei* 潮州韓文公廟碑. Citant le nom posthume de Han T'ouei-tche 韓退之, M. von Z. (p. 23) traduit ce nom posthume (*Wen-kong* 文公) par *Prinz des Schrifttums*, prince de la littérature. Cette interprétation, grammaticalement exacte, s'inspire trop de nos habitudes d'esprit occidentales; à mon avis, le sens exact de *Wen-kong* est tout autre. Le mot *wen* 文 est couramment employé dans les noms posthumes avec le sens spécial de « parfait », « accompli »; il entre d'ailleurs dans les noms posthumes de beaucoup d'hommes célèbres qui ne sont en aucune façon des littérateurs (2). Quand au mot *kong* 公, il est ici employé dans l'acception de « respectable », « honorable », « digne », et peut être considéré comme étant le synonyme de *tsouen* 尊. Cette dernière signification ne s'éloigne pas tellement du sens figuré dans lequel M. von Z. entend le mot « prince », mais il n'en reste pas moins que l'expression complète ne peut avoir, en tant que nom posthume, d'autre sens que celui de « parfait et respectable » ou mieux encore de « l'Honorable accompli ».

M. von Z. (III, pp. 26 et ss.) critique ensuite minutieusement un travail de M. le Dr L. WORTSCH (*Aus den Gedichten Po-chū-i's*, Pékin, 1908), puis traduit de nouveau (IV, pp. 31 et ss.) quatre poésies de Po Kiu-yi 白居易, dont PFIZMAIER avait donné une version allemande en 1886 (*Der chinesische Dichter Pe-lo-thien*, Wien, 1886, pp. 86 et ss.).

Nous n'entrerons pas dans le détail des critiques, mais nous sommes heureux de signaler la disparition presque complète des fautes d'impression qui déparent si malheureusement les séries précédentes (3). Les travaux de M. von Z. sont d'une utilité incontestable: on ne fera jamais assez ressortir le caractère rudimentaire de nos connaissances actuelles en linguistique chinoise. On doit admirer M. von Z. de s'être imposé une semblable tâche et de la mener à bien avec prudence et sans faiblesse.

LÉONARD AUROUSSEAU.

Lionel GILES. — *Sun Tzū on the Art of War*. 孫子兵法, *the oldest military treatise in the world*; translated from the Chinese with introduction and critical notes. — London, Luzac, 1910; 1 vol. in-8, LIII-205 pp.

Les *Principes d'art militaire* 兵法 de Souen-tseu 孫子, traduits une première fois par le Père AMIOT en 1772 (4), furent retraduits par le capitaine E. F. CALTHROP

(1) Je veux bien croire (p. 20, ligne 9) qu'à la page 547 du cinquième volume de DE GROOT se trouve « eine ganz unmögliche Uebersetzung von 少未了了 ». Le passage est assez délicat à interpréter, en effet. Mais M. von Z., qui « critique », devait au moins nous faire connaître son opinion sur le sens de ces mots.

(2) Cf. GILES, *A chinese biographical Dictionary*, n° 109 et passim. Parfois 文 est employé seul comme nom posthume (GILES, *ibid.*, nos 316, 446, 507, 548 et passim), et là encore on conçoit aisément qu'il soit nécessaire d'écarter le sens de « littérature ».

(3) Corriger pourtant 皂 en 皂, p. 39, ligne 16.

(4) La traduction du Père Amiot a été publiée en 1772 pour la première fois; le texte des *Mémoires* n'est qu'une réimpression postérieure de dix années. M. Lionel GILES semble avoir ignoré ce détail bibliographique. Cf. H. CORDIER, *Bibliotheca Sinica*, II, col. 1555.

en 1905 (1). M. Lionel GILES, qui accorde quelque importance à Souen-tseü, a tenu à en donner une version nouvelle. Dans son Introduction, il s'indigne de l'insuffisance des versions de ses deux devanciers : voici pour le Père Amiot : « Confrontée avec l'original, sa traduction de Souen-tseu *is seen at once to be little better than an imposture*. Elle contient beaucoup de choses que Souen-tseu n'écrivit pas et, en vérité, très peu de ce qu'il écrivit. » Ceci est dur pour la mémoire du Père jésuite. La date à laquelle fut publié son travail aurait dû plaider en faveur du premier traducteur de Souen-tseu.

M. Lionel Giles, sans être injuste cette fois, n'est pas moins sévère à l'égard du capitaine Calthrop. Il se rend compte d'ailleurs de la vigueur de ses critiques, et il en accepte la responsabilité avec une certaine crânerie : « Ayant voulu manier un gourdin, je ne me récrierai cependant pas si je reçois en retour plus d'un coup sur les doigts (*I shall not cry out if in return I am visited with more than a rap over the knuckles*). Un compte rendu agressif, même de la plume du critique de Chang-hai qui méprise *mere translations* ne serait pas tout à fait mal accueilli, je dois l'avouer. »

Il est heureux, d'ailleurs, que M. Lionel Giles ait jugé inutilisables les deux seules traductions des *Ping fa*, car cette opinion nous vaut une nouvelle version, excellente cette fois. Le texte chinois est donné ; une ingénieuse disposition de la traduction du texte et de celle des commentaires rend la lecture attrayante et facile. Dans sa version, M. Lionel Giles, sans pourtant aller à l'encontre du sens, n'a pas été l'esclave de son texte ; c'est encore là une excellente chose : une traduction littérale eût été, en effet, bien aride. Une savante introduction et deux index très commodes complètent l'ouvrage.

LÉONARD AUROUSSEAU.

Japon

James MURDOCH. — *A History of Japan*. Vol. I. From the origins to the arrival of the Portuguese in 1542 A.D. With maps by Isoh YAMAGATA. Published by the Asiatic Society of Japan. — Yokohama, 1910 ; 1 vol. in-8, VIII-667 p. avec 7 cartes.

On connaît assez l'Asiatic Society of Japan, ses remarquables publications et l'éclat qu'elles ont jeté sur les études japonaises. Elle s'est chargée d'éditer l'*History of Japan* de M.M., qui, s'il avait eu besoin d'un patronage, n'en aurait pu trouver de meilleur, et qu'il faut féliciter de cette sorte de consécration de ses travaux.

On devait déjà à MM. Murdoch et Yamagata un important ouvrage très apprécié des japonologues : *A History of Japan during the century of early european intercourse (1542-1651)*, qui devient, par la publication de ce nouveau volume, le second d'une série devant embrasser l'histoire entière du Japon. C'est là une œuvre considérable et de première importance pour les études japonaises : et on doit se féliciter que son

(1) Une seconde édition de la version du capitaine CALTHROP a paru en 1908 (Londres, John Murray, in-8°, 132 pp.), pendant l'impression du travail de M. L. GILES.

premier succès ait amené le travailleur qu'est M. M. à l'entreprendre. Il n'existait pas encore dans les langues européennes d'ouvrage aussi développé sur l'ensemble de l'histoire japonaise. A ce titre d'abord, et à d'autres ensuite, celui-ci mérite d'être, et sera bien accueilli des japonologues. Ces quelque 700 pages, réparties en vingt chapitres précédés d'une introduction, témoignent de longues et sérieuses recherches et de beaucoup d'érudition ; le style en est clair et vif, au point de perdre presque par instants le calme propre à l'histoire, et elles seront sûrement lues par tous avec intérêt et profit. On en sentait d'ailleurs le besoin, et leur apparition nous délivrera, espérons-le, en ce qui concerne l'histoire, d'œuvres hâtives, incomplètes, mal documentées, comme on en rencontre trop souvent dans les différentes branches de l'orientalisme.

Pourtant, malgré toute l'estime qu'il convient d'en faire, l'ouvrage n'est pas parfait, et quelques critiques s'imposent. En premier lieu, il est impossible de ne pas remarquer que dans son ensemble il manque de proportion. Quelque importance que l'on veuille attribuer, au point de vue des faits en eux-mêmes comme à celui du développement historique du pays — elle est sûrement considérable —, à la période pendant laquelle le Japon fut en relations avec l'Europe, elle ne saurait égaler celle des quinze — ou vingt — siècles qui l'ont précédée. Ensuite, et malgré l'ingéniosité des considérations développées par M. M. (p. 27), les dates extrêmes n'en marquent aucune des grandes : divisions de l'histoire du Japon proprement dite. Mais après tout, le mal n'est pas grand : un siècle est traité de façon très développée ; les autres le sont plus brièvement, mais somme toute, de façon suffisante.

L'ouvrage est accompagné d'un bon index ; il est regrettable que l'auteur n'y ait pas joint une bibliographie. Elle aurait été d'autant plus appréciée que ses références sont plutôt rares, et ne visent guère, à très peu d'exceptions près, que des travaux en langues étrangères. Sans doute il ne faut que l'ouvrir pour se rendre compte que les chroniques officielles et les ouvrages anciens, qui sont après tout les seules sources auxquelles puissent s'adresser les véritables historiens, ont été consultés avec soin et qu'il en a été fait grand usage ; mais les travaux historiques de valeur commencent à être nombreux au Japon (1) : on aimerait à savoir, ne fût-ce que d'une manière générale, comment et dans quelle mesure M. M. les a utilisés. A la simple lecture de son ouvrage, il semble parfois qu'il n'en ait pas tiré tout le parti possible. D'autre part un certain nombre de références sont données de façon tout à fait insuffisante : « a Japanese « Burke » or « Debrett » of the early 9th century » (p. 48) ; « a peerage of the early eighth century » (p. 102) ; « an impartial Chinese author of 600 A.D. » (p. 142 note) ; « another Chinese history » (p. 144), etc.

Sur certains points les opinions de M. M. paraîtront peut-être singulières et il sera permis de s'en écarter. J'en citerai quelques exemples. Il y a plusieurs façons d'interpréter les renseignements, malheureusement trop rares, fournis sur le Japon ancien par les ouvrages chinois. M. M. ne l'ignore sûrement pas : on aurait aimé qu'il en fit mention ; d'autant plus que l'opinion qu'il adopte ne semble pas être la plus commune, et offre d'assez sérieuses difficultés. M. M. veut trouver le Yamato — si tant est qu'il faille lire ainsi les caractères 邪馬臺 — des anciens auteurs chinois dans la région occupée aujourd'hui par la province de ce nom. Or ces auteurs donnent pour y atteindre un itinéraire partant de la côte Sud-Orientale de la Corée ; la direction générale

(1) On s'en fera quelque idée en parcourant la bibliographie qu'en a donnée pour la période 1868-1906 M. Kuroita Katsuyoshi dans son *Kokushi no kenkyū* 國史の研究. Cf. BEFEO, VIII (1908), 275. Il faut y ajouter quelques ouvrages plus récents, parmi lesquels je mentionnerai surtout le *Dai Nihon jidai shi* 大日本時代史 publié par l'Université de Waseda. Cf. BEFEO, VIII (1908), 274.

de cet itinéraire est nettement Sud-Est, avec quelques crochets vers le Sud et vers l'Est. Il est aisé de voir qu'on est ainsi conduit au Kyūshū, mais nullement dans la partie centrale du Japon. C'est une des raisons qui ont amené à peu près tous les historiens japonais contemporains à abandonner cette opinion (1).

Les quelques lignes consacrées à la question linguistique (p. 48-49) feraient croire que M. M. est peu au fait de la méthode qu'il convient d'appliquer à sa solution, et qu'il est d'ailleurs insuffisamment documenté sur l'état actuel de cette question. Elle n'est pas encore complètement élucidée sans doute, il s'en faut; mais il est des points qu'on peut considérer comme définitivement acquis; et malheureusement ils cadrent mal avec les idées exposées par l'auteur. La langue japonaise n'a pas été apportée par des tribus venant du Sud; selon toute vraisemblance, elle est de souche mongole.

L'hypothèse proposée en passant (p. 233) au sujet de l'origine des Eta n'est pas nouvelle; on la trouve notamment dans une étude de M. Hagino Yoriyuki 萩野由之, *Eta hinin kō* 穢多非人考, parue en 1892 dans le *Kōten kōkyūjo kōen* 皇典講究所講演, où elle est citée comme mentionnée dans une étude antérieure de même titre, de Nakamura Funōsai 中村不能齋. Elle n'a d'ailleurs, jusqu'à présent du moins, ni plus ni moins de probabilité que les quatre ou cinq autres hypothèses émises par différents auteurs. Le fait que les Aïnu étaient chasseurs, n'est pas à retenir en sa faveur, car les Japonais l'étaient aussi, en dépit des prescriptions bouddhiques.

Les jugements portés sur certains personnages ou certains faits appellent parfois certaines rectifications (2). Le règne de l'empereur Kwammu, par exemple, est bien un des grands moments de l'histoire japonaise; mais l'homme lui-même ne paraît pas mériter toute l'admiration que M. M. manifeste pour lui. Sous son nom ont paru de sages décrets, mais quelle part y prit-il? Une part prépondérante, affirme M. M., car « Kwammu... was... a sovereign who not only reigned, but also ruled » (p. 209). C'est bientôt dit; mais le fait que parfois tel ou tel ministère demeura quelque temps sans titulaire ne suffit pas à l'établir. Nous savons à n'en pas douter que plusieurs décisions de première importance lui furent suggérées par des favoris ou des ministres: le transfert de la capitale à Nagaoka 長岡, par Fujiwara no Tanetsugu 藤原種繼, son second transfert à Uda 宇太 (Kyōto), par Wake no Kiyomaro 和氣清麻呂 au cours d'une chasse, le retrait des pouvoirs administratifs du prince héritier Sawara 早良, par le même Tanetsugu, le choix du nouvel héritier Aden 阿殿 par les Fujiwara. Et cela n'a rien que d'assez normal. Porté au trône par la volonté toute puissante de Fujiwara no Momokawa 藤原百川, aidé de son frère, le naidaijin

(1) Je citerai notamment: Kwan Masatomo 菅政友 dans son *Kanseki Wajin kō* 漢籍倭人考, Naka Michiyo 那珂通世 dans son *Nihon jōko nendai kō* 日本上古年代考, Kume Kunitake 久米邦武 dans son *Nihon kodai shi* 日本古代史, Yoshida Tōgo 吉田東伍 dans son *Nikkan koshidan* 日韓古史斷, etc. Cette opinion a pourtant été reprise récemment d'une façon brillante par M. Naitō Torajirō 内藤虎次郎, de l'Université de Kyōto, dans une série d'articles intitulés *Himiko kō* 卑彌呼考, parus l'année dernière dans la revue *Geibun* 藝文 (nos 2, 3 et 4). Remarquable à divers points de vue, cette étude se heurte pourtant à la difficulté que j'ai signalée, et ne s'en tire que par la méthode définie en termes excellents dès 1887 par Aston dans son *Early Japanese history* (*Transactions of the Asiatic Society of Japan*, vol. xvi): « read East for South and North for West »... en quelques passages soigneusement choisis du texte chinois.

(2) Ce n'est pas en effet uniquement dans le cas du maréchal Marmont, « that consummate master of the art of the war » (p. 374), que les appréciations de M. M. se font remarquer par un caractère personnel un peu trop accusé.

Yoshitsugu 良繼, contre le désir des autres ministres qui soutenaient le prince Hieda 稗田, mort d'ailleurs peu après, contre les intentions même du fable Kōnin qui aurait préféré sa fille, la princesse Sakabito 酒人, il est permis de croire qu'il dut cette élévation au moins autant à son mariage avec Otomuro 乙牟漏, fille de Yoshitsugu, puis avec Tabiko 旅子, fille de Momokawa, qu'à ses talents qui jusqu'alors s'étaient surtout manifestés à la chasse. Momokawa avait cédé sur un point; de par la volonté de Kōnin, le prince Sawara (1), frère cadet de Kwammu, avait été déclaré prince héritier; et durant les commencements de son règne, Kwammu, tout occupé de chasses, lui avait abandonné entièrement l'administration de l'empire. Sawara semble s'être délié des Fujiwara; il savait à quoi s'en tenir sur les sentiments de Momokawa à son égard, et d'après le *Mizu-kagami* 水鏡, il redoutait le sort de son frère, le prince Osabe 他戸 (2). Il dut chercher à s'appuyer principalement sur le clan des Ōtomo 大伴, qu'avaient illustrés les Muroya 室屋, les Kanamura 金村, les Sadehiko 狭手彦, et dont le principal représentant, Yakamochi 家持, commandait alors en chef contre les Aïnu avec le titre de Seitō shōgun 征東將軍. Il avait en tout cas donné toute sa confiance au vieux Saeki no Imakebito 佐伯今毛人, de la branche cadette des Ōtomo, homme de talent, très apprécié de l'empereur Shōmu, constructeur du Tōdai-ji, gouverneur de différentes provinces et du Kyūshū, et auquel on ne peut guère reprocher que sa peur de la mer (3). Kwammu au contraire paraît avoir subi fortement l'influence de son favori Fujiwara no Tanetsugu, cousin de l'impératrice Otomuro et de Tabi-ko, et dont une des filles, Higashi-ko 東子, était au nombre de ses femmes (4). Sawara voulut élever Imakebito à la dignité de sangi; Tanetsugu fit casser la nomination par l'empereur. Le prince — et d'ailleurs tout le clan des Ōtomo — ressentit vivement cet affront, et voulut obtenir de son frère la punition de son favori. Il n'y réussit pas, et se vit au contraire enlever tous ses pouvoirs administratifs. Toujours préoccupé du souvenir de son frère Osabe, il dut sentir imminente la menace d'un sort pareil au sien; il ne pouvait ignorer que les Fujiwara avaient tout prêt un candidat à sa succession. A son instigation, avec son assentiment au moins, un complot s'organisa;

(1) Et non Sōra comme l'écrit M. M., p. 248, note 1; Kwammu lui décerna plus tard le titre extraordinaire de Sudō Tennō 崇道天皇.

(2) Fils de Kōnin et de l'impératrice Inoue 井上, fille de l'empereur Shōmu. Il avait été déclaré prince héritier en 771. Peu après, sa mère fut accusée d'avoir voulu empoisonner l'empereur pour mettre plus tôt son fils sur le trône. Il fut dépouillé de ses titres, réduit au rang de simple particulier et enfermé avec sa mère à Uji en Yamato. Ils y vécurent deux ans et y moururent le même jour; ils s'étaient empoisonnés, dit-on. Ils furent d'ailleurs réhabilités et remis en possession de leurs titres quelques années après; et près de leur tombe s'éleva le Ryōan-ji 靈安寺. Une autre version rapportée par le *Mizu-kagami*, veut que le prince se soit échappé et ait survécu, que trois ans après l'empereur l'ait fait rechercher, que l'envoyé l'ait en effet découvert, mais que effrayé par les menaces de Momokawa, il ait caché la vérité à l'empereur.

(3) Nommé ambassadeur en Chine, pendant toute une saison il différa son départ sous prétexte de mauvais temps. Revenu à Nara pour l'hiver, il dut en repartir au retour de la belle saison, pour accomplir sa mission. Mais en franchissant la porte de la ville, il se sentit indisposé et tomba définitivement malade en approchant de la mer.

(4) Toutes trois appartenaient à la branche dite Shikike 式家, à ce moment à son apogée et dont la puissance devait sombrer avec l'empereur Heijō et Kusuri-ko 藥子. Cinq autres des femmes de Kwammu étaient également des Fujiwara: deux du Hokke 北家, qui allait bientôt prendre définitivement le pas sur les autres branches; une du Kyōke 京家, et deux du Nanke 南家, dont la malheureuse Yoshi-ko 吉子.

et durant une absence de l'empereur. Tanetsugu fut frappé de deux flèches, pendant qu'à la lueur des torches il inspectait les travaux de Nagaoka.

La colère de Kwammu — ou celle des Fujiwara — fut terrible. De nombreuses arrestations furent faites à la cour même. Les conjurés affirmèrent que le véritable chef de l'entreprise était Yakamochi, qui d'ailleurs venait de mourir. Six d'entre eux — et non deux comme le dit M. M. (p. 206) — payèrent cet attentat de leur vie. Quant au prince, Sawara, dépoillé de la dignité de prince héritier, il fut enfermé au Otokuni-dera 乙訓寺 ; il y resta dix-huit jours ; mais, « comme au bout de ce temps il n'était pas mort, » dit le *Mizu-kagami*, il fut envoyé en exil dans l'île d'Awaji ; il mourut en route. Les Fujiwara triomphaient et poussaient au rang de prince héritier le triste Aden, fils aîné de Kwammu, qui avait épousé comme son père une fille de Momokawa. Obi-ko 帶子, plus tard impératrice, et une petite-fille de Tanetsugu, éclipsée et bientôt remplacée, en dépit de Kwammu, par sa mère, la terrible Kusuri-ko, dont les intrigues devaient finir par ruiner à jamais le crédit de sa famille, le Shikike.

L'histoire du prince Iyo 伊豫 est assez singulière aussi. Cultivant beaucoup les arts, la poésie et la musique, il paraît avoir été très apprécié de Kwammu devenu vieux. Cela sans doute donna de l'ombrage ; il était ministre des rites ; les relations d'Aden et de Kusuri-ko avaient fort mécontenté l'empereur qui avait dû intervenir de sa personne pour les faire cesser. La mère d'Aden était morte ; celle d'Iyo, Yoshi-ko, pouvait travailler en sa faveur l'esprit de l'empereur ; il n'est pas invraisemblable qu'elle l'ait essayé, et qu'on eût lieu de craindre le remplacement d'Aden par Iyo. Du coup le pouvoir risquait de passer au Nanke. Toujours est-il qu'une tentative fut faite pour compromettre le prince. Un certain Fujiwara no Munenari 藤原宗成 vint lui proposer d'organiser un complot, dans le but évidemment de le faire nommer prince héritier. Iyo refusa. La tentative avortait. Un des oncles du prince, Fujiwara no Otomo 藤原雄友, l'ébruita et en fit part au ministre de droite Uchimarō 内麻呂 ; Iyo se décida alors à la dénoncer lui-même. Munenari fut arrêté ; mais il affirma audacieusement que le chef du complot était le prince lui-même, et malgré les courageuses protestations d'Abe no Eo 安倍兄雄, général de la garde de gauche, ses affirmations furent immédiatement reçues ; le prince dépoillé de ses titres fut arrêté avec sa mère, et tous deux enfermés au Kawara-dera 河原寺 où on leur refusa toute nourriture. Les malheureux s'empoisonnèrent.

On peut objecter que le *Mizu-kagami*, plus détaillé et plus affirmatif sur tous ces points que les annales ou histoires officielles, a parfois des allures de pamphlet, et qu'on ne saurait toujours accepter tous ses dires. Mais d'autre part les annales ont été rédigées sous la surveillance jalouse des Fujiwara ; et, après tout, il n'en reste pas moins que tous ces drames se sont terminés uniformément à l'avantage du prince le plus solidement lié à la branche prépondérante des Fujiwara, soit qu'ils l'aient amené au trône, soit qu'ils aient fait disparaître un rival, et cela sans qu'il ait été tenu grand compte de la volonté du souverain. Celui-ci pouvait bien « régner » en effet, mais devait avoir quelque peine à « gouverner » autrement que ne le voulaient les gens déterminés qui l'entouraient dans le conseil, et influençaient sa volonté par leurs filles dans les appartements privés.

Kwammu était-il bien d'ailleurs l'homme d'esprit clair et de volonté ferme qu'admire M. M. ? Il y avait une raison sérieuse de quitter Nara et de transporter la capitale en un point d'où les communications fussent plus aisées avec les régions du Nord vers lesquelles l'empire portait alors son effort (1). Il n'y en avait aucune d'abandonner

(1) Si je ne me trompe, M. M. appuie sur l'intérêt qu'il pouvait y avoir à éloigner la cour des grands monastères de Nara, mais laisse dans l'ombre cette raison qui me paraît de plus d'importance au point de vue politique.

Nagaoka presque achevé pour recommencer dix kilomètres plus loin les immenses et coûteuses constructions dont les dépenses épuisaient le trésor et écrasaient le peuple. Miyoshi no Kiyotsura 三善清行, dans son *Iken fūji* 意見封事, postérieur d'un siècle à peine, estime que les trois cinquièmes des ressources du pays y furent englouties. Cela ne paraîtra pas exagéré si l'on songe qu'à deux reprises et chaque fois pendant plusieurs années, des dizaines voire des centaines de mille paysans furent arrachés à leurs champs et occupés aux terrassements, digues et constructions de ces deux villes, conçues d'ailleurs sur un plan beaucoup trop vaste. M. M. dit à ce propos (p. 224) : « In removing the capital from Nara to Nagaoka no fewer than 314.000 men were held to forced labour for the space of seven months ». Le chiffre de 314.000 est donné par un décret en date du 20 du 7^e mois de la 4^e année Enryaku 延暦 (785) ; mais je ne crois pas qu'on ait aucun document établissant la durée de l'engagement de ces ouvriers ; les travaux à ce moment duraient depuis 14 mois déjà, et devaient se poursuivre longtemps encore à Nagaoka ; en fait, ils ne furent jamais terminés. Ceux de Kyôto coûtèrent au moins autant ; ils avançaient péniblement ; les provinces voisines devaient être épuisées, car en 798 — le transfert officiel de la capitale date de 794 — le *Nihon-kôki* 日本後紀 nous apprend qu'on amenait plus de 20.000 ouvriers des provinces de Tôto mi, Suruga, Shinano, Izumo etc. En même temps de grands temples s'élevaient qu'il fallait pourvoir de revenus : l'Enryaku-ji sur le Hiei-zan, le Kiyomizu-dera sur le Higashi-yama, le Kurama-dera ; à l'intérieur même de la ville, les deux Kôrokwan 鴻臚館, construits de chaque côté de la grande porte méridionale Rajô-mon 羅生門, étaient transformés en temples, le Sai-ji 西寺, disparu depuis, et le Tô-ji 東寺, qui devait devenir un des plus illustres du Japon.

Ce n'était pas seulement « a severe strain on... financial resources », comme le dit M. M., c'était l'écrasement financier et économique du pays. Aussi le brigandage, les vols et les incendies se multipliaient-ils jusque dans l'enceinte trop vaste de la ville qui n'arrivait pas à se peupler. La partie occidentale ne le fut jamais qu'à peine, et finit par être complètement abandonnée (1) ; même dans la partie orientale, de grands espaces restaient inoccupés, et près d'un siècle après, un Minamoto no Tôru 源融 (2) pourra s'y tailler d'immenses jardins dont les étangs pleins d'eau de mer renouvelée tous les mois s'entouraient de petites salines.

L'œuvre fut grande en elle-même et considérable par ses conséquences ; il en sortit un « jeune Japon » dont la tentative infructueuse de Heijô et de Kusuri-ko marqua le triomphe définitif ; et une nouvelle époque de l'histoire japonaise commence à Kyôto, illustrée par un remarquable développement littéraire, artistique et religieux, car le bouddhisme lui-même s'y transforma. Mais je ne suis nullement convaincu que l'homme qui y présida fut conscient de son importance ; il me semble qu'il lui arriva de prendre des décisions très graves pour des motifs qui ne l'étaient pas, de châtier durement.

(1) Par suite toute évaluation basée sur la superficie officielle de la ville est nécessairement inexacte. Il semble d'ailleurs bien improbable que la population stable de Kyôto se soit jamais élevée au chiffre de 500.000 âmes, même à la fin du XI^e siècle, comme le voudrait M. M.

(2) Fils de l'empereur Saga, ministre de gauche de 871 à 895. Son palais était situé à l'extrémité orientale de la sixième avenue 東六條, et ses jardins s'étendaient en bordure du Kamogawa. C'est ce qui avait valu à cette résidence le nom de Kawara-in 河原院, palais du bord de l'eau, littéralement du lit de la rivière, et à son propriétaire celui de Kawara-sadaijin, ministre de gauche du bord de l'eau, noms qu'il ne faut pas traduire « tiled hall », ni « first tiled minister », comme l'a fait un auteur contemporain très vanté. Cf. Brinkley, *Japan, its history, arts and literature*, t. I, p. 201.

parfois sur des apparences légères, puis de réhabiliter jusqu'à la glorification, non pour avoir reconnu son erreur, mais uniquement par crainte de vengeances surnaturelles de la part de ses victimes. Je crois que Nagaoka valait Kyôto, et que le second transfert de la capitale, avec tout ce qu'il entraîna de ruines et de charges prolongées pour le pays, était inutile ; et si quelques sages décrets s'efforcèrent de remédier au désordre administratif et financier, à la misère du peuple, on ne doit pas oublier l'imprévoyance qui les avait précédés, et dont ils étaient impuissants à pallier les effets.

L'appréciation de la personne et du rôle de Sugawara no Michizane 菅原道真 (ou 實) paraît inexacte et appuyée d'une documentation insuffisante (1). M. M. affecte de l'appeler « the *parvenu* professor » (p. 246), « the *ci-devant* professor » (p. 245). Sans doute la famille Sugawara n'avait pas le lustre des Fujiwara, ni même des Ôtomo ou des Tachibana, et depuis deux générations surtout son principal titre de gloire était la littérature et l'école de sinologie, dont elle tenait la tête. Mais enfin le père de Michizane, Koreyoshi 是善, et son grand-père, Kiyogimi 清公, étaient parvenus tous les deux à la seconde classe du troisième rang de cour ; ils avaient été gouverneurs de provinces, gouverneurs de la capitale l'un de droite, l'autre de gauche et avaient occupé de hautes fonctions tant à l'université qu'au ministère des rites ; Koreyoshi avait même été non pas seulement « Rector of the University » comme le dit M. M. (p. 242), mais ministre des peines. Michizane, lorsqu'il attira l'attention et gagna la confiance du jeune empereur Uda 宇多, venait de quitter le gouvernement de la province de Sanuki, après avoir rempli diverses fonctions dans plusieurs ministères. Sans doute à partir de ce moment, il franchit assez rapidement les différents degrés de la hiérarchie ; il ne parvint pourtant au rang de ministre de droite qu'à l'âge de 54 ans ; Tokihira 時平, le ministre de gauche, n'en avait pas 30. De l'homme instruit qui, au cours de longues années, a rempli avec succès différentes fonctions politiques, et du jeune homme, intelligent sans doute et habile, mais bien connu pour sa vie licencieuse et l'enlèvement d'une de ses tantes, s'il faut parler de « successful coach » et d' « extraordinary rise », auquel ces termes s'appliqueraient-ils plus justement — si le second n'était un Fujiwara ? La sinologie jouissait, il est vrai, d'une haute estime à cette époque ; elle n'était pas cette puissance que M. M. décrit (p. 242-243) (2), car, sauf Michizane, aucun de ses représentants ne s'éleva bien haut. La petite scène mélo-dramatique de Mototsune étendu dans son jardin sur une natte et appelant les puissances célestes au secours des élèves de son collège devant subir l'examen du Shikibu-shô (p. 242) ne doit pas faire illusion. En fait, il s'agissait uniquement d'un de ses familiers, Fujiwara no Sukeyo 藤原佐世, le premier de la famille qui ait osé s'y présenter. Un échec aurait été un coup porté au prestige de la maison ; de plus il importait à tous d'avoir enfin complètement à eux un des secrétaires chargés de la rédaction des pièces officielles. Aussi rien ne fut négligé ; les examinateurs furent circonvenus ou avertis ; et on savait ce que valait un avertissement des Fujiwara. Cela fait, Mototsune s'adressa au ciel. Puis on jugea bon même d'intervenir à

(1) Si je ne me trompe, car il n'y a pas d'indication de sources, M. M. paraît ici avoir accordé une confiance exagérée aux opinions émises sur Michizane par M. Kume Kunitake dans ses deux articles *Kwan shōjō wa ika naru hito zo* 菅丞相は如何なる人ぞ, et *Temangū wa ika naru kami zo* 天満宮は如何なる神ぞ (*Shizaku zasshi*, t. III, nos 26 et 27).

(2) Elle ne pouvait l'être, et M. M. en a donné la raison p. 165, en exposant la « cardinal mistake » que commirent les Japonais, en n'adoptant pas le système complet des examens chinois.

nouveau, alors que la composition était déjà entre les mains des examinateurs, pour obtenir un rang meilleur (1).

Quant à Michizane. M. M. nous dit bien que « on returning to the capital (après avoir été gouverneur de la province de Sanuki), he speedily acquired the confidence of the new Emperor, Uda », mais il ne nous apprend rien au sujet de la manière dont cela se fit, et ne fait pas même allusion à l'affaire connue dans l'histoire sous le nom d'*akō no fungi* 阿衡の紛議 (2); elle fournit pourtant l'explication simple et claire de l'élévation de Michizane, de plusieurs autres faits contemporains, et au fond, de toute la politique de cette époque. C'est à Mototsune, alors tout puissant, que le jeune empereur Uda devait le trône. Son premier soin fut de l'en remercier en lui décernant, en termes d'une humilité excessive, le titre de kwampaku 關白 (3). Ainsi que le voulaient les usages, Mototsune refusa. L'empereur insista, et quelque temps après, craignant peut-être que ce titre ne le satisfît pas, lui proposa encore plus humblement celui d'*akō* 阿衡, tiré des Annales chinoises. Ces décrets, dont toujours les termes étaient soigneusement pesés par les rédacteurs, étaient l'œuvre du savant sadaiben 左大辨 Tachibana no Hiromi 橘廣相, fort jaloux alors pour sa valeur propre, pour l'illustration encore récente de sa maison, et pour le cas qu'en faisait l'empereur qui avait épousé sa fille et en avait deux enfants. Sukeyo courut à la maison de Mototsune, et lui représenta que ce nouveau titre ne comportait aucun pouvoir politique et que rien n'était spécifié à son sujet dans les institutions chinoises. Cette interprétation était manifestement contraire aux intentions de l'empereur (4); mais elle

(1) On trouvera dans le *Toshi-bunshū* 都氏文集, livre cinquième, une appréciation intéressante de l'examen de Sukeyo par Miyako no Yoshika 都良香, l'un des examinateurs. La mauvaise humeur qui perce sous l'ironie de la phrase ne doit pas faire oublier d'ailleurs que Sukeyo fut un homme de valeur. C'est à lui qu'on doit le *Nihon genzai sho mokuroku* 日本見存書目録.

(2) Voir notamment à ce sujet une étude de M. Hagino Yoriyuki dans le 2^e volume du *Kōten kōkyūjo kōen* (n^o 31, p. 19). *Akō shimatsu* 阿衡始末. Le *Kokushi daijiten* du même auteur lui consacre un article spécial, et le *Dai Nihon jidai shi* presque tout un chapitre (3^e volume, *Heian-chō shi* 平安朝史, par M. Ikeda Kōen 池田晃淵, chapitre 37). Le *Dai Nihon shi* et le *Dai Nihon jimmei jisho* l'exposent dans la biographie de Mototsune. Voir aussi le *Kwankō-den* 菅公傳 de Takayama Rinjirō 高山林次郎.

(3) Décret du 21 du 11^e mois de la 3^e année Ninna 仁和 (887). C'est la première fois que ce titre apparaît dans une pièce officielle; mais d'autres décrets antérieurs avaient à plusieurs reprises conféré à Mototsune les pleins pouvoirs administratifs. De là vient que les historiens ne s'accordent pas sur la date de l'établissement du kwampaku (p. 240, note). En fait, Mototsune en exerça les fonctions depuis 880; le titre ne fut créé qu'en 887; et il faillit être remplacé par un autre dès l'année suivante, ainsi qu'on va le voir. Le *Kugyō bunin* 公卿補任 se trompe certainement: le *San-dai jitsuroku* 三代實錄, contemporain et édité par Tokihira, fils de Mototsune, non seulement ne mentionne pas le décret dont parle le *Kugyō bunin*, mais en rapporte un autre postérieur de quelques jours, qui n'y fait pas allusion et n'emploie pas le terme de kwampaku dans l'énumération des titres de Mototsune.

(4) 其詔文華雖遺麗,而徒有阿衡之句,是則群邪所託意, écrit Uda dans son journal quelque temps après, à la date du 10 du 9^e mois. Ce journal, *Uda Tennō go ki* 宇多天皇御記 ou *Kwampyō go ki* 寬平御記, est perdu; mais il en subsiste des extraits dans plusieurs ouvrages, surtout dans le *Seiji yōryaku*

fournissait une occasion d'abattre un rival possible et en même temps de faire sentir en haut lieu le poids de la volonté d'un Fujiwara. On en profita. Mototsune manifesta d'abord son irritation par un geste assez ridicule : il lâcha tous ses chevaux à travers les rues de la ville pour y exciter du tumulte ; on l'entendit au palais, et ce fut la première nouvelle que reçut l'empereur du refus de son ministre. La seconde fut une lettre par laquelle celui-ci l'informait assez brutalement qu'il se retirait des affaires et ne s'occuperait plus de rien à l'avenir. L'empereur eut beau protester, déclarer et faire déclarer par son ministre de gauche, Minamoto no Tōru, qu'on avait mal compris son décret ; on ne voulut rien entendre. Les docteurs de l'université furent consultés ; ils adoptèrent la thèse de Sukeyo ; la réfutation qu'en fit Hiromi ne servit de rien. Tout était suspendu ; aucune affaire n'était expédiée. des plaintes arrivaient de partout ; on n'avait pas proclamé d'ère nouvelle, comme il était d'usage de le faire après un avènement. Les courtisans intimidés ne paraissaient plus au palais ; les choses allèrent au point que tous s'excusaient, sous prétexte de maladie, d'assister aux cérémonies de la cour, laissant le malheureux empereur se morfondre dans l'isolement (1). Minamoto no Tōru avait déjà conseillé à l'empereur de se soumettre aux conditions posées par Mototsune, à savoir : retrait du décret et excuses impériales, destitution et châtement du rédacteur. C'était bien dur ; mais d'autre part Uda se sentait acculé à une situation sans issue et menacé de déposition ; il savait d'ailleurs qu'il n'aurait pas été le premier empereur renversé par Mototsune. Il céda ; un nouveau décret déclara que Tachibana no Hiromi avait mal rendu la pensée impériale, et supplia Mototsune d'accepter la charge de kwampaku. Hiromi reconnu coupable, fut déferé à la justice.

Pendant que l'affaire, difficile à force d'être claire, trainait en longueur, une courageuse lettre venait représenter à Mototsune l'injustice et l'odieux de sa conduite ; elle était assez adroitement conçue pour convaincre le vieux ministre et l'amener à arrêter les poursuites. Hiromi fut sauvé, et l'empereur n'eut pas la douleur de punir un serviteur fidèle et le grand-père de ses enfants. Ce fut un événement. La lettre était de Sugawara no Michizane, gouverneur de Sanuki, qui seul avait osé venir au secours de son condisciple Hiromi. Uda ne l'oublia pas, et dès que la mort de Mototsune l'eut délivré de sa lourde tutelle, Michizane fut appelé aux affaires. De là date sa faveur. Il est assez naturel que, durement traité par les uns, lâchement abandonné par les autres, ce jeune empereur de 22 ans, en même temps qu'il se refusait à nommer un premier ministre pouvant devenir un maître, ait cherché et cru trouver en un homme instruit, dans la force de l'âge, au courant des affaires, courageux dans l'expression de ce qu'il regardait comme juste, ayant su se faire écouter de ceux mêmes dont il blâmait la conduite, le conseiller éclairé et l'appui solide dont il sentait le besoin. Au reste les

政事要畧, d'où sont tirés les passages que je cite ; celui qui précède est du 30^e livre. Le *Seiji yōryaku* a été compilé environ un siècle après l'époque dont il s'agit ici, c'est-à-dire au moment de la plus grande puissance des Fujiwara, par Koremune no Kotosuke 惟宗允亮, fonctionnaire du Keibiishichō ; il y a donc toutes raisons de croire à sa véracité. Il a été publié dans le supplément, *hengwai* 篇外, de la collection *Shiseki shūran* 史籍集覽. Les passages subsistants de l'*Uda Tennō go ki* ont été rassemblés par Nakatsu Hirochika 中津廣呢 ; ils ont paru dans le 5^e volume du *Zoku-zoku gunsho ruijū* 續々群書類從 (Kokusho kankō kwai).

(1) 公卿等皆稱病退出. *Uda Tennō go ki*, 6^e mois, 2^e jour, cité par le *Seiji yōryaku*, l. 30. Ecœuré par ce qu'il voyait, le jeune empereur ajoute : 濁世之事如是. 可爲長大息也. Et à la date du 10 du 9^e mois, il revient sur l'abandon dont il a été victime : 于時在六月晦日. 有大稜之事. 其日无公卿一人.

Fujiwara ne songeaient pas encore à voir en Michizane un rival dangereux. Aussi à partir de ce moment, s'éleva-t-il rapidement, presque du même pas que le fils aîné de Mototsune, Tokihira (1). Celui-ci le précédait pourtant toujours d'un degré dans la hiérarchie, mais la confiance de l'empereur allait entière à Michizane. C'est sur sa proposition notamment que furent supprimées, ou plutôt que ne furent pas reprises, les ambassades en Chine, abandonnées depuis un demi-siècle (2); c'est avec lui seul que l'empereur discuta le choix du prince héritier et son abdication; c'est à lui enfin que, de concert avec son fils, l'empereur Daigo, peu de temps après l'avènement de celui-ci, il offrit la charge, vacante depuis près de 10 ans, de premier ministre (3). Michizane refusa. La chose avait été faite avec grand mystère; elle s'ébruita pourtant, semble-t-il, et les Fujiwara commencèrent à craindre sérieusement. Michizane refusait d'ailleurs de donner sa démission de ministre de droite, comme l'y engageait une lettre de Miyoshi no Kiyotsura. Entre les Fujiwara, Tokihira qui aspirait à reprendre la place qu'avait occupée son père, Sugane 菅根, auquel une vivacité de Michizane au cours d'un jeu avait fait oublier ce qu'il lui devait, Sadakuni 定國 et quelques autres de moindre importance dont on ne connaît pas les griefs, et le vieux Minamoto no Hikaru 源光 qui voulait simplement arriver, un complot se forma pour abattre Michizane. Tandis que l'empereur retiré Uda s'absorbait de plus en plus dans la méditation et les cérémonies bouddhiques, Daigo fut adroitement chamberlé, et en peu de jours la calomnie réussit à dominer complètement l'esprit faible de ce jeune homme de 16 ans. Brusquement Michizane fut arrêté; un décret rédigé en termes très durs le déclara coupable de nourrir des visées ambitieuses, d'avoir trompé l'empereur précédent et de vouloir détrôner l'empereur actuel, le dépouilla de ses dignités et de ses biens, et l'exila en Kyūshū; sa famille était dispersée en différentes provinces, et sans l'intervention de Miyoshi no Kiyotsura, ses amis, ses disciples, tous ceux qu'il avait fait nommer à quelque poste, auraient eu le même sort. Michizane parvint à faire savoir à l'empereur retiré

(1) M. M. semble s'étonner que Michizane ait été simultanément titulaire de plusieurs fonctions. « At the same time, Michizane [qui était gon-dainagon] was also Mimbukyō (Home minister) and — General of the Right! — certainly a peculiar appointment » (p. 244). Il ne peut ignorer pourtant que cette sorte de cumul était une chose très ordinaire. En cette même année 897, Tokihira était dainagon et général de gauche, après avoir été à la fois général de droite, chūnagon et gouverneur du prince impérial (893); et en 895, Minamoto no Yoshiari 源能有, dainagon et général de gauche, ajoutait à ces charges celle précisément de mimbukyō.

(2) Il semble parfaitement inutile de rechercher un « possible motive » (p. 244) d'intérêt personnel pour expliquer que, nommé ambassadeur en Chine, Michizane ait présenté un mémoire tendant à la suppression de cette ambassade. Il est très vraisemblable qu'il ne désirait quitter ni la cour ni le Japon. Mais où est la preuve qu'à ce désir fut délibérément sacrifié l'intérêt du pays? Les lettres du moine Chūgwan 中權 venaient précisément d'apporter au Japon la nouvelle des troubles qui durèrent de longues années et se terminèrent par la chute des T'ang. Il y avait peu à espérer d'une ambassade en ces circonstances, et Michizane n'eut pas tort d'en représenter l'inutilité.

(3) Je ne sais d'après quelles autorités M. M. parle, p. 246, de « discussion between the Emperor and his father about the Ministers ». Jusqu'au premier mois de l'année suivante (901), Daigo paraît avoir suivi affectueusement les avis de son père, aussi bien les conseils donnés de vive voix que les instructions écrites qu'il lui avait laissées, et qui sont connues sous le nom de *Kampyō* [go] *ikai* 寬平 [御] 遺戒. Elles ne nous sont malheureusement pas parvenues en leur totalité; mais ce qui nous en est connu montre un esprit clair, juste appréciateur des événements et des hommes.

ce qui se passait. Celui-ci accourut, voulant voir son fils et le faire revenir sur sa décision ; l'entrée du palais lui fut refusée par les gardes, comme le dit M. M., mais il faudrait ajouter qu'ils étaient commandés par Sugane. Le lendemain Michizane quittait Kyôto sous la garde d'une escorte militaire commandée par Yoshitomo no Masutomo 善友益友, et sous la surveillance d'un envoyé spécial, Fujiwara no Maoki 藤原真興 ; le *dajôkwan* 太政官, où Tokihira était seul maître, avait donné à son sujet des ordres très sévères que nous a conservés le *Seiji yôryaku*, l. 22 ; il ne devait percevoir aucun revenu ; sur son passage les administrations provinciales ne devaient lui fournir ni nourriture ni chevaux.

Michizane était nommé Dazai no gon no sotsu 大宰權帥, titre que M. M. traduit « Acting Viceroy of Kyushu », et auquel il semble donner une valeur qu'il était loin d'avoir, ainsi qu'on peut déjà s'en douter d'après ce qui précède. L'administration du Dazai-fû se composait d'un gouverneur, sotsu 帥, le plus souvent un prince du sang qui demeurait à Kyôto, d'un dai-ni 大貳, aide du gouverneur, ayant à peu près les mêmes pouvoirs que lui et le suppléant, de deux shô-ni 小貳, et d'autres fonctionnaires inférieurs. Le titre encore récent de vice-gouverneur, gon no sotsu, était donné au fonctionnaire chargé de suppléer le gouverneur absent, lorsqu'il n'y avait pas de dai-ni (1). Or à ce moment même on nommait un dai-ni ; et c'était Sugane. Il ne partit pas d'ailleurs, fut promu chef des kurando, et c'est Ono no Katsutsuru 小野葛絃 qui le remplaça comme dai-ni (2). Le *Shokugenshō* 職原鈔, 2^e livre, est très explicite à ce sujet : quand un ministre était exilé, il recevait le titre de gon no sotsu, mais n'exerçait aucun pouvoir : 爲大臣之人左遷之時. 任權帥. 而不可知府務也 (3). On trouve d'ailleurs en divers textes, appliquée à Michizane, l'expression *ingwai gon no sotsu* 員外權帥, qui suffirait à elle seule à renseigner sur la valeur du titre auquel il était abaissé. C'est donc avec toute raison et sans le moindre humour, quoi qu'en pense M. M. (p. 247), qu'on peut parler à propos de Michizane, des « horreurs de la pauvreté et de l'exil ». Par contre il est injuste de lui reprocher son inaction et son désintéressement des affaires à Dazai ; il ne pouvait ni ne devait rien faire ; et il ne sert de rien de le comparer à Fujiwara no Yasunori 藤原保則, d'ailleurs un des hommes les plus remarquables de son temps, car celui-ci était dai-ni et jouissait de tous les pouvoirs attachés à ce titre. Il est inexact encore que Michizane « shut himself up in the Government House » ; l'entrée lui en était vraisemblablement interdite ; il se retira en réalité dans un petit temple, Enoki-dera 榎寺, où il vécut dans l'isolement le plus complet, et d'où, à en croire une de ces poésies que les Japonais trouvent très belles et M. M. « piteous » (4), il apercevait au loin les toits des pavillons officiels.

En somme Michizane ne fut ni le simple parvenu, ni l'« arch-pédant » (p. 240), ni le politique incapable que M. M. essaie de nous montrer. Il n'eut pas sans doute toutes les qualités ni toutes les pures vertus dont la légende l'a orné ; il fut orgueilleux, ambitieux — sûrement pas plus que ses rivaux —, il manqua parfois d'énergie et

(1) Cf. *Kokushi dai-jiten*, s. v. *Dazai-fu*.

(2) *Fusō ryakki* 扶桑略記, l. 23.

(3) Voir aussi le *Kanshoku hishō* 官職秘鈔, 2^e livre, qui dit en parlant du dai-ni : il n'y en a pas quand il y a un gon no sotsu. 權帥在任之時不任之. Ces deux ouvrages font partie de la collection *Gunsho ruijū* 群書類從.

(4) Voir à ce sujet les diverses histoires de la littérature et notamment le remarquable *Kokubungaku zenshi, Heian-chō hen* 國文學全史平安朝篇, de Fujioka Sakutarō 藤岡作太郎. Il est inexact que Michizane ait envoyé ces poésies à Kyôto « in the expectation that they would effect his recall... ». C'est au moment de mourir seulement qu'il les réunit et les envoya à son ami Ki no Haseo 紀長谷雄.

d'activité; mais il fut dévoué et fidèle au maître qui l'avait choisi et qui affirma lui devoir beaucoup (1). Et si un jour vint où Tokihira « felt himself imperiously called upon to lay an ungloved hand upon [Michizane] » (p. 240), et à le traiter en criminel d'état qu'on poursuit jusque dans ses enfants, ce ne fut pas un amour immodéré du seul bien public qui le porta à ces excès. Sans doute ce coup d'état « put an effectual end to the endeavors of the first cloistered Emperor to direct the policy of the State » (p. 246). Mais ce résultat fut-il après tout si heureux? Certainement oui pour les Fujiwara; assurément non pour le pouvoir impérial, et non aussi pour le pays. Quelle était donc la politique d'Uda? Il n'est pas très difficile de le démêler.

Il n'oublia jamais l'humiliation que lui avait imposée Mototsune; les règnes précédents lui offraient d'ailleurs maint exemple des violences et de la tyrannie des Fujiwara. Convaincu de la nécessité de mettre le trône et le pouvoir impérial à l'abri et au-dessus de leurs fantaisies, trop faible pour lutter en face contre leur prestige, leur nombre, leurs richesses, il crut pouvoir arriver à son but en élevant à côté d'eux une puissance rivale. Après la mort de Mototsune (1^{er} mois de 891), non seulement il ne nomma pas de premier ministre, mais on peut dire même qu'il se passa de ministres de gauche et de droite, car les deux Minamoto et Fujiwara no Yoshiyo 藤原良世 qui occupèrent ces charges, étaient vieux et ne se mêlèrent jamais sérieusement de politique (2); et peu de souverains du Japon exercèrent une action aussi personnelle. Il appela à lui le seul homme qui avait su faire entendre le langage de la raison à Mototsune, Michizane, et le mit de suite presque au même rang que Tokihira, le fils de l'ancien kwampaku; puis il les éleva progressivement et simultanément en dignité, laissant aux Fujiwara la satisfaction de voir l'un des leurs, plus tard chef du clan, à la première place, les habituant à voir un autre tout près de lui. Le plan était bon et faillit réussir; il échoua, par trop de hâte, par l'abdication d'Uda, et aussi à cause du peu d'énergie et d'activité de Michizane. Celui-ci ne sut pas constituer le parti qui l'aurait soutenu, et sa hauteur lui aliéna des gens. D'autre part Uda crut-il trop aisément à la solidité de son œuvre? Pensa-t-il trop tôt venu le moment où il pourrait sans inconvénient réaliser son désir de repos et de paix (3)? Craignit-il, comme l'ont dit quelques-uns, la naissance d'un prince qui aurait été petit-fils de Mototsune ou de Tokihira? Ou plutôt ses intentions avaient-elles été soupçonnées, sinon percées à jour, et comme le donnent à penser quelques mots des *Kwampyō ikai*, les Fujiwara commençait-ils à s'inquiéter et à s'agiter? Crut-il alors plus habile de s'effacer pour achever sous le nom de son fils la réalisation du plan qu'il poursuivait? Voulut-il parer à certaines éventualités de l'avenir en installant lui-même le fils de son choix sur le trône, sous sa garde et celle de son conseiller favori? On ne le sait pas au juste, et sans doute il y eut un peu de tout cela. Une fois déjà Uda avait voulu se retirer et en avait été dissuadé par Michizane (4), qui jugeait mieux de sa propre faiblesse et de celle de sa position. Cette fois, « des gens murmuraient » (5), l'empereur insista, Michizane se résigna; et tout semble avoir été exécuté avec une hâte singulière:

(1) Cf. *Kwampyō ikai*.

(2) C'est du moins l'opinion commune, et M. M. n'y contredit pas (p. 241). Il faut remarquer pourtant que plusieurs décrets intéressants de cette époque portent le nom de Minamoto no Yoshiari, ministre de droite; mais il ne fit que passer; nommé au 7^e mois de l'année 896, il mourut 11 mois après.

(3) A l'âge de 17 ans, Uda avait voulu se retirer dans un monastère, mais il en avait été empêché par sa mère.

(4) Cf. *Kwampyō ikai*.

(5) Cf. *Kwampyō ikai*.

on fit le matin le gempuku du jeune prince qui n'avait que 12 ans, et le soir il était proclamé empereur.

Autant qu'on en peut juger, cette abdication fut une faute. Uda sur le trône, — et il vécut longtemps, assez longtemps pour voir mourir tous les auteurs du coup d'état et même l'empereur Daigo son fils —, on n'eût pas réussi à ébranler Michizane; un parti se fût formé, avec lequel les Fujiwara eussent dû compter; l'empereur, au lieu d'être un jouet aux mains de ministres tout-puissants et autant dire héréditaires, eût été l'arbitre des partis. Uda se flattait de laisser Michizane en bonne posture et de lui avoir assuré la confiance de son fils (1); il le faisait bientôt nommer ministre de droite, tandis que Tokihira devenait ministre de gauche. Pendant le 1^{er} mois de la 3^e année Shōtai 昌泰 (900), il lui proposait enfin la charge de premier ministre que Michizane refusait. Il n'insista pas et n'essaya rien pour arracher le consentement de son ancien ministre. Il ne pouvait pourtant espérer que les choses continueraient toujours ainsi et que les Fujiwara ne tenteraient pas de reconquérir le pouvoir suprême. Mais sans doute il comprit alors que Michizane, content de sa fortune, aspirait au repos et n'était pas le lutteur qu'il aurait fallu pour mener son œuvre à bien. C'est cette conviction et le découragement qu'elle devait lui apporter, qui seuls expliquent qu'à partir de ce moment et pendant toute une année que Michizane resta encore au pouvoir, Uda se soit désintéressé complètement de la politique. Ce fut en effet la dernière intervention dont on ait gardé le souvenir. De plus en plus il s'absorbe dans les pratiques de la vie religieuse. Il habite au Ninna-ji 仁和寺; on le voit fréquemment dans différents temples, il participe à toutes sortes de cérémonies; mais on ne le voit plus à la cour.

Dès lors l'énergie sans scrupules du jeune et actif Tokihira devait, au moment voulu et choisi par lui, avoir raison sans peine de l'indolence distraite de Michizane privé de son appui. Le coup fut magistralement exécuté, et en quelques jours la politique d'Uda eut « an effectual end »; le dernier effort sérieux pour émanciper le trône de la tutelle tyrannique des Fujiwara avait avorté, et l'époque dite des Fujiwara allait commencer.

Michizane ne fut peut-être pas en effet un « réformateur » par lui-même, mais il avait été choisi pour être l'instrument et porter le poids, sans doute trop lourd pour lui, d'une grande réforme; son succès n'eût-il amené qu'un simple changement dans le personnel exécutif (p. 242), il aurait encore été désirable. Il n'y a pour s'en assurer qu'à voir ce qui a suivi. « Then — vingt ans après — the Fujiwara chieftain had full scope to display the depth of his incompetency » (p. 250). La présence de quelques rivaux aurait évidemment été d'un heureux effet pour le pays. Et on ne saurait dire que cette politique d'Uda soit une pure imagination des historiens postérieurs. Si Michizane fut relativement peu par lui-même, et je le crois, la dureté et l'injustice dont on fit preuve à son égard — condamnation, ruine, exil, dispersion de sa famille, le tout sans jugement, obtenu d'un enfant enfermé dans un palais en état de siège — sont incompréhensibles; c'est la peur et un péril pressant qui seuls peuvent expliquer de telles mesures. Et plus on rabaissera la personne de Michizane, plus on devra reconnaître d'importance à ce qu'il représentait, à la politique dont il était l'instrument; moins il paraîtra « réformateur » par lui-même, plus il deviendra certain que la réforme qui s'amorçait alors était l'œuvre personnelle de l'empereur. Et s'il y a lieu de regretter pour le pays et pour le trône que Tokihira l'ait anéanti, il faut aussi regretter pour lui-même qu'il n'ait pas jugé bon de « ganter » quelque peu sa main « réformatrice », entendez restauratrice de l'hégémonie des Fujiwara.

(1) Cf. *Kwampyō ikai*.

Il faut se borner, et je ne parlerai pas de la réaction splendide, disproportionnée, qui allait bientôt réhabiliter, glorifier, diviniser Michizane ; son étude serait pourtant intéressante à plus d'un titre. Mais les considérations qui précèdent, trop longues et cependant bien incomplètes encore, suffiront à montrer que les « small-minded pedants who have presumed to pose as historians » (p. 240) ont peut-être quelques raisons à faire valoir pour s'excuser de n'être pas ici absolument de l'avis de M. M. Un mot pourtant encore à propos de Tokihira. Les dits « small-minded pedants » n'ont jamais nié sa valeur ; Uda l'avait déjà reconnue. « Bien que jeune encore, dit-il de lui dans le *Kwampyō ikai*, il est déjà bien au courant des affaires... Depuis le printemps dernier, je lui ai donné des avis et des encouragements et je lui ai fait traiter toutes sortes d'affaires ; j'en ai fait le premier de mes serviteurs. » Ils prétendent seulement que cette valeur fit au pays plus de mal que de bien. Cependant « he was a reformer ; and not merely a reformer, but a vigorous one who did not hesitate to grapple with abuses merely because they were profitable to those high in place and power » (p. 249). En effet, M. M. cite une série de mesures concernant les anciens soldats de la garde impériale, les paysans, les propriétaires fonciers qui cherchaient à se soustraire à l'impôt. Ce sont là évidemment des réformes importantes et vigoureuses. La défense d'établir de nouveaux « manors », *shōen* 莊園, et de vendre ou de donner des terres aux anciens est plus sérieuse (13^e jour du 3^e mois de la 2^e année Engi 延喜, 902) ; aussi pour en faciliter l'exécution sans doute. Tokihira commença-t-il par se faire attribuer le revenu de 2.000 maisons (28 du 1^{er} mois de la 2^e année Engi). Et tout cela fut de bien peu d'effet si l'on juge de l'état du pays quelques années après (913) par la description qu'en fait Miyoshi no Kiyotsura dans son *Iken fūji*, et par le fait que cent ans après, le chef du clan des Fujiwara, Michinaga 道長, était, dit-on, plus riche que l'empereur. Et puis, pour énergique qu'elle ait voulu être, cette réforme n'était pas nouvelle ; depuis longtemps on avait combattu l'envahissement de la grande propriété ; M. M. a rappelé que Kwammu avait essayé de l'arrêter (p. 214) ; et depuis lors à diverses reprises on avait légiféré contre lui.

Signalons quelques légères erreurs dont plusieurs ne sont peut-être que des fautes d'impression. M. M. écrit le plus souvent Ko-gur-yu pour 高勾麗 ; gur n'est pas possible et la séparation des syllabes est inexacte ; il faut Ko-gu-ryu si l'on adopte cette transcription. Les cas de Koryo (p. 74) et de Koryu (p. 514 et passim) suffiraient à indiquer que l'r n'appartient pas à la syllabe gu. Pour les noms japonais, la méthode de transcription n'est pas uniforme ; M. M. suit le plus souvent, toujours à partir d'une certaine époque, la prononciation moderne, mais parfois l'orthographe du kana. Ainsi on trouve tantôt Ohotomo, tantôt Ōtomo. Miyakko (p. 55 et passim) ne pourrait être qu'une prononciation moderne, d'ailleurs inusitée, je crois, pour miyatsuko ; et du reste on s'explique mal miyakko à côté de kunitsuko (p. 97). D'autre part, si on écrit en kana Afumi (p. 108), on prononce Ōmi ; dans le nom du personnage, Kena est une erreur, répétée malheureusement jusque dans l'index, pour Kenu 毛野. — P. 125 et index, au lieu de sōgō, lire sōjō 僧正 ; sōgō 僧綱 est un nom général s'appliquant à toute l'administration dont le sōjō et le sōzu 僧都 faisaient partie. — P. 144 et index, au lieu de Mono (no Omi), lire Wono ; il est vraisemblable d'ailleurs qu'à l'époque on prononçait plutôt Wonu ; aujourd'hui ce personnage est ordinairement appelé Ono no Imoko 小野妹子. — P. 145, Kuromaro étant un nom personnel, il serait plus correct d'intervertir l'ordre et de dire Takamuku no Kuromaro. — P. 186 et index, au lieu de Michi-no-Oho, lire Funado no ō 道祖王 ; ō 王 devrait se transcrire wau et no oho. J'ajoute qu'il y eut pour enlever à ce prince le titre d'héritier de l'empire, d'autres raisons et d'autres formalités que ne le dit M. M. — P. 187 et index, au lieu de Momoka, lire Momokawa ; le nom est du reste donné correctement ensuite. — P. 190, note, au lieu de Kobunsho, on dit mieux Komonjo. — P. 229, même remarque pour Bunshō-in 文章院 ; on dit généralement Monjō-in. Otondo est meilleur que Otobito 音人.

A propos des écoles mentionnées ici, il faut observer que, d'après le *Kyōiku shiryaku* 教育史略, c'est seulement vers 834 ou 835 que Sugawara no Kiyogimi s'adjoignit Ōe no Otondo 大江音人 pour la direction du Monjō-in. D'autre part M. Hagino Yoriyuki dans son *Kokushi dai-jiten* dit que les dates données par le *Teiō hennen kī* 皇王編年記 et le *Kugyō bunin* 公卿補任 pour la fondation du Kwangaku-in 勸學院, à savoir 825 et 826, sont inexactes; cet établissement fut en réalité fondé au 12^e mois de la 12^e année Kōnin 弘仁, soit 821. — P. 270. Le surnom de Hachimantarō fut donné à Minamoto no Yoshiie 源義家, à l'occasion de son gempuku, qu'il fit à 7 ans, au temple de Hachiman à Iwashimizu 石清水 en Yamashiro, et non à cause de la valeur qu'il déploya dans une bataille. — P. 384 et 392. Shizuka était une simple danseuse; elle fut pour Yoshitsune une maîtresse d'un dévouement absolu, mais ne fut jamais sa femme, « épouse ». — P. 392. Au lieu de Toshabo, lire Tosa-bō 土佐坊.

Il serait possible de relever encore un certain nombre de légères inexacitudes de ce genre; mais elles ont peu d'importance au point de vue de l'ensemble et n'en affectent pas sérieusement la valeur qui est assurément très grande. Certaines appréciations de l'auteur peuvent paraître contestables, comme je l'ai dit; mais elles n'empêchent pas que les faits en général soient étudiés, l'histoire proprement dite exposée avec soin, compétence et précision. L'ouvrage de M. M. est de ceux qu'il ne sera pas permis d'ignorer, et il a sa place marquée dans la bibliothèque de tous les japonologues.

Des quelques cartes, dues à M. Yamagata Isoh, qui accompagnent l'ouvrage, il y a peu à dire. Ce ne sont que des croquis dont l'exactitude n'est pas toujours parfaite. Il y a des progrès à réaliser de ce côté. Il ne manque au Japon ni bonnes cartes, ni cartographes adroits.

N. PERI.

Dimitriï POZDNYEEV. — *Materialy po Istorii Syevernoï Yaponii i eya otnoche-niū k materiku Aziī i Rossii.* (Matériaux pour servir à l'histoire du Japon septentrional et de ses relations avec le continent asiatique et la Russie). — Yokohama, Typographie Glück, 1909; 2 vol. en 3 tomes in-8°, LVI-521, III-177, X-236-304 pp.

Les « Matériaux », dont nous annonçons aujourd'hui, un peu tardivement, la publication, sont sans aucun doute, avec son « Dictionnaire », l'ouvrage le plus important dont la japonologie soit redevable à M. D. Pozdnyeev (1).

(1) L'œuvre de M. D. POZDNYEEV est déjà considérable. Elle est, croyons-nous, peu connue des orientalistes français, et à ce titre il peut être utile d'en donner une bibliographie complète :

1^o Ouvrages sur l'Extrême-Orient et la Chine :

1. *Kursy kommercheskikh znaniū o Dal'nem Vostokye.* Cours d'études commerciales sur l'Extrême-Orient. Rapport à l'Assemblée du commerce et de l'industrie de Novgorod en 1896. St-Petersbourg, 1896.

2. *Otchët o Kongressye Orientalistov v Parijye.* Compte rendu du Congrès des Orientalistes de Paris. S. P., 1897.

3. *Osnovnyya tetcheniya gosudarstvennoī jizni Kitaya v XIX vyeke.* Les courants fondamentaux de la vie politique en Chine au XIX^e siècle. Leçon d'ouverture faite à l'Université de St-Petersbourg le 9 novembre 1896. S. P., 1897.

M. P. s'est imposé de rassembler et de traduire, en les groupant dans un ordre méthodique, tous les textes japonais de quelque importance ayant trait aux anciennes

4. *Opisanie Mantchjirii*. Description de la Mandchourie. Publiée, sous la direction de l'auteur, par le Ministère des Finances. 2 vol., 620-320 pp. S. P., 1897. Cet ouvrage a été traduit en japonais.

5. *Drevnyaya istoriya Kitaya*. Histoire ancienne de la Chine. Leçons professées à la Faculté orientale de l'Université de St-Petersbourg. Ed. lithographiée. S. P., 1898.

6. *Posobie k izutcheniyu kommertcheskoj geografii Dal'nnyago Vostoka (Mantchjuriya, Mongoliya, Zapadnyj kraj i sobstvennyj Kitaj)*. Vade-mecum pour l'étude de la géographie commerciale de l'Extrême-Orient (Mandchourie, Mongolie, Turkestan oriental et Chine proprement dite). Ed. lith. S. P., 1898.

7. *Ekonomitcheskij otcherk Mongolii*. Précis économique de la Mongolie. S. P., 1898.

8. *Istoritcheskij otcherk Utgurov (po kitajskim istotchnikam)*. Précis historique des Oufgours (d'après les sources chinoises). S. P., 1898.

9. *Kratkoe opisanie ostrovov Myao-dao*. Brève description des îles Miao (廟島). Publié par le Ministère des Finances. S. P., 1899.

10. *Torgovlya goroda In-kou (Nyu-tchjuana)*. Le commerce de la ville de Ying-k'ou (營口) (Nieou-tchouang 牛莊). P. p. le Ministère des Finances. S. P., 1902, 41 p.

11. *Torgovlya goroda Port-Artura*. Le commerce de la ville de Port-Arthur. P. p. le Ministère des Finances. S. P., 1902, 33 p.

12. *Torgovlya porta Tchifu*. Le commerce du port de Tche-fou (芝罘). P. p. le Ministère des Finances. S. P., 1902, 32 p.

13. *Torgovlya gorodov Dal'nnyago, Da-lyant-vanya, Bi-tszy-vo i Da-dun-gou*. Le commerce des villes de Dalny, de Ta-lien-wan (大連灣), de P'i-tseu-wo (貔子窩) et de Ta-tong-keou (大東溝). P. p. le Ministère des Finances. S. P., 1902, 48 p.

14. *56 dnel Pekinskago sidyen'ya v svyazi s bljatchimi k nemu sobytijami Pekinskot jizni*. Cinquante-six jours de siège à Pékin. Récit d'un témoin. 2^e éd., Vladivostok, 1903.

15. *Materialy po voprosu o peresmotrye dyetstvuyuchet v Kitajskikh Morskikh Tamojnyakh sistemy registratsii vnyechnet torgovli Kitaya*. Matériaux pour l'étude de la révision des systèmes d'évaluation du commerce extérieur de la Chine en vigueur dans le service des Douanes chinoises. (La question des pavillons). S. P., 1905, 146 p.

2^o Ouvrages sur le Japon :

16. *Nastoyachtchee i buduchtchee Yaponii po vzglyadam evropetskoj literatury*. Le présent et l'avenir du Japon d'après la littérature européenne. Exposé fait à l'Assemblée du commerce et de l'industrie de Novgorod en 1896. S. P., 1896.

17. *Yaponiya. Geografitcheski-statisticheskij otcherk*. Le Japon. Un précis géographique et statistique. Tôkyô, 1906, 154 p.

18. *蒙古語と日本語ノ文典ノ間ニ存スル親族的關係*. Rapports de parenté grammaticale entre la langue mongole et la langue japonaise. Discours prononcé devant la Société Tôa-dôbunkwai à Tôkyô. En japonais. Tôkyô, 1906, 37 p.

19. *Yaponskoe obchtchestvo Tooa-doobunkai*. La société japonaise Tôa-dôbunkwai (東亞同文會). Extr. du « Journal du Ministère de l'Instruction publique » (1906, n^o 11). S. P., 1906.

20. *Yaponskaya Istoritcheskaya Khrestomatiya*. Chrestomathie historique japonaise, 1^{re} partie. Texte romanisé avec traduction et vocabulaires des deux premiers livres d'histoire des écoles primaires, *Shôgaku Nihon rekishi* 小學日本歴史. Tôkyô, 1906, 297 p.

21. *Tokukhon ili kniga dlya tchleniya i praktiticheskikh uprajnenij v Yaponskom yazkye*. 1^{re} partie. Texte japonais, avec transcription en caractères russes, traduction

relations du Japon avec l'Asie orientale et la Russie. Bien que le *Nichi-Ro kōshō Hokkaidō shikō* 日露交渉北海道史稿 d'Okamoto Ryōnosuke 岡本柳之助 (Tōkyō, 1898) lui ait en général servi de guide et ait ainsi dans une large mesure facilité sa tâche, l'abondante bibliographie donnée dans l'Introduction indique assez l'étendue des lectures qu'il a dû faire et la variété des sources qu'il a consultées et utilisées. En effet, dans le siècle qui a précédé immédiatement la Restauration impériale, nul pays européen n'a eu autant de relations avec le Japon et n'y a provoqué autant d'intérêt, ou, pour mieux dire, d'inquiétude, que la Russie. La guerre russo-japonaise a été la dernière péripétie d'une lutte qui se poursuivait sourdement, depuis le XVIII^e siècle, entre les deux Empires, pour la possession du chapelet d'îles qui relie le Japon à la Sibérie. Cette histoire était jusqu'ici fort obscure. Les documents réunis et traduits par M. P. projettent sur ses origines et ses premières phases (ils s'arrêtent aux premières années du XIX^e siècle) une lumière toute nouvelle : il ne reste plus qu'à les confronter avec les documents russes, également abondants et à peine mieux connus. C'est ce que M. P., travaillant au Japon, n'a pu faire que très imparfaitement. Souhaitons que, de retour en Russie, il reprenne la question, étende son enquête jusqu'à la fin du XIX^e siècle et nous donne l'histoire définitive des rapports du Japon et de la Russie, qu'il est mieux qualifié que personne pour écrire.

Le premier volume sert en quelque sorte d'Introduction à l'ouvrage. Après quelques considérations sur les populations primitives du Japon septentrional, M. P. y étudie tour à tour, au point de vue géographique et au point de vue économique, les îles qui furent l'enjeu de cette lutte séculaire : les Kouriles (ch. III), le Hokkaidō (ch. IV-V) et Sakhalin (ch. VI). Sur ce sujet les documents japonais contemporains abondent : M. P. y a puisé largement ; peut-être même peut-on trouver qu'il a donné à cette introduction géographique un développement un peu excessif.

Le premier livre du second volume se divise lui-même en plusieurs parties assez distinctes. M. P. expose d'abord (ch. I) les premières relations du Japon avec les

et vocabulaires des quatre premiers livres de lecture des écoles primaires, *Jinjō shōgaku tokuhon* 尋常小學讀本. Tōkyō, 1907, 272 p.

22. *Programma natchal'nago izutcheniya Yaponskago yazyka*. Programme des études élémentaires de langue japonaise. P. p. la Société d'Orientalisme. S. P., 1908, 37 p.

23. 露譯漢和字典 *Ro-yaku Kan-wa Jiten*. *Yapono-russkii ieroglifitsheskii slovar'*. Dictionnaire japonais-russe des caractères. Tōkyō, 1908. [Cf. BEFEO, VIII (1908), p. 587].

24. *Materialy po voprosu o postanovkye natchal'nago izutcheniya Yaponskago yazyka*. Matériaux pour l'étude élémentaire de la langue japonaise. Yokohama, 1908, 168 p.

25. *Tokuhon ili kniga dlya tchteniya i praktitsheskikh uprajneniit v Yaponskom yazkye*. II^e partie. Texte japonais, avec transcription, traduction, explication des caractères et vocabulaires, des livres V-VIII du *Jinjō shōgaku tokuhon* (Cf. *supra*, n^o 21). Yokohama, 1908, XXI-510 pp.

26. *Finansovoe i ekonomitsheskoe polojenie Yaponii*. Etat financier et économique du Japon. Traduction d'un article de M. SHIMADA Saburō 島田三郎. Yokohama, 1908, 26 pp.

27. *Tegami no bun* 手紙之文. *Yaponskii pismovnik*. 1^{re} partie. Le « secrétaire » japonais (manuel de correspondance). Yokohama, 1909, XX-151 pp.

28. *Otvyet na « Krilitsheskii razbor Yaponskoi istoritsheskoj Khrestomatii (Tchast' I. Otdyely I i II) » opublikovannyi v 3-m vypuskye XXIII toma « Izvestiit Vostotchnago Instituta »* G. E. SPALVINYM. Vladivostok, 1908. Réponse à l'Analyse critique de la Chrestomathie historique japonaise (1^{re} partie, liv. 1 et 2) publiée par M. E. SPALVIN dans le 3^e fascicule du tome XXIII du « Bulletin de l'Institut oriental » (Vladivostok, 1908). Yokohama, 1909, 97 pp.

anciennes populations de la Mandchourie et de la région de Primorsk. Sou-chen 肅慎, Pouo-hai 渤海 et Jou-tchen 女真, puis (ch. II) la légende du séjour de Yoshitsune 義經 dans le Hokkaidō et en Mandchourie, et (ch. III) le voyage du bonze Nichiji 日持 sur le continent d'Asie à la fin du XIII^e siècle. Viennent ensuite — et c'est là la partie capitale (ch. IV et VII) de ce livre — les Annales des daïmyōs de Matsumae 松前, dont la dynastie, fondée au XV^e siècle par Takeda Nobuhiro 武田信興, gouverna la plus grande partie du Hokkaidō jusqu'à la Restauration (4). La traduction de ces Annales est interrompue (ch. V) par le récit du mouvement de « Sagusain », le dernier défenseur de l'indépendance des Aïnus (fin du XVII^e siècle), et par l'exposé des relations du célèbre Tokugawa Mitsukuni 徳川光圀 avec le Japon septentrional. Un aperçu des caractères principaux de l'administration du Hokkaidō sous les daïmyōs de Matsumae termine le livre (ch. VIII) : signalons en particulier l'historique de la maison de commerce de Suwara Kakubei 栖原角兵衛.

Le livre II raconte l'histoire des premières relations de la Russie et du Japon. Les Russes s'étaient installés définitivement au Kamtchatka en 1711; ils commencèrent aussitôt l'exploration des Kouriles. Dès 1713, le cosaque Kosierevsky atteignait Kunashiri, en face de la côte Nord-Est du Hokkaidō. Mais c'est seulement à la fin du XVIII^e siècle que les rapports des deux pays se multiplient. L'apparition du fameux aventurier Benyovszky (2) sur les côtes du Japon en 1771-1772 avait fort intrigué les autorités japonaises (ch. IV). Sept ans plus tard les Russes abordent pour la première fois sur les côtes du Hokkaidō et font la première de leurs infructueuses tentatives pour ouvrir des relations commerciales. En 1792, le lieutenant Laksman (3), chargé d'une mission officielle par Catherine II, vient hiverner à Nemuro sur la côte Nord du Hokkaidō et se rend, l'année suivante, à Hakodate, puis à Matsumae, où on l'éconduit poliment, mais fermement (ch. VI). A diverses reprises des matelots japonais font naufrage sur les côtes sibériennes, et sont soumis à leur retour à de minutieux interrogatoires (ch. VIII, IX, X, XII). Une nouvelle ambassade russe, celle du chambellan Rezanov (4), qui arrive à Nagasaki en 1804 et y reste jusqu'au milieu de l'année suivante, n'a pas plus de succès que celle de Laksman; elle est même traitée, en partie peut-être par la faute de Rezanov, avec peu de cordialité (ch. XI). C'est ce qui gâta les choses.

(1) Avec une interruption de 1807 à 1821, due à la disgrâce dans laquelle était tombée la famille auprès du shōgun pour n'avoir pas su repousser les attaques de Khvostov et Davydov.

(2) Le manuscrit original, en français, des *Mémoires et Voyages de Maurice Auguste Comte de Benyowsky* se trouve au British Museum. Il a été publié à Londres par W. NICHOLSON, d'abord en traduction anglaise (1790), puis dans le texte original (1791). Il en existe des éditions allemande, polonaise, hongroise (cette dernière par le célèbre écrivain Maurus Jókai). La meilleure est l'édition anglaise du capitaine Pasfield OLIVER, Londres, 1893. — Sur l'orthographe *Benyovszky*, cf. P. OLIVER, p. 26.

(3) Un abrégé de la relation de Laxman (Laksman) a été traduit en français, d'après les *Ephémérides géographiques* de Weymar (cahier de juin 1805), par EYRIÈS, qui l'a inséré à la suite du 2^e volume de sa traduction du voyage de Broughton (*Voyage de découverte dans la partie septentrionale de l'Océan Pacifique fait par le capitaine W. R. BROUGHTON...* traduit... par J. B. B. E****, Paris, Dentu, 2 vol., 1807). La *Sibirskaya Bibliografiya* de V. I. MEJOV (Saint-Pétersbourg, 3 vol., 1903) ne fait pas mention de cette relation.

(4) Elle nous est connue surtout par le « Voyage autour du monde pendant les années 1803, 1804, 1805 et 1806 » du capitaine A. J. von KRUSENSTERN, qui commandait le navire sur lequel Rezanov vint à Nagasaki. Cette relation a paru, en allemand et en russe, à Saint-Pétersbourg en 1809-1812 (3 vol. in-4^o, et un Atlas). Il en existe des

L'année d'après, un officier russe au service de la Compagnie qui faisait le trafic entre la Sibérie et l'Amérique du Nord et dans laquelle Rezanov avait de gros intérêts, le lieutenant Khvostov ⁽¹⁾, entreprit de venger les injures faites à Rezanov; il vient mettre à sac (1806) le poste japonais de Kushunkotan à Sakhalin, et, après l'hivernage, détruit (1807) les établissements japonais de Naiho 苗穂 et de Sana 紗那 dans l'île d'Itorup, va croiser devant Hakodate, coule au large une jonque de guerre, fait une nouvelle descente à Sakhalin, capture quatre barques à Kiishiri, petite île en face du port de Sōya 宗谷, y débarque ses prisonniers et quitte enfin les eaux japonaises en laissant une lettre de menace au seigneur de Matsumae (ch. XIV). Ces actes d'agression injustifiés, nullement autorisés par le gouvernement russe ⁽²⁾, produisirent sur l'esprit des Japonais une impression profonde et y jetèrent les germes d'un ressentiment qui n'a cessé de grandir. A ce point de vue, ils marquent dans les relations des deux peuples le début d'une ère nouvelle, et l'on conçoit que M. P. ait terminé avec ces événements l'histoire de la première période des rapports du Japon et de la Russie. Une période d'hostilité va s'ouvrir, dont la capture et la longue captivité du capitaine Golovnin, de 1811 à 1813, marqueront le premier acte.

Le livre III et dernier est composé seulement de trois chapitres. Le premier traite du retentissement qu'eurent au Japon les premiers contacts avec les Russes, des mesures de protection qu'on prit contre eux et des études auxquelles ils donnèrent lieu de la part de personnages aussi considérables que Matsudaira Sadanobu 松平定信, Hayashi Shihei 林子平 et Kondō Morishige 近藤守重: l'étude de l'œuvre de Mamiya Rinzō 間宮林藏, l'explorateur de Sakhalin et de la Sibérie orientale, est particulièrement développée. Ce premier chapitre a pour suite naturelle le troisième, consacré plus spécialement aux effets produits, tant dans la société japonaise que dans la vie administrative du Japon, par les incursions de Khvostov et Davydov. Entre ces deux chapitres s'en intercale un autre, sur l'action directe du gouvernement des Tokugawa dans le Hokkaidō, qu'il eût été, croyons-nous, préférable de placer ailleurs, par exemple à la suite de l'étude sur l'administration des daïmyōs de Matsumae.

La consultation de cet ouvrage remarquable est facilitée par d'excellents index.

Cl. E. MAITRE.

traductions anglaise, italienne, hollandaise, danoise et française, cette dernière par EYRIÈS (Paris, 1821, 2 vol. in-8° et un Atlas). Un membre du personnel de l'ambassade, LANGSDORFF, a laissé également un « Voyage dans les différentes parties du monde pendant les années 1803, 1804, 1805, 1806 et 1807 », qui a été traduit en anglais par Anna PLUMTREE en 1813. Il existe enfin une relation de l'officier adjoint à Krusenstern, le capitaine LISYANSKIÏ, « Voyage autour du monde de l'année 1803 à l'année 1806 sur le navire la *Neva* », qui a paru en russe en 1812 et a été traduite en anglais (Londres, 1814, 1 vol.). — Cf. A. SGIBNEV, *Ryazanov i Kruxenchtern*, dans *Drevnyaya i Novaya Rossiya*, t. I, n° 4, S. P., 1877.

(1) Les incursions du lieutenant Khvostov, auquel s'adjoignit en 1807 le lieutenant Davydov, avaient déjà été racontées brièvement, d'après les sources japonaises, par ASTON, *Russian descents in Saghalien and Itorup in the years 1806 and 1807* (Trans. As. Soc. Jap., vol. I, Yokohama, 1874). EYRIÈS, dans sa traduction du Voyage de Golovnin (t. I, p. 26, note), mentionne qu'un extrait du « Voyage de Chvostoff et Davidoff » a été donné par VANDERBOURG dans le *Journal des Savants* de mai 1817, p. 274, et renvoie également aux *Annales des Voyages* de MALTE-BRUN, t. XXI, p. 263. МЕЛОВ (*op. laud.*) ne mentionne pas la relation originale de ce voyage.

(2) Khvostov et Davydov furent même jetés en prison lorsqu'ils reviennent à Okhotsk (EYRIÈS, tr. du *Voyage de M. Golovnin*, t. I, p. 29, note).

Notes bibliographiques

— M. Sylvain Lévi a publié dans le *Journal Asiatique* (nov.-déc. 1910, p. 433 sqq.) une première étude sur les *Documents de l'Asie centrale*. (*Mission Pelliot*.) *Textes sanscrits de Touen-houang*. Ces textes sanscrits rédigés en écriture brāhmī, sur feuillets de pothī, sont des fragments d'œuvres très variées. M. Sylvain Lévi a étudié sept de ces feuillets sur lesquels il a reconnu des passages du *Nidāna-sūtra*, du *Daçabala-sūtra*, du *Dharmapada* et de l'hymne de l'ācārya Mātṛceṭa. Les conclusions auxquelles a abouti M. Sylvain Lévi sont de capitale importance: « Ces touchantes reliques, dit l'auteur, attestent donc l'antique floraison de la culture sanscrite sur un domaine où personne n'en soupçonnait l'existence, il y a peu d'années encore: Touen-houang est au-delà du Turkestan chinois, au Sud de l'ancienne muraille, à l'entrée de la Chine propre. Elles viennent attester aussi, par un nouveau témoignage, éclatant et irrécusable, l'existence du canon bouddhique en sanscrit, ignorée ou contestée jusqu'alors. »

— Dans le *T'oung pao*, vol. XI, 1910, M. Léopold de SAUSSURE est arrivé aux conclusions de son grand travail sur *les Origines de l'Astronomie chinoise* et M. Henri CORDIER a donné la suite de ses documents sur la *Politique Coloniale de la France au début du Second Empire* (pp. 351, 419, 567).

Citons aussi l'étude de M. le capitaine LEPAGE sur *l'Inscription en Caractères inconnus du Rocher Rouge* (p. 391) et (p. 405) une traduction de M. E. DENISON ROSS: *The Preface to the Fan-i-ming-i, a Sanskrit-Chinese Glossary* (1).

— Notre bibliothèque a acquis dernièrement *The Great Wall of China* (London, Murray, 1909) de M. W. E. GELI, dont le texte, quelque peu insupportable, disparaît heureusement devant l'abondance et le luxe des illustrations intéressantes et superbes.

— La collection des *Variétés sinologiques* s'est enrichie de quatre nouveaux volumes: n° 28, *Catalogue des tremblements de terre signalés en Chine, d'après les sources chinoises (1767 avant J.-C.-1895 après J.-C.)*, par le R. P. Pierre HOANG, du clergé de Nan-king (1909). — N° 29, *Concordance des Chronologies néoméniques chinoise et européenne*, du même auteur, ouvrage d'une utilité incontestable qui est appelé à rendre

(1) Cette préface n'est pas très bien traduite. Elle présente trop peu d'intérêt pour qu'il soit utile de rectifier dans le détail la version de M. Denison Ross. Pourtant il convient de remarquer en passant, qu'il n'est point besoin de citer une étymologie fantaisiste de l'écrivain anglais Carlyle (p. 408, n. 1) pour expliquer pourquoi et comment les Chinois ont rendu Çākya-muni par Neng-jen 能仁. *Neng-jen*, qui ne signifie pas « the charitable », recouvre tout simplement le sanscrit Çākya-muni: *neng* 能, « pouvoir », n'est autre chose que la racine sanscrite *çak*, de même sens, et *jen* 仁, « doué de la vertu d'humanité », n'est que la traduction du sanscrit *muni*. « sage ». *Çākya-muni*, « le Sage de la famille des Çākya (Puissants) », et *Neng-jen*, « le vertueux qui peut », se touchent étroitement. — D'autre part, malgré l'autorité de M. Yamakami (dont le nom doit s'écrire 山上 et non 申上), il est impossible d'accepter la correction malheureuse de M. Denison Ross à Nanjō. n° 1585. Yong-kia 永嘉 est bien un nom de ville et non un nom d'homme, comme le voudrait M. Ross. Le *Tcheng tao ko* 證道歌 est un supplément au *Tch'an tsong Yong-kia tsi* 禪宗永嘉集 de Hiuan-kiao 玄覺, çramaṇa des T'ang. La biographie de Hiuan-kiao, dont le nom laïque était Tai Ming-tao 戴明道, se trouve au chapitre 8 du *Song kao seng tchouan* (Kyōto. XXX. 10. d. f. 304 a). M. Denison Ross y verra la mention « 永嘉人也: il était originaire de Yong-kia », qui, sans doute, le convaincra. [L. A.]

de nombreux et inappréciables services à tous les sinologues. Ce sont là les derniers ouvrages que le vieux savant a donnés aux études sinologiques. Le R. P. HOANG s'est éteint à Zi-ka-wei le 8 octobre 1909. Il avait écrit pour cette *Concordance chronologique* une *Introduction* considérable, paraît-il. Cette œuvre ne sera pas perdue pour nous, car la rédaction des Variétés sinologiques en prépare la publication. — N° 30, *Histoire du Royaume de Tsin* 晉 (1106-452), par le P. Albert TSCHERE, 彭亞伯 (1910). — N° 31, *Histoire du Royaume de Han* 韓 (423-225), du même auteur (1910).

— Le P. Léon WIEGER, l'infatigable sinologue, vient de faire paraître la première partie d'un ouvrage consacré au Bouddhisme chinois : *Bouddhisme chinois. Extraits du Tripiṭaka, des commentaires, tracts, etc.* Tome I. *Vinaya. Monachisme et Discipline.* (*Hinayāna, Véhicule inférieur*), Ho-kien fou, Imp. de la Mission Catholique, 1910. Ce tome contient une Introduction générale où l'auteur passe en revue le Mazdéisme, le Védisme, les Upaniṣad, le système du Vedanta, le Sāṃkhya, le Yoga, puis expose en détail le système bouddhique, Hinayāna, Mahāyāna, Amidaïsme, Tantrisme, et nous donne enfin une esquisse historique du Bouddhisme, en deux pages claires et précises. Puis viennent d'intéressantes et nouvelles notions sur le *Tripiṭaka*, une bibliographie assez complète, et enfin les textes intéressant la vie conventuelle des bonzes et des bonzesses. Le *Bulletin* consacrera à l'ouvrage du P. W. une étude plus détaillée lorsqu'auront paru tous les volumes de cette série sur le bouddhisme.

— M. TORII Ryūzō 鳥居龍藏 a publié dans la *Kokka* 國華 (1909, n° 235, pp. 197-202; 1910, n° 237, pp. 266-273; 239, pp. 331-3-4; 241, pp. 395-400; 243, pp. 58-64; 245, pp. 122-126) une série d'articles sous le titre : *Relics of the Earlier Han dynasty in South Manchuria*, où il étudie des tombeaux : sarcophages de pierre, de briques, dolmens, « shell mounds », des ruines, des briques ornementées, des poteries, des tuiles, des porcelaines, des bronzes, des fers, de vieilles médailles, des os humains, etc... M. Torii conclut que les objets qu'il a découverts présentent des particularités telles qu'il est possible de les attribuer à l'époque des Han. La présence de bronzes identiques comme forme et comme ornementation à ceux des Han confère une grande force à cette théorie. De quelque point de vue qu'ils soient examinés, ces objets trouvés dans le Sud de la Mandchourie décèlent des mœurs qui correspondent bien aux notions que nous avaient données les bas-reliefs de Wou-leang et les monuments de Hiao-t'ang chan. Nous remarquerons aussi la ressemblance frappante qui existe entre les objets trouvés par M. Torii dans la Mandchourie méridionale et ceux acquis par M. Laufer à Si-ngan fou (1).

— Le docteur Louis VAILLANT, qui fut attaché comme médecin et naturaliste à la mission PELLIOT, a donné aux *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris* (1910, I, p. 8-17) un article : *Le Turkestan chinois*, dans lequel il rappelle le but de la mission, son itinéraire, l'aspect des pays traversés et les caractères des populations rencontrées, et (p. 21-23) une *Note sur un berceau sarte*.

— Le docteur A. L. LEGENDRE a publié dans le même périodique (1910, II, p. 77-95) une étude purement anthropologique sur *les Lolos*, avec quelques pittoresques illustrations en supplément.

— La *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin* a inséré (1910, n° 4, p. 227-244) quelques pages de M. MERZBACHER, professeur à Munich, sur son dernier voyage d'exploration dans les T'ien-chan. L'auteur ne note que les principales phases de sa mission, ne voulant pas, dit-il, anticiper sur l'exposé détaillé qui paraîtra dans les *Petermanns Mitteilungen*. Deux superbes photographies accompagnent cet article.

(1) Cf. *supra*, p. 696.

— Le même numéro de la même revue (p. 261-264) contient un très court article du Dr GROLL de Berlin, sur les *Récents travaux de Cartographie chinoise*.

— Dans le n° 8 de la même revue (p. 504-511) est à signaler un article du Dr Fritz FRESCH de Berlin, *Über die geologische Entwicklung Chinas*.

— Le *Journal of the Ceylon Branch of the Royal Asiatic Society* (1910, XXII, n° 63, p. 73-88) contient une importante étude de M. John STILL : *Tantri-Malai, Some Archaeological observations and deductions* : 1°) Antiquité; 2°) Premier monastère bouddhique; 3°) Premier monastère post-chrétien; 4°) Dernier monastère de Tantri-Malai. En appendice (p. 88-101) : I. Peintures; II. Inscriptions, par Simon de SILVA; III. Notes archéologiques réunies par H. C. P. BELL; IV. Notes archéologiques additionnelles par H. C. P. BELL.

— Nous avons eu plusieurs fois déjà occasion de parler des travaux de la Faculté des Lettres de l'Université de Kyôto. Depuis le mois d'avril 1910, elle publie une revue mensuelle, *Geibun 藝文*, qui se recommande à l'attention des japonologues et même des sinologues. Voici quelques-uns des articles parus dans les neuf numéros qui forment la première année.

N° 1. — Une étude sur la stèle de Si-ngan fou, 西安府の大秦景教流行中國碑, par M. KUWABARA Shitsuzô 桑原隲藏; l'auteur malheureusement n'a pas connu le grand travail que le P. HAVRET a publié sur le même sujet dans les *Variétés sinologiques*, nos 7 et 12; — des notes de M. KANO Naoyoshi 狩野直喜 sur le *Nihon genzai sho mokuroku* 日本見在書目錄 de Fujiwara no Sukeyo 藤原佐世; — la civilisation et l'art de l'époque de Kamakura, 鎌倉時代の文化と其の美術, par M. HAMADA Kôsaku 濱田耕作.

N° 2. — Les proverbes coréens, 朝鮮の諺, par M. FUJII Otoo 藤井乙男; une étude, continuée dans les nos 3, 5 et 8, de M. MATSUMOTO Bunsaburô 松本文三郎 sur le *Kishin-ron* 起信論; une autre, continuée dans les nos 3 et 4, de M. NAITÔ Torajirô 内藤虎次郎 sur la reine Himi-ko 卑彌呼考, à laquelle il a été fait allusion plus haut; des notes continuées dans le n° 9 sur la peinture des Song, 宋(院)畫の源流, par M. TOMIOKA Kenzô 富岡謙三.

N° 3. — Une étude de M. MATSUMOTO Matatarô 松本亦太郎 sur la technique de la peinture chinoise, 支那畫の描法; et une de M. MIURA Shûkô 三浦周行 sur la politique sociale sous le shôgunat de Edo, 江戸幕府の社會政策.

N° 4. — Notes sur trois manuscrits d'anciens ouvrages japonais retrouvés à Kyôto, par M. SASAKI Nobutsuna 佐々木信綱; et un résumé, avec illustrations d'après des publications françaises, du voyage de la mission Pelliot, dont les découvertes ont excité tant d'intérêt en Extrême-Orient, par M. HANEDA Tôru 羽田亨.

N° 5. — Une étude de M. KANO Naoyoshi sur le *Chouei hou tchouan* et le théâtre chinois, 水滸傳と支那戲曲; une courte notice de M. KUWABARA Shitsuzô sur le palais de Jehol 熱河の離宮.

N° 6. — Une étude de M. SAKAKI Ryôsaburô 榊亮三郎 sur une statue en haut relief d'Amoghapaça Avalokiteçvara, 不空齋索觀音像.

N° 7. — Les patriarches bouddhiques de l'Inde, 印度佛教の傳燈者, par M. MATSUMOTO Bunsaburô; les croyances de l'époque Fujiwara telles qu'elles apparaissent dans la littérature, 文藝に現れたる藤原時代の信仰, par M. FUKUI Rikichirô 福井利吉郎.

N° 8. — La méthode philosophique de M. Bergson, par M. NISHIDA Ikutarô 西田幾多郎.

N^o 9. — Une étude sur le *Houa hou king*, 老子化胡經, par M. KUWABARA Shitsuzō; une étude sur Kumarajiva 鳩摩羅什研究, par M. HANETANI Ryōtei 羽溪了諦.

Le *Geibun* publie en supplément dans chaque numéro une traduction en japonais parlé des fables d'Esopé, imprimée en 1593 au collège des Jésuites à Amakusa. Le titre et la première page de l'édition originale sont reproduits en photogravure en tête du n^o 4. C'est un document d'un grand intérêt pour l'étude de la langue parlée de cette époque et l'un des plus anciens, sinon le plus ancien, que l'on possède. Le texte, qui était primitivement en caractères romains, a été pour cette publication, transcrit en caractères chinois et *kana*; la lecture en est ainsi facilitée, mais certains détails de prononciation accusés par la romanisation ne se laissent plus percevoir dans le *kana*; il est regrettable au point de vue linguistique qu'à côté de cette transcription le *Geibun* n'ait pas reproduit la romanisation originale.

— M. YOSHIDA Tōgo 吉田東伍 a réuni en un volume (Tōkyō, Fusambō 富山房, 1910), qui a pour titre *Ishin-shi hakkō* 維新史八講, « Huit leçons sur l'histoire de la Restauration » faites au Kokugakuin 國學院. Le nom seul de l'auteur est une recommandation. Bien qu'il ne s'agisse pas ici de recherches historiques, mais plutôt d'une sorte de haute vulgarisation, et que tout appareil scientifique soit écarté de ces « Leçons », la conscience que M. Y. apporte à tous ses travaux leur confère une valeur particulière. On lira surtout avec intérêt les deux premières qui sont consacrées à l'exposition de la situation intérieure politique et sociale du Japon pendant les années qui ont précédé la chute du shōgunat; elles mettent bien en lumière les causes intimes et profondes du grand mouvement qui aboutit à la Restauration du pouvoir impérial.

— Dans le vol. xxxviii des *Transactions of the Asiatic Society of Japan* (1910), nous signalerons, fascicule I, une curieuse étude de M. Frederick STARR, *Japanese riddles*, gâtée malheureusement par de nombreuses fautes d'impression; et fascicule II, la continuation des études de M. HALL sur Dazai, *Dazai on Buddhism*.

— Sous le titre de *Nankokki* 南國記 (Tōkyō, Niyūsha 二酉社, 1910), M. TAKEKOSHI Yosaburō 竹越與三郎 a publié, en un volume copieusement illustré, ses impressions de voyage aux Indes hollandaises, en Cochinchine, au Tonkin, au Yunnan et à Formose. M. T. a passé un peu rapidement à travers ces divers pays, et malgré le soin qu'il a mis à se documenter, le véritable aspect des choses semble lui avoir échappé parfois, à en juger par quelques appréciations concernant l'Indochine française. Ainsi il ne s'est pas aperçu que les Chinois y occupent une situation plus avantageuse en somme que celle qui est faite aux autres étrangers, et il les croit au contraire placés en état d'infériorité. Il est porté aussi parfois à généraliser trop aisément des faits particuliers. Mais, somme toute, l'ouvrage ne paraît pas inférieur à la moyenne des livres similaires composés par les voyageurs européens, et contient çà et là des remarques intéressantes tant en elles-mêmes que par leur origine. Il reconnaît du reste la courtoisie de l'accueil qu'il a reçu de tous en Indochine. Notons qu'une photographie d'Angkor est donnée sous le nom de Bōrō-budur (p. 48), et que Hanoi est toujours écrit 海内. C'est de quoi faire absoudre les voyageurs européens qui écorchent les noms extrême-orientaux.

CHRONIQUE

INDOCHINE FRANÇAISE

Ecole française d'Extrême-Orient. — M. Cl. E. MAITRE, directeur de l'Ecole, rentrant de congé administratif, est arrivé à Saigon le 1^{er} novembre. Il s'est rendu aussitôt à Angkor, pour examiner l'état des travaux dirigés par M. Commaillé. Il a repris la direction de l'Ecole, à Hanoi, au début de décembre.

— M. H. PARMENTIER, chef du Service archéologique, qui avait rempli par intérim les fonctions de directeur de l'Ecole pendant l'absence de M. Maitre, a quitté Hanoi le 31 décembre, se rendant en Annam et au Cambodge.

— M. J. de MECQUENEM, architecte diplômé par le Gouvernement, nommé pensionnaire de l'Ecole en remplacement de M. CHASSIGNEUX, est arrivé à Hanoi le 22 novembre. Il en est reparti le 31 décembre, se rendant en Annam et à Angkor.

— Notre correspondant, le P. CADIÈRE, a été chargé de rechercher, en France et en Europe, des documents relatifs à l'histoire ancienne de l'Indochine et aux relations des Européens avec le royaume d'Annam.

. . .

Musée. — Notre nouveau Musée, installé dans le bâtiment qui abrita tour à tour le Consulat de France, puis la Résidence générale, et enfin le Gouvernement général, a été inauguré le 6 novembre par M. Klobukowski. Nous reproduisons avec plaisir un article que le *Bulletin du Comité de l'Asie française* (février 1911), sous la signature L. MOURE, a consacré à cette inauguration :

« L'œuvre entreprise par l'Ecole française d'Extrême-Orient vient d'aboutir à une création du plus grand mérite : le Musée archéologique et ethnographique de Hanoi est ouvert au public, et le 6 novembre dernier M. Klobukowski, gouverneur général de l'Indochine, accompagné de M. Simoni, résident supérieur du Tonkin, et de M. Gourbeil, lieutenant-gouverneur de la Cochinchine, l'a solennellement inauguré. Les collections de ce musée synthétisent en quelque sorte, en un enseignement concret, le passé touffu et nuancé de la presqu'île indochinoise ; elles s'adressent au spécialiste comme au simple curieux.

« L'institution d'un musée était dans le programme initial soumis à l'approbation de M. Doumer, gouverneur général. L'arrêté du 15 décembre 1898 « portant création » d'une « Mission archéologique indochinoise » — ayant « pour objet de travailler à l'exploration archéologique et philologique de la presqu'île indochinoise, de contribuer à l'étude érudite des régions et des civilisations voisines » — prévoyait l'organisation de divers services : bibliothèque, musée, etc. Le 1^{er} février 1900, quelques jours après

l'arrêté qui changea la dénomination de la Mission archéologique en celle d'École française d'Extrême-Orient, tout en conservant les dispositions de l'arrêté d'institution, M. Louis Finot, directeur de cet établissement, adressait au gouverneur général son premier rapport. Au sujet du musée, il écrivait : « La nécessité d'un musée n'est, « croyons-nous, contestée par personne. L'idée de cette création ne date pas d'aujourd'hui ; elle a même été sur le point de se réaliser, et avec quelle ampleur, le palais « du lieutenant-gouverneur de la Cochinchine est là pour l'attester. Si elle a échoué, « il ne faut attribuer cet insuccès qu'à cette discontinuité dans l'effort qui a frappé de « stérilité tant d'œuvres tentées en Indochine. Aujourd'hui, nous pouvons reprendre « ce projet avec plus de chances de succès ; mais il importe de bien définir ce que « nous voulons faire et comment nous le voulons faire. A mon avis, notre futur musée « doit être un musée de l'Indochine, c'est-à-dire rassembler dans un même local tout « ce qui peut servir à l'étude des civilisations indochinoises. On peut même admettre « qu'il y aurait avantage à y joindre quelque image des civilisations voisines. Le musée « devrait comprendre deux sections : une section archéologique et une section ethno- « graphique. »

« Cette conception d'un musée central se modifia par la suite. Elle fut admise tant que l'École demeura à Saigon. « Saigon était point d'escale pour nombre de voyageurs « en Extrême-Orient ; tous les fonctionnaires et colons d'Indochine, en quelque lieu « qu'ils eussent à se rendre, étaient obligés de s'y arrêter. D'ailleurs toutes les civili- « sations qui se sont développées dans notre colonie se sont heurtées en Cochinchine ; « nulle ne pouvait donc y être dépaysée. Il n'en fut plus de même, l'École d'Extrême- « Orient transportée à Hanoi, car si le climat plus favorable y rendait les études plus « aisées, par contre, un musée général y trouvait infiniment moins sa place. Dans ce « pays de civilisation chinoise, les arts d'origine hindoue se seraient trouvés isolés, sans « aucun des points de comparaison locaux qui permettent de mieux les comprendre. « Il devenait alors plus naturel de substituer à l'idée d'un musée général celle de « musées locaux, conservant dans chaque région de l'Indochine où une civilisation « spéciale avait laissé des traces puissantes les débris qui en subsistaient (1). »

« Et c'est ainsi que le système des dépôts archéologiques régionaux a prévalu sur celui d'un dépôt central. L'Indochine ayant contenu, à des âges et en des lieux différents, trois grandes civilisations, il y aurait trois musées : l'un à Phnom-penh pour les antiquités khmères, l'autre à Tourane pour les restes chams, le troisième à Hanoi pour les objets annamites provenant du Tonkin ou de l'Annam et les pièces originaires des pays directement voisins de l'Indochine française (Siam, Birmanie, Etats chams, etc.) ou des pays d'Extrême-Orient (Inde et Insulinde d'une part, Chine, Japon, Tibet, Corée, de l'autre). Les premiers, d'origine commune, permettraient la comparaison directe avec les pièces provenant de notre colonie ; les autres, en dehors de leur intérêt propre, faciliteraient autant les recherches de filiation possible que les comparaisons avec des pays éloignés.

« Cette organisation régionale de l'enseignement archéologique et ethnographique par l'objet exposé répondait donc aux réalités historiques. Car M. Finot l'a dit dans sa belle leçon d'ouverture du cours d'histoire et de philologie indochinoises au Collège de France (16 mai 1908) : « La famille indochinoise se rattache, par delà la mer, au

(1) BEFEO, IX, n° 3, p. 615.

« vaste domaine austronésien; par les Mon-khmèrs, elle se ramifie jusque dans l'Hindoustan; par les Thai, elle s'apparente aux Chinois; par les Birmans, elle se relie au Tibet; elle est ainsi un nœud du système ethnographique et linguistique de l'Asie orientale et une donnée essentielle de tous les problèmes qui se posent dans cette partie du monde... »

« Sous la direction intérimaire de M. Foucher, du 1^{er} février 1901 au 23 janvier 1902, des dons et des achats accrurent les collections qui, soigneusement, furent classées et étiquetées. Mais au retour de M. Finot, l'heure était venue de se disposer au départ pour Hanoi, le transfert des services généraux au Tonkin entraînant celui de l'Ecole. « Il nous fallut, non sans regrets ni sans inquiétude, remettre dans leurs caisses les délicates peintures, les fines porcelaines, les jades fragiles et les livrer de nouveau aux hasards des traversées. L'opération fut longue et difficile; elle ne dura pas moins de cinq mois, de février à juin. Grâce au concours de M. Commaille, secrétaire de l'Ecole, l'emballage des meubles et des collections fut exécuté avec toute la célérité et tout le soin possibles, et les objets parvinrent à leur lieu de destination sinon sans avaries, du moins avec aussi peu d'avaries qu'il était permis de l'espérer » (1).

« Hanoi travaillait alors à son exposition. Quand elle s'ouvrit, le 16 novembre, les documents archéologiques et ethnographiques de l'Ecole française d'Extrême-Orient étaient rangés dans une des ailes du grand palais. On remarquait les objets rapportés par M. Pelliot de sa mission en Chine après la délivrance des légations : échantillons de céramique, sculptures sur jade, bois ou laque, bronzes, émaux cloisonnés, statuettes en cuivre ou en bronze doré représentant tous les types des divinités lamaïques; il y avait là, groupés en un ensemble instructif, les spécimens caractéristiques de la plupart des arts décoratifs chinois. Dans les autres vitrines ou sur les socles et les consoles, c'était le panthéon annamite, sculpté et peint par un artiste indigène, sous la direction de M. Dumoutier, directeur de l'enseignement au Tonkin; la collection d'ethnographie religieuse se rapportant au bouddhisme birman, formée par M. Claine, consul à Rangoon (statues en pierre, en bronze, en bois, peintures et albums, ivoires sculptés, modèles de sanctuaires, costumes de bonzes); le petit trésor funéraire composé de dix-huit pièces de métal — argent, argent doré, or — trouvé par M. Parmentier, chef du Service archéologique de l'Ecole, au cours d'une fouille dans le temple cham de Pō-klaun-garai, près de Phanrang (Annam); de très rares spécimens de la céramique tonkinoise offerts par M. Dumoutier, en pâte, a-t-il semblé, de kaolin, céramique du XVI^e et du XVII^e siècles, qui fut remplacée malheureusement dans la consommation du pays par la porcelaine cantonnaise; une collection d'armes et d'instruments préhistoriques se rapportant au Japon, au Cambodge, à l'Annam, au Laos, exposée également par M. Dumoutier; des dessins du temple de Pō Nagar à Nhatrang (Annam) par M. Parmentier, qui l'année précédente, avait poursuivi l'*Inventaire descriptif des monuments chams*. D'autres objets, d'autres témoins des civilisations de l'Indochine ou de l'Extrême-Orient méritaient d'attirer les regards. Le jury de l'Exposition reconnut l'intérêt des collections réunies par l'Ecole en lui décernant son grand prix, la plus haute distinction dont il put disposer.

(1) BEFEO, III (1923), n° 3, p. 539.

« L'Exposition valut en outre à l'École de nombreux dons; les pièces venues des Indes néerlandaises (1), de Sumatra, de Palembang, d'Acheeng, du Japon, de Corée, entrèrent définitivement au Musée; il y eut aussi quelques achats importants.

« Par malheur, toutes ces richesses artistiques, après la clôture de l'Exposition, demeurèrent dans une aile du grand palais. Le cyclone du 7 juin 1903 arracha de leurs scellements les portes-fenêtres qui s'abattirent sur quelques vitrines; les porcelaines chinoises, le panthéon annamite, les objets birmans, coréens, les groupes ethnographiques et la majeure partie de la collection achetée à M. Teutsch (images, sculptures bouddhiques) furent gravement endommagées. Les peintures chinoises, traversées par la pluie, ne pouvaient être conservées sans danger à Hanoi: on les expédia à Paris, où le musée du Louvre les accueillit. Les autres collections furent placées au siège même de l'École, dans les diverses salles, les bureaux, la bibliothèque. Mais il ne suffisait pas de les abriter. Pour exposer convenablement les diverses pièces archéologiques et ethnographiques, pour les ordonner en séries suivant leurs origines et la chronologie, pour leur donner, en un mot, cette vie spéciale qui naît du classement, la possession d'un immeuble était indispensable. Ce ne fut pourtant que le 28 janvier 1909 qu'un arrêté attribua à cet effet à l'École d'Extrême-Orient, l'ancien hôtel du gouvernement général. Ainsi durant six années, tandis que les dons et les achats continuaient, tous ces éléments d'un enseignement précieux, faute de place, restèrent, peut-on dire, inutilisés. Cependant, en 1905, conformément au principe du groupement régional, une décision heureuse avait été prise: l'arrêté du 17 août 1905 institua à Phnom-penh, sous l'autorité du résident supérieur et le contrôle scientifique de l'École française d'Extrême-Orient, la « section des antiquités khmères » du musée de l'Indochine; le chef du Service archéologique, M. Parmentier, en fut le conservateur. Toutes les sculptures et inscriptions cambodgiennes qui avaient été transportées dans les anciens bâtiments de l'École à Saigon, furent aussitôt rendues à leur pays d'origine et placées, en attendant un édifice spécial, autour de la pagode élevée par le roi Norodom. Cet édifice fut assez vite construit par les ouvriers du palais, sous la direction de M. Pétillot, conservateur adjoint, et aux frais de la cassette royale; au commencement de 1909, la section khmère put être inaugurée.

« La « section chame » réunira un jour sans doute prochain, à Tourane, les vestiges de cette civilisation morte, déposés dans les diverses résidences; y entreront aussi les sculptures provenant des fouilles exécutées par l'École en Annam, si elles n'ont pu être conservées sur place avec sécurité.

« Le groupe de Hanoi, avec ses collections annamites et extrême-orientales, sera comme le corps de bâtiment du musée de l'Indochine. On a voulu qu'il soit un centre d'études et qu'il se suffise à lui-même; aussi pour parer à l'inconvénient de la séparation des collections, on y ajoutera des moulages des plus beaux morceaux khmers et chams: le savant, le chercheur qui voudra prendre un aperçu rapide des arts de l'Union, aura donc sous les yeux les éléments importants des lointaines sections; en outre Hanoi recevra les inscriptions chames, car, si les inscriptions khmères ont été déposées à Phnom-penh pour la bonne raison que le peuple qui les a gravées existe

(1) « Au point de vue de l'enquête historique, a dit M. Finot, l'Indochine ne saurait être isolée de Java. Les relations pacifiques et guerrières des deux pays ont été constantes. C'est de Java que le royaume de Champa tira son origine, sa religion et ses arts ».

encore et que l'étude du cambodgien moderne est nécessaire à l'étude du khmèr ancien, les épigraphes dues à un peuple ancien disparu doivent aller au musée qui synthétisera l'histoire de la péninsule tout entière et des civilisations qui ont conditionné la sienne.

« Dès le moment où l'on voulut que le musée de Hanoi, à côté de la section spéciale annamite, rendit l'image complète de l'antiquité indochinoise et reflétât un peu du passé du grand cadre asiatique, les membres de l'Ecole eurent devant eux un programme nettement défini. Ils s'employèrent à le remplir, autant, du moins, que le permettait l'exiguité de leurs locaux, mais avec l'espoir que dans un avenir prochain ils pourraient disposer largement des pièces trouvées, acquises ou données, les organiser en un ensemble instructif, qui, par lui-même, mettrait sur la voie des rapprochements, des comparaisons à faire, des enchaînements, des dérivations, des filiations à suivre.

« D'abord et avant tout, ils se soucièrent d'enrichir le premier fonds. Les fouilles leur livrèrent quelques beaux morceaux. Nous citerons seulement la parure d'une idole découverte dans un vase en terre au cours des déblaiements entrepris dans le groupe des monuments chams du cirque de Mĩ-son (Annam); cette parure se compose, entre autres pièces, de bracelets, de pendants, de colliers en or et en argent, ornés de pierres brutes; le travail est en repoussé, le décor, très habile. Ces bijoux furent exposés au Petit Palais de Paris, en 1905, par la Société générale des fouilles archéologiques. M. Maitre rapporta d'une tournée en Annam une pièce hors de pair, un grand plateau ovale en émail, dans un cadre de bois incrusté, sur pied de bois sculpté, contenant une poésie de Minh-Mạnh datée de la onzième année de son règne (1830); M. Pelliot se rendit acquéreur à Si-ngan-fou de céramiques rares et, notamment, d'un vase en terre émaillée de l'époque des Han, d'un autre de l'époque des Yuan, de deux vases en porcelaine à décor polychrome de l'époque des Ming; M. Peri revint du Japon avec une belle collection de gardes de sabre; au Japon également, M. Maitre eut la bonne fortune de pouvoir acquérir deux statues anciennes d'une grande beauté: l'une surtout, représentant Kwannon, remonte vraisemblablement au IX^e, au X^e siècle au plus tard; entière dans ses plus petits détails, jusque dans les fines chaînettes de métal, anciennement dorées, qui l'ornent, cette statue d'une haute valeur artistique, se dresse dans un tabernacle doré et peint de gracieuses figures. Enfin, le musée de Hanoi a été alimenté par des dons toujours plus nombreux, si bien que l'on peut dire que toute la population indochinoise, fonctionnaires, militaires, colons, ont contribué à le constituer; sans l'existence de ce centre archéologique qu'est l'Ecole, on devine où seraient allés quantité d'objets découverts souvent par pur hasard.

« Les collections de Hanoi attendaient depuis trop longtemps un local pour que l'ancien hôtel du gouverneur général ne fût pas rapidement aménagé suivant sa nouvelle destination. Moins d'un an après l'arrêté du 28 janvier 1909 qui le cédait à l'Ecole, les dispositions de ce bâtiment étaient modifiées comme il convenait sous la direction de M. Parmentier, directeur intérimaire. La partie principale fut affectée au Musée; elle était peu claire, on pratiqua autant de jours que l'on put. La partie annexe servira de dépôt et contiendra les collections d'estampages, les séries de doubles, le laboratoire photographique (1).

(1) Ce bâtiment annexe nous a été retiré depuis pour être affecté au service des Douanes et Régies. [N. D. L. R].

« Les collections furent distribuées en deux grands groupes: d'un côté les objets relevant de la civilisation chinoise, de l'autre ceux relevant de la civilisation hindoue. La véranda du rez-de-chaussée, les trois salles antérieures, la galerie centrale, la galerie supérieure furent consacrées aux arts dérivés de l'Inde et à la préhistoire; la grande salle du rez-de-chaussée, les salles du premier étage furent désignées pour recevoir tout ce qui concerne l'art chinois et ses dérivés. On eut l'heureuse idée de donner aux diverses salles les noms des explorateurs et savants français morts en Indochine.

« En entrant, c'est la salle Carpeaux. Elle réunit les quelques résultats des fouilles du Cambodge et du Champa. On y voit les bijoux de Mī-son, des vestiges des sanctuaires de Nhatrang et des monuments de Đông-dương et de Mī-son, dans la province de Quảng-nam. Une autre vitrine contient des statuettes siamoises, des buddhas. Contre les murs, ce sont des peintures cambodgiennes, siamoises et birmanes. Au centre un Bodhisattva cham en bronze et la statue en terre trouvée dans la tour de Cheo-reo. Sur des dés avec d'autres statues, le « Buddha qui marche » du Laos.

« A droite, dans la salle de Beylié, les vitrines renferment des céramiques sino-siamoises, des objets birmanes, chams, laotiens, des cachets cambodgiens.

« A gauche, les collections préhistoriques occupent une partie de la salle Odend'hal; elles ont été réunies et léguées par M. Dumoutier; d'autres dons sont venus les enrichir, notamment les armes, les outils cochinchinois de M. Maspero (1). On remarque encore des moulages de sculptures khmères, un coffre birman, des statues laotiennes, une peinture cambodgienne.

« Ces trois salles donnent sur la galerie Francis Garnier, où s'alignent les grands Buddhas laotiens, siamois, birmanes; au mur l'on voit le dessin du sanctuaire de Pō Nagar de M. Parmentier, et du côté de l'escalier, une poutre sculptée provenant d'une pagode du village de Thuy-trương, route du Village du Papier.

« De la galerie centrale on passe à la grande salle Doudart de Lagrée, qui a plus de 20 mètres de long. A droite ce sont les céramiques de Dumoutier de l'exposition d'Hanoi, complétées par de nouvelles séries, des débris de terre cuite trouvés dans la grotte des Merveilles (baie de Halong), de nombreuses pièces archéologiques. Entre les colonnes sont exposés des costumes de généraux mandchous. Au centre les envois de M. Pelliot, le brûle-parfums en bronze doré et émaillé de M. Doumer, d'autres bronzes, des gravures chinoises, des bleus de Chine et d'Annam, etc.

« Les trois salles du premier étage sont situées entre deux galeries. A la dernière marche de l'escalier, à droite, c'est la salle Armand Rousseau; de larges vitrines contiennent le panthéon bouddhique tibétain, les figures chinoises (bronze, bois, porcelaine), les japoneries. On passe ensuite, après la salle du catalogue, dans la salle Paul Bert qui, sauf une partie réservée aux objets coréens et à d'autres peintures, bronzes, jades, porcelaines, émaux chinois, est remplie par les pièces annamites. Du côté opposé à l'escalier, dans la galerie Henri Rivière, se trouve la collection numismatique; au mur sont fixées des estampes japonaises, des miniatures coréennes et le très curieux plan de Hanoi en 1873, exécuté en 1902 par un excellent dessinateur annamite.

(1) Et plus récemment les objets préhistoriques du Laos donnés par M. Mansuy [N. D. L. R.].

« Dans le jardin s'alignent les stèles chames et d'autres pierres archéologiques.

« Ces pages rapides suffiront à donner quelque idée de la valeur et de l'importance du musée de l'Ecole française d'Extrême-Orient, valeur scientifique et artistique, importance relativement à l'influence française. Sans doute l'Ecole bénéficie-t-elle dans une certaine mesure du concours de nombreuses personnes que passionne l'étude du passé de l'Indochine ; mais c'est elle qui a discipliné les recherches et encouragé les initiatives, qui, sous la direction successive de MM. Finot, Foucher, Maitre, a su recueillir, apprécier, classer les documents, et, en dernier lieu, quand le gouverneur général mit à sa disposition pour le groupement des collections un immeuble spacieux, c'est son directeur intérimaire, M. Parmentier, chef du Service archéologique, qui a, en quelque sorte, donné l'existence réelle au musée. »

DOCUMENTS ADMINISTRATIFS

1^{er} octobre 1910

RAPPORT AU CONSEIL SUPÉRIEUR DE L'INDOCHINE SUR LA SITUATION MATÉRIELLE ET LES TRAVAUX DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT PENDANT L'ANNÉE 1910.

Malgré l'absence par congé régulier d'un certain nombre des membres de l'École, et la faiblesse des crédits accordés pour cette année en opposition avec l'effort considérable que les opérations prévues pour cette période devaient exiger, l'année 1910 ne marquera pas un temps d'arrêt dans le développement constant de l'École : elle aura vu réaliser en effet un des objectifs principaux de sa fondation, que des difficultés sans cesse renaissantes n'avaient pu jusqu'à ce jour permettre de mener à bien, l'installation définitive d'un musée de l'art en Extrême-Orient.

PERSONNEL. — M. Cl. E. MAITRE, directeur, au retour d'une mission qui lui avait été confiée au Japon en fin d'année 1909 et dont il a rapporté, à côté de nombreux matériaux concernant les études entreprises par lui, quelques pièces du plus haut intérêt pour le Musée, est parti en congé en France au début de mars.

M. P. PELLIOT, professeur de chinois, après l'achèvement de sa remarquable mission au Turkestan et le court espace de temps où il est revenu prendre une part plus directe aux travaux de l'École, est rentré en France où il s'occupe du travail considérable que représente la mise en œuvre des nombreux documents qu'il a recueillis au cours de son expédition.

M. H. PARMENTIER, chef du Service archéologique, chargé par intérim de la direction de l'École, a profité de ce séjour forcé à Hanoi pour installer le Musée dans les nouveaux locaux mis, l'année dernière, à la disposition de l'École et pousser la préparation du deuxième volume de l'*Inventaire descriptif des monuments çams*. Après une inspection détaillée des travaux en cours d'exécution à Angkor, il a dressé, à la suite d'une visite minutieuse de la province de Tay-ninh, l'inventaire archéologique de cette province, qui, publié dans le *Bulletin*, est l'amorce d'une étude d'ensemble des rapports de pénétration des deux civilisations çame et khmère.

M. E. HUBER, chargé du cours de philologie indochinoise, s'est rendu à Phnom-penh pour y étudier la possibilité de faire de cette ville un centre d'études philologiques plus spécial aux races de civilisation hindoue en Indochine, et dans le même objet, a été chargé d'une mission au Siam et en Birmanie. Il a continué dans le *Bulletin* la publication de ses études indochinoises.

M. Ch. B. MAYBON, secrétaire-bibliothécaire, de retour de congé, a repris son service au mois de février : il a employé une partie de son séjour en Europe à rechercher au *British Museum* et dans les archives de l'ancienne Compagnie anglaise des Indes

conservées à l'*India Office* à Londres, les documents relatifs à la Cochinchine et au Tonkin ; il a publié dans le *Bulletin* un inventaire des documents provenant de cette source et se rapportant à l'établissement qu'eurent les Anglais au Tonkin dans la seconde moitié du xvii^e siècle. Il poursuit ici ses études sur la dynastie des Nguyễn.

M. J. COMMAILLE, conservateur du groupe d'Angkor, a continué avec la même infatigable activité le déblaiement et l'aménagement d'Angkor-Vat ; il a pu également s'attaquer au problème délicat de l'établissement des voies de communication définitives dans la ville ou mieux la forêt d'Angkor-Thom.

M. N. PERI, pensionnaire, après avoir rempli pendant l'absence de M. MAYBON les fonctions de secrétaire-bibliothécaire, a pu reprendre ses études sur la littérature et notamment le théâtre japonais, dont quelques fragments ont paru déjà dans le *Bulletin*.

M. H. MASPERO, pensionnaire, s'est occupé du classement de notre importante bibliothèque annamite, dont il prépare un catalogue, et s'est chargé de l'exécution et du classement des estampages des inscriptions annamites antérieures à notre installation, recherches qu'il a étendues dans le Nord de l'Annam en divers voyages à Hué, Ninh-binh, etc. Il prépare une étude sur la géographie ancienne du Tonkin et a continué ses recherches sur les premiers temps du bouddhisme en Chine, qui lui ont fourni la matière de quelques articles et notes pour le *Bulletin*.

M. E. CHASSIGNEUX, pensionnaire, a continué les travaux mentionnés l'année dernière sur la géographie physique et humaine des plaines du Tonkin et du Nord-Annam. Il s'est particulièrement attaché à distinguer, dans la formation du réseau hydrographique si complexe des deltas, la part de la nature et celle des habitants, à étudier les modifications que les fleuves ont subies au cours des temps historiques, enfin, à rechercher quelle a été leur utilisation par l'homme comme voies de communication militaires ou économiques aux différentes époques et de nos jours. Il a également porté son attention sur le problème de l'avancement progressif du delta du Tonkin, qu'il s'est efforcé de résoudre à l'aide d'arguments empruntés à la géologie et à l'histoire. Au point de vue de la géographie physique, M. Chassigneux a été assez heureux pour découvrir dans les provinces de Nghê-an et de Hà-tĩnh des preuves manifestes d'un soulèvement du littoral à une époque géologique très récente. Cette constatation modifie sensiblement les idées admises jusqu'à ce jour sur la formation de la plaine côtière qui s'étend à l'Est de la péninsule indochinoise.

M. L. FINOT, ancien directeur de l'Ecole et son représentant en France, a poursuivi au Collège de France l'exposé des méthodes et des résultats obtenus dans l'étude de l'histoire et de la philologie indochinoises. Grâce à ses soins et à sa surveillance assidus, de nouveaux volumes des *Publications* de l'Ecole ont paru en France dans les meilleures conditions. Enfin sa collaboration a valu au *Bulletin* de nouvelles notes d'épigraphie indochinoise.

M. L. CADIÈRE, correspondant délégué, a continué dans le *Bulletin* la publication de ses importants travaux de philologie annamite et a bien voulu se charger de l'exécution des estampages des inscriptions de l'Annam du Nord.

M. E. M. DURAND, correspondant délégué, a continué dans l'Annam du Sud ses recherches sur les Čams, tant au point de vue archéologique qu'au point de vue philologique.

MM. A. BONIFACY, R. DELOUSTAL, M. J. KEMLIN et J. PRZYLUKI ont collaboré au *Bulletin*.

Au groupe des correspondants de l'Ecole s'est ajouté cette année M. FRANKFURTER, conservateur de la *Vajirañana National Library* de Bangkok.

PUBLICATIONS. — Le *Bulletin* que publie l'École tous les trois mois a repris cette année sa régularité.

Dans les publications de l'École, deux Atlas sont venus, l'un annoncer, l'autre compléter, des ouvrages en cours d'exécution. Deux volumes de planches photographiques, d'un tirage fort délicat et qui fut particulièrement soigné, constituent le début de la publication des résultats de la mission archéologique de M. CHAVANNES, membre de l'Institut, dans la Chine septentrionale. Le portefeuille des relevés de M. H. PARMENTIER, représentant la série entière des monuments çams de l'Annam, avec les cartes au 500.000^e qui parachèvent pour cette région l'atlas archéologique de l'Indochine, vient fournir la documentation figurée sans laquelle l'*Inventaire descriptif* paru l'année précédente n'aurait pas eu la précision complète qui était désirée.

Enfin la série des inventaires archéologiques se complète en France par la préparation que fait M. DE LAJONQUIÈRE, longtemps chargé de missions pour le compte de l'École, d'un troisième volume concernant les monuments khmers dans les provinces rétrocédées par le Siam.

Parmi les ouvrages qui se rattachent directement aux travaux de l'École sans qu'elle en supporte les frais d'impression, il faut signaler le *Guide d'Angkor* que M. COMMAILLE, conservateur du groupe, vient d'achever et qui doit être édité à Paris aux frais de la Société des Etudes indochinoises de Saigon, et la grande publication entreprise par la « Commission archéologique de l'Indochine » reproduisant les bas-reliefs du Bayon, dont les clichés furent exécutés, au cours des missions qui leur furent confiées en 1901 et 1904, par MM. H. DUFOUR et Ch. CARPEAUX, attachés à l'École française d'Extrême-Orient.

CONSERVATION ET ÉTUDE DES MONUMENTS HISTORIQUES. — Les travaux nécessités par l'état du groupe de monuments d'Angkor se continuent systématiquement suivant le plan général arrêté en 1908, mais sont grandement facilités par l'importante contribution financière de la Société d'Angkor et tout spécialement de sa section de Phnom-penh. Le massif central du temple d'Angkor-Vat est à cette heure entièrement dégagé des terres qui encombraient les diverses cours et complètement débarrassé de la végétation tenace qui, incrustée dans les moindres fentes depuis la date relativement récente où les bonzes ont cessé tout entretien sérieux, n'eût pas tardé à en amener la ruine. En outre, par suite des efforts combinés de l'administration et de la Société d'Angkor, les bonzeries qui encombraient la terrasse antérieure de l'édifice et en masquaient la noble façade, ont été déplacées, les arbres trop gênants abattus, et le monument apparaît aujourd'hui dans toute l'ampleur de son ensemble. Les travaux de l'avenue principale ont été poursuivis, mais, faute d'une main-d'œuvre spéciale difficile à obtenir et à maintenir sur place, demanderont pour leur achèvement un temps encore considérable; les balustrades ont pu cependant être relevées sur une certaine longueur et le dallage de la chaussée a été entièrement remis en état. Les trois avenues anciennes qui réunissaient le monument aux trois autres porches ont été rétablies et remblayées avec les décombres des cours, et le plan général du monument, qui n'était jusqu'ici apparent qu'aux seuls spécialistes, se montrera nettement aux yeux des visiteurs. Ce dernier travail a été, ainsi que le dégagement de la grande terrasse, entièrement exécuté sur les fonds de la Société d'Angkor : à la même source sont dus les subsides qui permettent la création d'une route intérieure dans la ville d'Angkor-Thom.

Un bungalow a été ouvert par les soins de l'administration ; la maison du conservateur est achevée et a reçu la plus grande part des ouvrages nécessaires à l'étude de l'art khmèr et spécialement d'Angkor, qui seront ainsi à la disposition des visiteurs.

L'inventaire archéologique détaillé s'est augmenté de l'étude de la province de Tay-ninh, que put exécuter le chef du Service archéologique après son inspection des travaux d'Angkor en fin d'année 1909.

Enfin une importante documentation photographique a été prise par les soins du regretté général de Beylié sur les bas-reliefs et le monument tout entier de Banteai-Chmar et sur divers édifices du Cambodge.

MUSÉE. — Les remarquables collections de l'Ecole, qui n'ont jamais été exposées d'une façon digne d'elles, ont enfin trouvé un abri qui permet de les mettre en valeur et de faire d'elles non seulement un instrument de jouissance artistique, mais un excellent moyen d'étude : les artisans de Hanoi pourront y trouver d'admirables modèles où retremper aux meilleures sources les traditions dont découle leur art, et les amateurs des belles choses d'Extrême-Orient pourront, par des séries très complètes et les indications de nature, d'origine et d'époque qui les accompagnent, se rendre compte de la filiation des formes qu'ils savent admirer.

Depuis quelques années le principal effort des organisateurs du Musée tend à développer la partie annamite que les circonstances n'avaient pas permis jusqu'alors d'enrichir autant que les sections dont cet art dérive. Aux belles pièces rapportées l'année dernière de Hué par M. MAITRE est venue s'ajouter cette année toute une série d'incrustations, de bronzes, d'objets anciens d'origine tonkinoise, même de parties de monuments disparus ou menaçant ruine.

Quant aux arts étrangers, le voyage de M. Maitre au Japon lui a permis de faire entrer au Musée une de ces pièces d'art inestimables, dont l'acquisition devient à peu près impossible aujourd'hui, une admirable statue de la déesse Kwannon avec les moindres détails de ses ornements d'or qu'une adoration de dix siècles a couverts d'une vénérable patine. La section du Siam s'est augmentée de curieuses pièces de fabrication chinoise exécutées sans doute au XIII^e siècle en ce pays.

En outre, le plan d'ensemble des musées locaux achève de recevoir sa réalisation. Celui de Phnom-penh s'est enrichi de quelques belles pièces nouvelles ; le bâtiment correspondant à Tourane doit être commencé en 1911. Une entente passée avec la Société des Etudes indochinoises de Saigon permet de réunir dans une de ses salles les pièces du domaine public qu'il eût fallu éloigner de leur point de découverte pour les déposer suivant leur origine à Phnom-penh, Tourane ou Hanoi. Enfin, l'établissement projeté d'un musée à Vientiane arrêtera l'exode lamentable des sculptures laotiennes.

BIBLIOTHÈQUE. — Les diverses sections de la bibliothèque se sont accrues cette année d'achats et de dons assez importants. La section européenne a reçu notamment du Gouvernement général des collections partielles de journaux publiés autrefois en Indochine, des cartes et la collection des *Annales maritimes et coloniales*. Mademoiselle de Reinach a fait remettre à l'Ecole de nombreux ouvrages relatifs à l'Indochine et au Siam.

La bibliothèque japonaise a été enrichie par de nombreux achats faits au Japon par M. Maitre au cours de sa mission, et le département des manuscrits s'est développé encore par suite des acquisitions de M. Huber au Siam et en Birmanie.

Le fonds annamite a continué à s'accroître normalement par la copie d'ouvrages rares que les mandarins et les lettrés communiquent avec la même bonne volonté que les années précédentes. Ce fonds est maintenant unique, et le Ministre de l'Instruction publique à la cour de Hué a manifesté le désir d'en faire copier plusieurs numéros. La première liste d'ouvrages annamites historiques établie par les soins de l'Ecole en 1904 (*Bulletin*, IV, p. 617-671) comprenait 175 titres : près de cent ouvrages nouveaux sont entrés depuis à l'Ecole soit par acquisition, soit par copie, certains comprenant un grand nombre de volumes. Les uns se rapportent à la géographie, à l'histoire, au droit, à l'administration, d'autres aux cultes, à la littérature. Bon nombre d'ouvrages qui n'étaient connus qu'à l'état fragmentaire, ont été complétés grâce aux recherches de l'Ecole.

Le fonds épigraphique a reçu aussi un notable accroissement : des estampages et des copies d'inscriptions ont été rapportés par M. Huber, et, en outre, on a formé à l'Ecole un personnel capable d'estamper les inscriptions suivant les méthodes chinoises ; une collection de plus de deux cents estampages, des plus intéressants aux points de vue historique et religieux, a été ainsi réunie à la suite des recherches faites seulement à Hanoi et aux environs ; elles seront poursuivies ensuite dans tout le Tonkin, et le P. Cadière a bien voulu se charger de faire exécuter les estampages des inscriptions anciennes se trouvant dans l'Annam septentrional.

La collection photographique s'est enrichie des dons du général de Beylié (bas-reliefs des monuments de Banteai-Chmar, Lovek, Oudong, etc.), et des clichés exécutés par les soins de M. Commaille. Une salle spéciale du Musée mettra ces riches collections photographiques à la disposition du public.

H. PARMENTIER.

4 décembre 1910

— Arrêté chargeant M. L. CADIÈRE, correspondant délégué, de rechercher en France les documents concernant l'histoire ancienne de l'Indochine et les relations des Européens avec le royaume d'Annam. (*J. O.*, 15 décembre 1910, p. 3544.)

INDEX ANALYTIQUE

Les noms des auteurs d'articles originaux sont en PETITES CAPITALES, et les titres de leurs articles en *italique*. Les noms des auteurs d'ouvrages ou d'articles dont il a été rendu compte sont en *italique*.

Adran (M^{sr} d'). Cf. Pigneau de Béhaine.
Angkor. De Saigon à Singapour par —, v. *Lajonquière*. Photographie des bas-reliefs d' —, 268. Travaux à —, 267-268, 450-451, 742-743.

Anglais. Une factorerie — e au Tonkin au XVII^e siècle, v. MAYBON (Ch. B.).

Annam. — chí lưc, v. *Lê-Túc*. — nhất thông chí, 544-545. Classement de la bibliothèque annamite de l'École, 447-450. Cours de droit à l'usage des Annamites, 269. Dictionnaire thai-annamite, v. *Savina*. Estampage des inscriptions annamites, 450. Histoire d' —, v. *Hoàng-cao-Khải*. Justice dans l'ancien —, v. DELOUSTAL. Livre d'or de l' —, v. *Brébion*. Monuments chams de l' —, v. *Parmentier*. Origine des Annamites, 440 n. 2, 617. Phonétique, v. CADIERRE. Protectorat général d' — sous les T'ang, v. MASPERO (H.). Superstitions annamites relatives aux plantes et aux animaux, v. POUCHAT.

An-nam nhất thông chí, 544-545.

Arabe. Gloses sino- — s, v. *Hartmann*.

Archéologie. Bulletin de la Commission archéologique de l'Indochine, 444, 644. Carte archéologique de l'ancien Cambodge, v. *Lajonquière*. Expédition archéologique en Asie centrale, 272-281, 455-456, 656-658. Fouilles archéologiques dans l'Inde, 455. Mission archéologique dans la Chine septentrionale, v. *Chavannes*. Mission archéologique envoyée en Chine par le Nishi-Hongwanji, 651-654. Travaux relatifs à l' — du Cambodge et du Champa, v. *Cædès*.

Ardenne de Tizac (H. d'). L'Art chinois, traduction du Chinese Art de S. W. *Bushell*, 257, 442.

Arjona (J. de), 171 n. 1.

Art. — bouddhique du Turkestan chinois, 277, 656-657; v. *Maybon* (A.). — chinois, v. *Bushell*. Ventes d'objets d' — à Kyôto, 271-272.

Asie centrale. Documents découverts en — par M. Pelliot, 270, 643-644; v. *Lévi*. Mission Pelliot en —, 272-281, 655-660. Résultats géographiques de la mission Pelliot en —, v. *Lévi*. — Cf. Turkestan.

Asie orientale. Histoire des relations du Japon avec l' —, v. *Pozdnyeev*.

Astronomie cambodgienne, v. *Faraut*.

Arousseau (L.). Comptes rendus, 696-710, 729 n. 1.

Bắc thành đja dư chí, 543.

Balet (J. C.). Le Japon militaire : l'armée et la marine japonaises en 1910, 646.

Banteai-chmar. Bas-reliefs, v. PARMENTIER, de Beylié.

Baphuon. Bas-reliefs, 268; v. *Finot*.

Baron (S.), 169 n. 1.

Basse-Brioulé. Note sur les digues du Cambodge, 451-453.

Beauvais (J.). Nommé correspondant de l'École, 284.

Beylié (Gal de). Ses photographies des bas-reliefs de Banteai-chmar, 205, 743; d'Angkor-Vat et de Baphuon, 268. Elu correspondant de l'Académie des Inscriptions, 281. Nécrologie, 460, 661-663.

Bibliographie, 233-255, 423-441, 612-643, 635-728. Notes bibliographiques, 255-261, 441-444, 643-647, 729-732. — des voyages dans l'Indochine française, v. *Brébion*. Travaux bibliographiques relatifs à l'Indochine française, v. MAYBON (Ch. B.).

Bibliothèque. — de l'École, 262-266, 445-450, 648-651, 743-744. Fonds chinois de la — Nationale, 281, 659-660. — de la

Compagnie de Jésus. 416. Une — retrouvée à Touen-houang. 279-280, 658; cf. Touen-houang che che yi chou.

Birmanie. La question du chemin de fer de — au Yang-tseu, 242-249. Mission de M. Ed. Huber en —, 262, 285, 445, 648, 650-651.

Bonard (amiral). Sa politique en Cochinchine. 435-436.

BONIFACY (A.). *Les génies du temple de Thê-lôc*, 683-694. *Les génies thériomorphes du xā de Huông-thượng*, 393-401. — *Compte rendu*, 617-618. — Nommé correspondant de l'École, 284.

Bōrō-budur. Interprétation de quelques sculptures du —, v. *Erp (van)*.

Borri (Ch.), 430, 431-432.

Bouddhisme. L'art bouddhique du Turkestan oriental, 277, 656-657; v. *Maybon* (A.). — chinois, v. *Wieger*. Communautés et moines bouddhistes chinois aux II^e et III^e siècles, v. MASPERO (H.). Congrès panbouddhiste, 455. Existence du canon bouddhique en sanscrit, 729. Index du canon bouddhique, v. *Ross*. Introduction du — en Chine, v. *Franke*, MASPERO (H.). Recherche des vestiges du — en Asie centrale, 276 sqq., 656 sqq. Reliques du Bouddha, 455. Textes bouddhiques retrouvés à Kyōto, 271.

Brébion (A.). Bibliographie des voyages dans l'Indochine française du IX^e au XIX^e siècle, 414, 424-434. Livre d'or du Cambodge, de la Cochinchine et de l'Annam. 1625-1910. Biographie et bibliographie, 618-619.

Brenier (H.). *Compte rendu*, 233-253.

Bulletin de la Commission archéologique de l'Indochine, 1909, 444; 1910, 644.

Bulletin de l'Association amicale franco-chinoise, avril 1910, 442.

Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient, 742.

Bushell (S. W.). *Chinese Art*, traduit en français par H. d'Ardenne de Tizac, 257, 442.

CADIÈRE (L.). *Monographie de la semi-voyelle labiale en annamite et en sino-annamite*, 4^e partie (suite et fin), 61-93; conclusions et index, 287-337. — Chargé de rechercher en Europe les documents relatifs à l'histoire ancienne de l'Indochine. 733, 744. — Cf. 741.

Cambodge. Chronique, 267-268. 450-453. — Astronomie cambodgienne, v. *Fauraul*. Carte archéologique de l'ancien —, v. *Lajonquière*. Dictionnaire français-cambodgien, v. *Tandart*. Inscriptions du —, v. *Cædès*. Livre d'or du —, v. *Brébion*. Travaux relatifs à l'archéologie du —, v. *Cædès*. — Cf. *Khmèr*.

Canal des Bambous, 668-671.

Canal des Rapides, 571-574.

Cao-son đai vương, 684.

Cardim (P. A. F.), 427 n. 1.

Champa. Inscriptions du —, v. *Cædès*. Monuments chams de l'Annam, v. *Parmen-tier*. Le royaume de —, v. *Maspero* (G.). Travaux relatifs à l'archéologie du —, v. *Cædès*.

Chapado, 174 n. 1.

Charner (amiral). Son administration de la Cochinchine, 435.

Chassigneux (Edm.). Terme de séjour prorogé pour 1910, 262, 284. Rentrée définitive en France, 648, 664. Ses travaux, 741.

Chavannes (Ed.). Le T'ai chan. App. : Le dieu du sol dans la Chine antique, 627-629. Mission archéologique dans la Chine septentrionale, planches, 255-256. — Sur le « Touen-houang che che yi chou », 644.

Chéon (A.). Nommé correspondant de l'École, 284.

Chine. Bibliographie, 233-253, 441-444, 627-636, 696-710. — Art chinois, v. *Bushell*. Art militaire, v. *Giles*. Bulletin de l'Association amicale franco-chinoise, 442. Chronologies néoméniques chinoise et européenne, v. *Hoang*. Commerce des Chinois au Tonkin au XVII^e siècle, 179 n. 1. Communautés et moines bouddhistes chinois aux II^e et III^e siècles, v. MASPERO (H.). Les Dalai Lama et leurs relations avec les Empereurs mandchous de la —, v. *Rockhill*. Décret de 1808 de l'Empereur de — sur la réincarnation des grands Lamas, v. *Waddell*. Le dieu du sol dans la — antique, v. *Chavannes*. Etudes sino-mahométanes, v. *Vissière*. Fonds chinois de la Bibliothèque Nationale. 281, 659-660. Gloses sino-arabes, v. *Hartmann*. Index du canon bouddhique, v. *Ross*. Introduction du bouddhisme en —, v. *Franke*, MASPERO

(H.). Lexicologie chinoise, v. *Zach*. Mission archéologique dans la — septentrionale, v. *Chavannes*. Mission archéologique envoyée en — par le Nishi-Hongwanji, 651-654. Phonétique sino-annamite, v. *CADIÈRE*. Poterie chinoise de l'époque des Han, v. *Lauser*. Succession au trône de —, v. *Courant*. Sur « La — novatrice et guerrière », v. *d'Ollone*. Variétés sinologiques, 729-730.

Chop, 190 n. 2.

Chōsen. — kosho kankōkwaï, 258-259. — kyōkwaï, 260.

Chouei king tchou, 117, 123 sqq.

Chronique, 262-281, 445-456, 648-660, 733-739.

Chronologie. — chinoise, cf. *Hoang*.

Cochinchine. Comité agricole et industriel de la —, 410. Histoire, v. *Cultru*. Livre d'or de la —, v. *Brébion*. Prononciation du cochinchinois, v. *Grammont*.

Code des Lè, v. *DELOUSTAL*.

Cœdès (G.). Bibliographie raisonnée des travaux relatifs à l'archéologie du Cambodge et du Champa, 413, 444. Catalogue des pièces originales de sculpture khmère conservées au Musée indo-chinois du Trocadéro et au Musée Guimet, 644. Inventaire des inscriptions du Champa et du Cambodge, 413. Textes d'auteurs grecs et latins relatifs à l'Extrême-Orient depuis le IV^e siècle av. J.-C. jusqu'au XIV^e siècle, 695.

Cô-loa, 577-578.

Comité agricole et industriel de la Cochinchine, 410.

Commaille (J.). Travaux à Angkor, 267, 285, 741. Allocation d'une indemnité de cherté de vivres, 284. Nommé officier d'académie, 451.

Confucianisme, v. *Iwatare*.

Confucius. Un épisode de sa vie, 699.

Conway (de), 427 n.

Cordier (P.). Nommé correspondant de l'Ecole, 284.

Corée. Les écoles industrielles et agricoles en —, 272. Société coréenne, 260. Société pour la publication des anciens ouvrages coréens, 259-260.

Correspondance, 282-283, 457-458.

Couplet (Ph.), 177 n. 1.

Courant (M.). La Succession au trône de Chine, 441.

Culte. — des génies de Huông-thượng, v. *BONIFACY*. — du dieu du sol, v. *Chavannes*, *PRZYLUKSI*.

Cultru (P.). Histoire de la Cochinchine française des origines à 1883, 434-441.

Đai-an, 677.

Đai-hoàng, 676.

Đai-la, 554-563.

Dalai Lama. Les — et leurs relations avec les Empereurs mandchous de la Chine. v. *Rockhill*. Décret de 1808 de l'Empereur de Chine sur la réincarnation des —, v. *Waddell*.

Dampier (W.). Voyage au Tonkin en 1688, 169 sqq.

Damrong Rachanuphap (prince). Nommé correspondant de l'Ecole, 284.

Date. Histoire de la famille —, v. *Ôtsuki*.

Dau' al' Mişbah, 707-708.

Dautreme (J.). L'Empire japonais et sa vie économique, 636-639.

Davies (H. R.). Yun-nan, the link between India and the Yang-tse, 233-253.

DELOUSTAL (R.). *La justice dans l'ancien Annam, traduction et commentaire du Code des Lè* (suite), 1-60, 349-392, 461-505. — Nommé correspondant de l'Ecole, 284. Nommé professeur de langue annamite à l'Ecole des Langues orientales, 660. — Cf. 741.

Despatchadore, 174 n. 1.

Dieu du sol. Culte du — au Tonkin, v. *PRZYLUKSI*. Le — dans la Chine antique, v. *Chavannes*.

Documents administratifs, 284-285, 459, 664, 740-744. — 1910, 14 février, Congé administratif accordé à M. Maitre, 284. — 25 février, M. Parmentier chargé des fonctions de directeur pendant l'absence de M. Maitre, 284. — Ib., Décision accordant à M. Commaille une indemnité de cherté de vivres, 284. — 26 février, Prorogation du terme de séjour de MM. Peri, H. Maspero et Chassigneux, 284. — 3 mars, MM. Bonifacy et P. Cordier, nommés correspondants, 284. — 14 mars, MM. Beauvais, Chéon, Damrong, Deloustal, Gerini, de Lajonquière, Takakusu, Vogel, nommés correspondants, 284. — 16 mars, Avance accordée à M. Commaille pour être affectée aux travaux d'Angkor, 285. — 22 mars,

Mission au Siam et en Birmanie de M. Huber prorogée de 4 mois, 285. — 27 avril, M. Frankfurter nommé correspondant, 459. — 11 août, M. de Mecquenem nommé pensionnaire, 664. — 31 août, Passage de retour accordé à M. Chassigneux, 664. — 1^{er} octobre, Rapport au Conseil supérieur de l'Indochine sur la situation matérielle et les travaux de l'Ecole pendant l'année 1910, *in-extenso*, 740-744. — 4 décembre, M. Cadière chargé de rechercher en France les documents concernant l'histoire de l'Indochine, 744.

Documents historiques. Relatifs à l'Indochine, v. *Cadès*. — à la Société des Missions-Etrangères, v. *Launay*.

Đông-thỏ, v. PRZYLUKI.

Droit. Cours de — à l'usage des Annamites, 269. — annamite, v. DELOUSTAL. Ouvrages annamites sur le —, 448.

Dur đia chi de Nguyễn-Trãi, 539-541.

Dupuis (J.). Le Tonkin de 1872 à 1886. Histoire et politique, 619-623.

Durand (E. M.). Ses recherches sur les Chams, 741.

Ebe (A.). Bummei-ron, 647.

Ecole française d'Extrême-Orient. Chronique, 262-267, 445-450, 648-651, 733-739. Situation de l' — pendant l'année 1910, v. PARMENTIER. — V. Bibliothèque, Bulletin, Documents administratifs, Musée, Publications.

Epigraphie, v. Inscriptions.

Erp (T. van). Interprétation de quelques sculptures du Boroboudour, 441.

Extrême-Orient. Géographie de l' — de Ptolémée, v. *Gerini*. Textes d'auteurs grecs et latins relatifs à l' —, v. *Cadès*. Voyage en —, v. *Takekoshi*.

Factorerie (Une) anglaise au Tonkin au XVII^e siècle, v. МАУВОН (Ch. B.).

Faraut (F.-G.). Astronomie cambodgienne, 643. Vérification des dates des inscriptions des monuments khmers, 643.

Ferreira (P. M.), 428 n.

FINOT (L.). *Le général de Beylié*, 661-663. — Les bas-reliefs de Bapuon, 644. Inscriptions du Siam et de la péninsule malaise, 644. — Cf. 741.

Fong tcheou [Phong châu], 568 n. 3, 665-668.

Formose. Les aborigènes de —, v. *Torii*.

Les plantes de —, v. *Kawakami*.

Fo-tsi [Phât-tích], 571.

Fou Yi, 98 n. 1.

France (A.), v. *Wakatsuki (S.)*.

France. Chronique, 272-281, 455-456, 655-660. — Histoire des interventions françaises au Tonkin, v. *Dupuis*. Les Français au Tonkin au XVII^e siècle, 199 n. 1.

Franke (O.). Zur Frage der Einführung des Buddhismus in China, 629-636.

Frankfurter (O.). Nommé correspondant de l'Ecole, 445, 459, 741.

Fujii (O.). Gengo dai-jiten, 642-643.

Fujioka (S.). Nécrologie, 270-271.

Gagaku, musique classique japonaise, v. *Leroux*.

Garnier (F.). Sa mort, 621. Galerie — du Musée de l'Ecole, 738.

Geibun, 731-732.

Génies. Les — de Huông-thượng et de Thè-lộc, v. BONIFACY. — des Rongao, 519 sqq.

Géographie. — de l'Indochine, v. *Magnabal*. — historique du Tonkin, v. MASPERO (H.). Textes géographiques relatifs à l'Indochine, v. *Cadès*. — indochinoise de Ptolémée, v. *Gerini*. Dictionnaire géographique du Japon, v. *Yoshida*. Ouvrages annamites et chinois sur la — de l'Annam, 449, 537-549.

Gerini (G. E.). Researches on Ptolemy's geography of Eastern Asia, 422-423. — Nommé correspondant de l'Ecole, 284.

Giles (L.). Sun Tzū on the Art of War, the oldest military treatise in the world, 709-710.

Grammont (M.). Recherches expérimentales sur la prononciation du cochinchinois, 443.

Grec. Textes d'auteurs — s relatifs à l'Extrême-Orient, v. *Cadès*.

Guelda (F. E.), 428 n.

Gyfford (W.), 163 n. 4, 171 n. 1.

Hai-men, 669 n. 4.

Han. Heou — chou, k. 118, 112, 122 sqq. Heou — ki, k. 10, 111-112, 124 sqq. Objets de l'époque des — trouvés dans la Mandchourie méridionale, v. *Torii*. Poterie chinoise de la dynastie —, v. *Laufer*.

Han fa nei tchouan. 118-120. 123 sqq.
Hanoi. Géographie historique, 555-563.
Trajet de — à Thanh-hoà, 674-676, 680.

Harfeld (Ct.). — Lettre relative aux « Opinions chinoises sur les Barbares d'Occident », 282-283.

Harmand (J.). Lettre sur « le parti des Lè », 622-623.

Hartmann (M.). Chinesisch-Arabische Glossen, 707-708.

Heou Han chou, k. 118, 112, 122 sqq.

Heou Han ki, k. 10, 111-112, 122. 124 sqq.

Hirata. Sa philosophie, v. *Tanaka*.

Histoire. — d'Annam, v. *Hoàng-cao-Khải*. — de la Cochinchine, v. *Cultru*. — de la littérature japonaise, v. *Suzuki*. — de la Restauration au Japon, v. *Yoshida*. — de la Société des Missions-Etrangères, v. *Launay*. — des origines du Japon, v. *Nakamura*. — du bouddhisme chinois, v. *Franke*, *MASPERO* (H.). — du Japon, des origines à 1542, v. *Murdoch*. — du Japon septentrional et de ses relations avec le continent asiatique et la Russie, v. *Pozdnyeev*. — du Pégou, v. *Schmidt*. Ouvrages annamites sur l' — d'Annam, 448.

Hoa-lu, 671.

Hoang (P.). Concordance des chronologies néoméniques chinoise et européenne, 729-730.

Hoàng-cao-Khải. *Gương sừ Nam*, 612-617.

Hoàng Việt địa dư chí, 544.

Hollandais. Etablissement des — au Tonkin au XVII^e siècle, 165 (n. 1) sqq.

Hong-lou sseu, 107 n. 3.

Houa Hou king, 111, 122 sqq.

Huber (Ed.). Comptes rendus, 623-627. — Mission au Siam et en Birmanie, 262, 285, 445. Rentré à Hanoi, 648. Documents rapportés de sa mission, 648, 650-651. — Cf. 740.

Hung-yèn. Commerce des Chinois à — au XVII^e siècle, 179 n. 1. Le đông-thò à —, 340-346.

Hương-hoà, 500-505.

Huông-thượng. Les génies thériomorphes de —, v. *BONIFACY*.

làng, rơiang, tơiang, génies des Rơngao, 519 sqq.

làng Xorri, esprits du riz chez les Rơngao. 136-158.

Iida (T.). *Nihonshoki tsūshaku*, 258.

Inde. Chronique, 455. — Fouilles archéologiques dans l' —, 455. Musées de l' —, 455.

India Office. Documents de l' — relatifs à une factorerie anglaise au Tonkin au XVII^e siècle, v. *MAYBON* (Ch. B.).

Indochine. Bibliographie, 422-441, 443-444, 612-627, 644-645, 695. — Chronique, 262-269, 445-454, 648-651, 733-739. —

Bibliographie des voyages dans l' — française, v. *Brébion*. Bulletin de la Commission archéologique de l' —, 444, 644.

Géographie de l' — de Ptolémée, v. *Gerini*. Etude et conservation des monuments historiques de l' — 742-743. Géographie physique, politique, économique de l' — française, v. *Magnabal*. Le Musée de l' —, v. *MOURE*. Textes historiques et géographiques relatifs à l' —, v. *Cædès*.

Travaux bibliographiques relatifs à l' — française, v. *MAYBON* (Ch. B.). — Cf. Annam, Birmanie, Cambodge, Cochinchine, Laos, Siam, Tonkin.

Inscription. — de la Chambre funéraire du Seyyid Edjell à Yun-nan fou, v. *Vissière*. — s du Champa et du Cambodge, v. *Cædès*. — s du Siam et de la Péninsule malaise, v. *Finot*. Une — sur la réincarnation des grands Lamas, v. *Waddell*. Estampage des — s annamites, 450. — s péguanes rapportées par M. Huber, 648, 650-651.

Vérification des dates des — s des monuments khmèrs, v. *Faraut*.

Ishikawa (T.). Une poétesse japonaise et son œuvre, 646-647.

Iwatare (K.). *Jugaku taikwan*, 258.

Japon. Bibliographie, 253-255, 257-261, 636-643, 646-647, 710-728. — Chronique, 270-272, 651-654. — Etude de la philosophie des Song au —, v. *Nishimura*. Etudes sociologiques au —, 647. Histoire, v. *Murdoch*, *Nakamura*, *Pozdnyeev*, *Yoshida*. Histoire de la littérature japonaise, v. *Suzuki*. Le — et sa vie économique, v. *Dautremet*. Le — militaire, v. *Balet*. La musique classique japonaise, v. *Leroux*. Noms géographiques du —, v. *Yoshida*. Proverbes japonais, v. *Fujii*. Synonymes japonais, v. *Shida* et

Saeki. Transactions of the Asiatic Society of Japan, 260-261, 732.

Jésuites. Les — au Tonkin au XVII^e siècle, 186 n. 2, 199 n. 1, 427-431.

Journal of the Royal Asiatic Society, janvier 1910, 444.

Justice dans l'ancien Annam, v. DELOUSTAL.

Kao P'ien, 553-563, 568.

Kao seng tchouan, 115-117, 123 sqq.

Kawakami (T.). A list of plants of Formosa, 646.

KEMLIN (J. E.). *Rites agraires des Reungao* (suite et fin), 131-158. *Les songes et leur interprétation chez les Reungao*, 507-538. — Cf. 741.

Khmèr. Sculptures — es du Trocadéro et du Musée Guimet, v. Cædès. Vérification des dates des inscriptions des monuments — s, v. Faraut.

Kia-ning [Gia-ninh], 666-667.

Kiao-tche [Gia-chi], 100 n. 3, 552, 563-565.

Kiao tcheou [Giao châu], 551-584.

Kieou T'ang chou, k. 41, 547-548.

King Hien, 98 n. 2.

Kizan, cf. *Sakamoto* (T.).

Kokusho kankōkwaï, 259.

Kondō (I.). *Kaga Shōun kō*, 641.

K'ouen-ming, 631 sqq.

Kwammu, 712-716.

Kyōto. Index du Tripitaka de —, v. Ross. Revue publiée par la Faculté des Lettres de l'Université de —, 731-732. Textes bouddhiques retrouvés à —, 271. Transfert de la capitale à — sous Kwammu, 715-716. Ventes de peintures et d'objets d'art à —, 271-272.

Lajonquière (E. Lunet de). Carte archéologique de l'ancien Cambodge, 644. De Saïgon à Singapour par Angkor, autour du golfe du Siam, 644. — Nommé correspondant de l'École, 284. — Cf. 742.

LAN-t'ai, 107 n. 2.

Laos. Chronique, 268-269. — Inventaire des manuscrits du —, 268-269.

Latin. Textes d'auteurs — s relatifs à l'Extrême-Orient, v. Cædès.

Lauffer (B.). Chinese Pottery of the Han Dynasty, 696-703.

Launay (A.). Documents historiques relatifs à la Société des Missions-

Etrangères, 645. Lettres de Monseigneur Pallu, 432-433, 645.

Lè. Code des —, v. DELOUSTAL. Le parti des — au temps de l'intervention française au Tonkin, 622-623.

Le Myre de Vilers. Sa politique en Cochinchine, 437-439.

Leou [Lâu], 579-580.

Leroux (Ch.). La musique classique japonaise, 639-641.

Lê-Tác. An-nam chí lược, 256-257, 540-541.

Lévi (S.). Documents de l'Asie centrale (Mission Pelliot). Textes sanscrits de Touen-houang, 729. La mission Pelliot en Asie centrale, 442.

Li Che-min, 457.

Lie sien tchouan, 630-631.

Liêu, 672.

Lieou Yeou, 104-105.

Linh nam trích quái liệt truyện lục, 584 n. 1.

Linschoten, 431.

Li Tch'ang-ming, 667.

Littérature. Histoire de la — japonaise, v. *Suzuki*.

Long cloth, 185 n. 2.

Long-pien [Long-biên], 569-575, 581.

Lo-yang k'ie-lan ki, 118, 123.

Lục-giōi. Les génies protecteurs du xā de —, 692.

Lý-Bôn, 581-582.

Magnabal (C^{ne}). L'Indo-Chine française. Géographie physique, politique, économique. Organisation militaire et maritime, 617-618.

Mahé. Circulaire sur les manuscrits du Laos, 268-269.

Mahométisme. Etudes sino-mahométanes, v. *Vissière*. Gloses sino-mahométanes, v. *Hartmann*. Revue du monde musulman, 442-443.

Maitre (Cl. E.). Comptes rendus, 695, 724-728. — Parti en congé administratif, 262, 284. Rentré de congé, 733. — Cf. 740.

Makura no sōshi, 646-647.

Malaisie. Géographie de la — de Ptolémée, v. *Gerini*. Inscriptions de la péninsule malaise. v. *Finot*.

Mandchourie. Objets de l'époque des Han découverts dans le Sud de la —, v. *Torii*.

- Marini (G. F. de). 425 n. 2.
- Maspero (G.). Le Royaume du Champa. 443.
- MASPERO (H.). *Communautés et moines bouddhistes chinois aux II^e et III^e siècles*, 222-232. *Le Protectorat général d'Annam sous les Tang. Essai de géographie historique*, 539-584, 665-682. *Le Songe et l'Ambassade de l'Empereur Ming. Etude critique des sources*, 95-130. *Réponse au C^t Harfeld sur les « Opinions chinoises sur les Barbares d'Occident »*, 283. — Comptes rendus, 422-423, 612-617, 627-636. — Terme de séjour prorogé pour 1910, 262, 484. — Cf. 741.
- Matañga, 97 sqq., 226 sqq.
- Maybon (A.). *L'art bouddhique du Turkestan oriental, la mission Pelliot (1906-1909)*, 645.
- MAYBON (Ch. B.). *Note sur les travaux bibliographiques concernant l'Indochine française, 409-421. Une factorerie anglaise au Tonkin au XVII^e siècle (1672-1697): Inventaire et description des documents manuscrits de l'India Office*, 159-204. — Comptes rendus, 424-441, 618-623. — Rentré de congé, 262. — Cf. 740-741.
- Ma Yuan [Ma Vièn]. Canal de —, 679-680.
- Mecquenem (J. de). Nommé pensionnaire de l'Ecole, 648, 664. Parti en Annam et à Angkor, 733.
- Meou-tseu li ho, 99-108, 122 sqq.
- Ming. Le Songe et l'Ambassade de l'Empereur —, v. MASPERO (H.).
- Ming siang ki, 112-113, 122-124.
- Missions-Etrangères. Documents historiques relatifs à la Société des —, v. Launay.
- Mitokōmon, v. Mitsukuni.
- Mitsukuni. Biographie de Tokugawa — par T. Sakamoto, 646.
- Mon. Chronique des rois — s, v. Schmidt.
- Monuments historiques de l'Indochine. Conservation et étude des —, 742-743.
- MOURE (L.). *Le Musée de l'Indochine*, 733-739.
- Murdoch (J.). A History of Japan, vol. I, From the origines to the arrival of the Portuguese in 1542 A. D. With maps by I. Yamagata, 710-724.
- Musée. — de l'Ecole, 266-267, 450, 651, 733-739, 743. — s de l'Inde, 455.
- Musique classique japonaise, v. Leroux.
- Nakamura (T.). Nihon kaibyaku shi, 254-255.
- Nanjō (B.). Index au Catalogue de —, v. Ross.
- Nan-tchao, 240 n. 1.
- Nan-ting [Nam-dinh], 566-569.
- Nécrologie, 460, 661-663.
- Neng-jen = Çakyamuni, 729 n. 1.
- Ngan-nan tche lio, cf. Lê-Tác.
- Ngan-nan tche yuan, 542-543.
- Nguyễn-Trãi. Dư địa chí, 537-541.
- Nguyễn-tuy-Chân. Đại Việt cổ kim duýen cach địa chí, 545-546.
- Nhật-dạ trạch, 584.
- Nhật thông dư địa chí, 543.
- Nishi-Hongwanji. Mission archéologique envoyée en Chine par le —, 651-654.
- Nishimura (T.). Nihon Sōgaku shi, 258.
- Notes et Mélanges, 159-232, 393-421, 585-611, 683-694.
- Notre Revue, 443.
- Odin. Sur quelques ventes de peintures et d'objets d'art à Kyōto, 271-272.
- Ollone (d'). Lettre relative à la « Chine novatrice et guerrière », 457-458.
- Ōtsuki (F.). Date sōdō jitsuroku, 260.
- Pallu (Mgr). Lettres, annotées par A. Launay, 432-433, 645.
- Pardo (F. F. de), 171 n. 1.
- PARMENTIER (H.). *Les bas-reliefs de Banteai Chmar*, 205-222. *Rapport au Conseil supérieur de l'Indochine sur la situation matérielle et les travaux de l'Ecole française d'Extrême-Orient pendant l'année 1910*, 740-744. — Inventaire descriptif des monuments çams de l'Annam, planches, 441. — Chargé par intérim des fonctions de directeur de l'Ecole, 262, 284. Départ pour l'Annam et le Cambodge, 733. Ses travaux, 739-740.
- Pégou. Histoire, v. Schmidt. Estampages d'inscriptions et manuscrits pégouans rapportés par M. Huber de sa mission en Birmanie, 648, 650-651. — Cf. môn.
- PELLIOT (P.). *Conférence sur sa mission au Turkestan chinois*, 262, 274-281, 455-456. *Rapport sur sa mission au Turkestan chinois (1906-1909)*, 655-660. —

Documents rapportés par M. — de l'Asie centrale, 270, 643-644. Inauguration de la Salle — au Louvre, 281. Mission — en Asie centrale, v. Lévi, Maybon (A.). — Cf. 740.

Peri (N.). Comptes rendus, 253-255, 636-643, 740-724. — Terme de séjour prolongé pour 1910, 262, 284. — Cf. 741.

Phan-huy-Chú. Lê-Nghi, 16-23, 39-42, 48-49. Đình hộ tịch, phủ liêm pháp, 461-477.

Phủ-lý, Canal de —, 674-680.

Pigneau de Béhaine et ses compagnons, 426 n. 4.

P'ing-tao [Binh-đạo], 575-578.

Po-kiang [Bạc-giang], 565 n. 3.

Po-ma sseu, 107 n. 3, 117-119, 225.

Poterie chinoise de l'époque des Han, v. Laufer.

POUCHAT (J.). *Superstitions annamites relatives aux plantes et aux animaux*, 401-408, 585-611.

Pozdneyev (D.). *Materialy po Istorii Syvernoi Yaponii i eya otnochenii k materiku Azii i Rossii*, 724-728. — Ses publications, 724 n. 1.

Protectorat général d'Annam sous les T'ang, v. MASPERO (H.).

Proverbes japonais, v. Fujii.

PRZYLUKI (J.). *Les Rites du động-thổ, contribution à l'étude du culte du dieu du sol au Tonkin*, 339-347. — Cf. 741.

Ptolémée. Géographie de l'Indochine de —, v. Gerini.

Publications de l'Ecole, 255-256, 441-742.

Putchuk, 185 n. 1.

Quí minh đại vương, 684-685, 690.

Quốc-ngũ. Son emploi, 453-454.

Rajawan, v. Schmidt.

Revue du Monde musulman. vol. X, n^o 3, 442-443.

Rites — agraires des Rongao, v. KEM-LIN. — du động-thổ, v. PRZYLUKI. — du mariage chez les Annamites, 480-491.

Rockbo, 196 n. 2.

Rockhill (W.). *The Dalai Lamas of Lhasa and their relations with the Manchu Emperors of China, 1644-1908*, 443.

Rongao. Rites agraires des —, v. KEM-LIN. Les songes chez les —, v. KEM-LIN.

Ross (E. D.). *Alphabetical List of the Titles of Works in the Chinese Buddhist*

Tripitaka, being an Index to Bunyiu Nanjio's Catalogue and to the 1905 Kioto reprint of the Buddhist Canon, 704-707.

Roux (J.). Pour la France et pour l'Indochine. En Annam, traduit de l'annamite, 612-617. Cf. Hoàng-cao-Khái.

Russie. Histoire des relations du Japon et de la —, v. Pozdneyev.

Saeki (T.), v. Shida (Y.) et —.

Saigon. De — à Singapour, v. Lajonquière.

Sakamoto (T.) (alias Kizan). Mito Kōmon, 646.

Sanscrit. Textes — s de Touen-houang, v. Lévi.

Saravia (M. de L. y), 173 n. 1.

Savina (F.-M.). *Dictionnaire tay-annamite-français, précédé d'un précis de grammaire tay, et suivi d'un vocabulaire français-tay*, 644. Sêch son đạo thành chúa phạ, 645.

Schmidt (P. W.). *Slapat Rajawan datow smin ron. Buch des Rajawan, der Königsgeschichte. Die Geschichte der Mon-Könige in Hinterindien nach einem Palmblattmanuscript aus dem Mon übersetzt, mit Einführung und Noten versehen*, 625-627.

Sei Shōnagon, une poétesse japonaise, v. Ishikawa.

Senart (E.). Discours à la réception de la mission Pelliot, 272-274.

Seyyid Edjell. Stèle de la chambre funéraire du — et ses temples commémoratifs à Yun-nan fou, v. Vissière.

Shakwaigaku ronsō, 647.

Shida (Y.) et Saeki (T.). *Nihon ruigo dai-jiten*, 253-254.

Shōun-kō, v. Kondō.

Siam. Autour du golfe de —, v. Lajonquière. Inscriptions du —, v. Finot.

Sien chan [Tiên sơn], 576-577.

Singapour. De Saigon à —, v. Lajonquière.

Sino-annamite. Phonétique, v. CADIÈRE.

Sin T'ang chou, k. 43 』, 549.

Sin-tch'ang [Tân-xương], 667-668.

Song. Etude de la philosophie des — au Japon, v. Nishimura.

Sông Cà-lô, 574, 580.

Sông Cầu, 574-575.

Song chan [Tung sơn], 668.

- Sông Đáy, 674-680.
Songe. Le — et l'Ambassade de l'Empereur Ming, v. MASPERO (H.). Les — s et leur interprétation chez les Rongao, v. KEMLIN.
Song Hao. Son ambassade en Annam, 668-673.
Song-p'ing [Tông-binh], 551-563.
Sông Thái-binh, 571-574, 680.
Sông Tô-lịch, 553 n. 3. 555 sqq.
Souen-tseu, v. Giles.
Sron btsan sgam po. Date de son mariage avec la princesse chinoise Wents'eng, 698 n. 2.
Superstitions annamites relatives aux plantes et aux animaux, v. POUCHAT.
Sûtra en 42 articles [Sseu-che eul tchang king]. Préface du —, 97-99, 122, 124-129. *Suzuki (N.)*. Dai-Nihon bungaku shi, 259.
Tael, 188 n. 1.
T'ai chan, v. *Chavannes*.
Tai king [Đái giang], 583.
T'ai-p'ing [Thái-binh], 579-580.
T'ai-p'ing houan yu ki. k. 170 et 171. 548-549.
T'ai-p'ing kiun, 669 n. 3.
Takakusu (J.). Nommé correspondant de l'Ecole, 284.
Takekoshi (Y.). Nankokki, 732.
Tanaka (G.). Hirata Atsutane no tetsugaku, 258-259.
Tandart (P.). Dictionnaire français-cambodgien, 1^{ère} partie, 623-625.
T'ang. Le Protectorat d'Annam sous les —, v. MASPERO (H.).
Tchang K'ien, 126-128.
Tchang Tao-ling, 111 n. 2.
Tch'ang tcheou [Trương châu], 668-680.
Tche Jong, 101-105, 231.
Tche kouai, 634 n. 6.
Tch'eng-houa [Thừa-hóa], 667.
Tcheou Mi, 702.
Tchou Fa-lan, 97 sqq, 226 sqq.
Tch'ou san tsang ki tsi, 113-115, 122 sqq.
Tchou-yuan [Chu-diên], 580-584.
Thai. Dictionnaire — annamite-français, v. *Savina*.
Thân-dầu, 677-678.
Thăng-long, 559.
Thanh-hóa. Itinéraire de Hà-nội à — d'après un portulan annamite, 674-676, 680.
Thân-phù, 676.
Thè-lộc. Génies de —, v. BONIFACY.
Thiên-thai, 567-568.
Tiên-du, 571, 576-577.
Tinh-ngan [Đĩnh-an], 582-583, 679.
Toán tập thiên nam tứ trí lộ đồ thư, 541-542.
Tong-fang Cho, 631-635.
Tong-kou [Đông-cứu] ou Tong-hiue [Đông-huyêt], 567-568.
T'ong tien, k. 184, 546-547.
Tonkin. Chronique, 269, 453-454. — Bắc Thành địa dư chí, 543. Commission consultative indigène du —, 269. Culte du dieu du sol au —, v. PRZYLUCKI. Une factorerie anglaise au — au XVII^e siècle, v. MAYBON (Ch. B.). Géographie historique du Delta tonkinois, 551-584. 665-682.
Tonlé-sap. Dîgues du —, 451-453.
Torii (R.). Les aborigènes de Formose, 646. Relics of the Earlier Han dynasty in South Manchuria, 730; cf. 696 n. 1.
Touen-houang che che yi chou, 643-644; v. *Lévi*.
Tou-kouan-sai [Đò-quan-tái], 678-679.
T'oung-pao, vol. XI, 443, 729.
Toutenague, 168 n. 2.
Tou Yu, 697 n. 2.
Transactions of the Asiatic Society of Japan, t. XXXVI-XXXVII, 260-261, 442; t. XXXVIII, nos 1-2, 732.
Trần-tân-Bình. Việt sử kính, 612-617; cf. *Hoàng-cao-Khôi*.
Triệu Quang-phục, 584.
Tripitaka. Edition du — coréen, 260. Extraits du —, v. *Wieger*. Histoire des traductions chinoises du —, 232. Index des titres du — chinois, v. *Ross*.
Tsao, dieu du foyer, 703.
Ts'eu-lien (Tư-liêm), 563-564.
Ts'ien-fo-tong, 277-280, 657.
Ts'in King, 98 n. 2.
Tsunanori (Shōun), v. *Kondō*.
Tức-mặc, 671-672.
Tự-minh, 685-690.
Turkestan chinois. L'art bouddhique du —, 277, 656-657; v. *Maybon (A.)*. Mission Pelliot au —, 272-281. 655-660; v. *Vaillant*.

- Sông Đáy, 674-680.
Songe. Le — et l'Ambassade de l'Empereur Ming, v. MASPERO (H.). Les — s et leur interprétation chez les Rongao, v. KEMLIN.
Song Hao. Son ambassade en Annam, 668-673.
Song-p'ing [Tông-binh], 551-563.
Sông Thái-binh, 571-574, 680.
Sông Tô-lịch, 553 n. 3. 555 sqq.
Souen-tseu, v. Giles.
Sroñ btsan sgam po. Date de son mariage avec la princesse chinoise Wentch'eng, 698 n. 2.
Superstitions annamites relatives aux plantes et aux animaux, v. POUCHAT.
Sūtra en 42 articles [Sseu che eul tchang king]. Préface du —. 97-99, 122, 124-129.
Suzuki (N.). Dai-Nihon bungaku shi. 259.
Taël, 188 n. 1.
T'ai chan, v. Chavannes.
Tai king [Đái giang], 583.
T'ai-p'ing [Thái-binh], 579-580.
T'ai-p'ing houan yu ki. k. 170 et 171. 548-549.
T'ai-p'ing kiun. 669 n. 3.
Takakusu (J.). Nommé correspondant de l'Ecole, 284.
Takekoshi (Y.). Nankokki, 732.
Tanaka (G.). Hirata Atsutane no tetsugaku, 258-259.
Tandart (P.). Dictionnaire français-cambodgien, 1^{ère} partie. 623-625.
T'ang. Le Protectorat d'Annam sous les —, v. MASPERO (H.).
Tchang K'ien, 126-128.
Tchang Tao-ling, 111 n. 2.
Tch'ang tcheou [Trường châu], 668-680.
Tche Jong, 101-105, 231.
Tche kouai, 634 n. 6.
Tch'eng-houa [Thừa-hóa], 667.
Tcheou Mi, 702.
Tchou Fa-lan, 97 sqq, 226 sqq.
Tch'ou san tsang ki tsi, 113-115, 122 sqq.
Tchou-yuan [Chu-diên], 580-584.
Thai. Dictionnaire — annamite-français, v. Savina.
Thân-dầu, 677-678.
Thăng-long, 559.
Thanh-hóa. Itinéraire de Hà-nội à — d'après un portulan annamite, 674-676, 680.
Thân-phù, 676.
Thè-lộc. Génies de —, v. BONIFACY.
Thiên-thai, 567-568.
Tiên-du, 571, 576-577.
Tinh-ngan [Định-an], 582-583, 679.
Toàn tập thiên nam tứ trí lộ đồ thư, 541-542.
Tong-fang Cho, 631-635.
Tong-kou [Đông-cứu] ou Tong-hiue [Đông-huyệt], 567-568.
T'ong tien, k. 184, 546-547.
Tonkin. Chronique, 269, 453-454. — Bắc Thành địa dư chí, 543. Commission consultative indigène du —, 269. Culte du dieu du sol au —, v. PRZYLUKI. Une factorerie anglaise au — au XVII^e siècle, v. MAYBON (Ch. B.). Géographie historique du Delta tonkinois, 551-584, 665-682.
Tonlé-sap. Dignes du —, 451-453.
Torii (R.). Les aborigènes de Formose, 646. Relics of the Earlier Han dynasty in South Manchuria, 730; cf. 696 n. 1.
Touen-houang che che yi chou, 643-644; v. Lévi.
Tou-kouan-sai [Đò-quan-tái], 678-679.
T'oung-pao, vol. XI, 443, 729.
Toutenague, 168 n. 2.
Tou Yu, 697 n. 2.
Transactions of the Asiatic Society of Japan, t. XXXVI-XXXVII, 260-261, 442; t. XXXVIII, nos 1-2, 732.
Trần-tân-Binh. Việt sử kính, 612-617; cf. Hoàng-cao-Khải.
Triệu Quang-phục, 584.
Tripitaka. Edition du — coréen, 260. Extraits du —, v. WIEGER. Histoire des traductions chinoises du —, 232. Index des titres du — chinois, v. ROSS.
Tsao, dieu du foyer, 703.
Ts'eu-lien (Tür-liêm), 563-564.
Ts'ien-fo-tong, 277-280, 657.
Ts'in King, 98 n. 2.
Tsunanori (Shōun), v. Kondō.
Tức-mặc, 671-672.
Tự-minh, 685-690.
Turkestan chinois. L'art bouddhique du —, 277, 656-657; v. MAYBON (A.). Mission Pelliot au —, 272-281, 655-660; v. Vaillant.

- Vaillant (L.)*. Le Turkestan chinois, 730.
Variétés sinologiques, nos 28-31, 729-730.
- Viêt. Đai — địa chí, v. Nguyễn-tuy-Chân. Hoàng-địa dư chí, 544. — sử kính, v. *Trần-tân-Binh*. — Cf. Annam.
- Vissière (A.)*. Etudes sino-mahométanes. Stèles de la Chambre funéraire du Seyyid Edjell et ses temples commémoratifs à Yunnan-fou, 442.
- Vogel (J. Ph.)*. Nommé correspondant de l'Ecole, 284. Chargé des fonctions de directeur général du Service archéologique de l'Inde, 455.
- Voyages. Bibliographie des — dans l'Indochine française, v. *Brébion*.
- Waddell (L. A.)*, Chinese Imperial Edict of 1808 on the Origin and Transmigration of the Grand Lamas of Tibet, 444.
- Wakatsuki (S.)*. Anatole France tampen kessaku shū, 647.
- Wang Meou, 629 sqq.
- Wang Tou. Son mémoire sur le bouddhisme, 222-223.
- Wang Tsouen, 99 n. 1.
- Wei chou, 120-122.
- Wen-kong. Sens du mot —, 709.
- Wen-tch'eng. Date de son mariage avec le roi tibétain Sron btsan sgam po. 698 n. 2.
- Wieger (L.)*. Bouddhisme chinois. Extraits du Tripiṭaka, des commentaires, tracts, etc. T. I, 730.
- Wou-chou, 108-110, 121-122.
- Wou-ning [Vũ-ninh], 570.
- Wou-p'ing [Vũ-binh], 578-579.
- Wou-yen [Ô-duyèn], 564. Rivière de — = Canal des Rapides, 571-574.
- Yamagata (J.)*, v. *Murdoch*.
- Yang-tseu. La voie ferrée de Birmanie au —, 242-249.
- Ye-yu, 575 n. 2.
- Yong-kia, 729 n. 1.
- Yoshida (T.)*, Dai-Nihon chimei jisho, zokuhen, 257-258. Ishin-shi hakkō. 732.
- Yuan-ho kiun hien tche, k. 38. 547.
- Yun-nan, v. *Davies*. Stèle de la Chambre funéraire du Seyyid Edjell à — fou, v. *Vissière*.
- Zach (E. von)*. Kritische Miscellen, 708-709.

A Monsieur MICHEL BRÉAL,

Membre de l'Institut.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

	Pages
Fig. 1. — GALERIE NORD LATÉRALE. PREMIÈRE DIVISION ORIENTALE, RECTANGLE MÉDIAN DU MONUMENT DE BANTEAI CHMAR.	206
Fig. 2. — BAS-RELIEF DE BANTEAI CHMAR. Cliché 63.	210
Fig. 3. — PLAN DU TEMPLE DE HƯỞNG-THƯỢNG XÃ.	399
Fig. 4. — CARTE DES DIGUES DU GRAND LAC (Cambodge).	452

HORS TEXTE

CARTE DU TONKIN SOUS LES T'ANG	622
--	-----

TABLE DES MATIÈRES

N° 1, janvier-mars 1910

I. — LA JUSTICE DANS L'ANCIEN ANNAM. traduction et commentaire du <i>Code des Lê</i> (suite), par M. R. DELOUSTAL.	1
II. — MONOGRAPHIE DE LA SEMI-VOYELLE LABIALE EN ANNAMITE ET EN SINO-ANNAMITE (suite), par M. L. CADIÈRE.	61
III. — LE SONGE ET L'AMBASSADE DE L'EMPEREUR MING. Etude critique des sources, par M. H. MASPERO.	95
IV. — RITES AGRAIRES DES REUNGAO (suite et fin), par M. J. E. KEMLIN.	131

NOTES ET MÉLANGES.

Ch. B. MAYBON. — Une factorerie anglaise au Tonkin au XVII ^e siècle (1672-1697)..	159
H. PARENTIER. — Les bas-reliefs de Banteai-chmar.	205
H. MASPERO. — Communautés et moines bouddhistes chinois aux II ^e et III ^e siècles.	222

BIBLIOGRAPHIE.

I. — Chine (H. BRENIER). — <i>H. R. Davies</i> . Yunnan, the link between India and the Yang-tse.	233
II. — Japon (N. PERI). — <i>Shida Y. et Saeki T.</i> Nihon ruigo dai-jiten. — <i>Nakamura T.</i> Nihon kaibyaku shi	253
III. — Notes bibliographiques.	255

CHRONIQUE.

INDOCHINE FRANÇAISE : Ecole française d'Extrême-Orient	262
Cambodge.	267
Laos.	268
Tonkin.	269
JAPON.	270
FRANCE.	272

CORRESPONDANCE.

Lettre du commandant HARFELD.	282
Réponse de M. H. MASPERO.	283

DOCUMENTS ADMINISTRATIFS.	284
-----------------------------------	-----

N° 2, avril-juin 1910.

I. — MONOGRAPHIE DE LA SEMI-VOYELLE LABIALE EN ANNAMITE ET EN SINO-ANNAMITE (suite et fin), par M. L. CADIÈRE.	287
II. — LES RITES DU <i>đông thờ</i> . CONTRIBUTION À L'ÉTUDE DU CULTES DU DIEU DU SOL AU TONKIN, par M. J. PRZYLUKI	339
III. — LA JUSTICE DANS L'ANCIEN ANNAM, traduction et commentaire du <i>Code des Lê</i> (suite), par M. R. DELOUSTAL.	349

NOTES ET MÉLANGES.

A. BONIFACY. — Les génies thériomorphes du <i>xã de Huông-thượng</i>	393
J. POUCHAT. — Superstitions annamites relatives aux plantes et aux animaux, I.	401
Ch. B. MAYBON. — Note sur les travaux bibliographiques concernant l'Indochine française.	409

BIBLIOGRAPHIE.

Indochine. — G. E. Gerini. <i>Researches on Ptolemy's geography of Eastern Asia</i> (H. MASPERO). — A. Brébion. <i>Bibliographie des voyages dans l'Indochine française du IX^e au XIX^e siècle</i> (Ch. B. MAYBON). — P. Cultru. <i>Histoire de la Cochinchine française des origines à 1883</i> (Id.)	422
--	-----

CHRONIQUE.

INDOCHINE FRANÇAISE : Ecole française d'Extrême-Orient.	445
Tonkin.	450
Cambodge.	453
INDE.	455
FRANCE.	455

CORRESPONDANCE.

Lettre du commandant d'OLLONE.	457
--	-----

DOCUMENTS ADMINISTRATIFS.	459
-----------------------------------	-----

NÉCROLOGIE.	460
---------------------	-----

N° 3, juillet-septembre 1910.

I. — LA JUSTICE DANS L'ANCIEN ANNAM, traduction et commentaire du <i>Code des Lê</i> (suite), par M. R. DELOUSTAL.	461
II. — LES SONGES ET LEUR INTERPRÉTATION CHEZ LES REUNGAO, par M. J. E. KEMLIN.	507
III. — LE PROTECTORAT GÉNÉRAL D'ANNAM SOUS LES T'ANG. ESSAI DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE, I, par M. H. MASPERO.	539

NOTES ET MÉLANGES.

J. POUCHAT. — Superstitions annamites relatives aux plantes et aux animaux, II.	585
---	-----

BIBLIOGRAPHIE.

- I. — **Indochine.** — *Hoàng-cao-Khải*. *Giương sử Nam*. *J. Roux*. Pour la France et pour l'Indochine. En Annam. *Trần-tân-Binh*. *Việt sử kinh*. (H. MASPERO). — *Magnabal*. *L'Indo-Chine française* (BONIFACY). — *A. Brébion*. *Le Livre d'or de la Cochinchine, du Cambodge et de l'Annam* (Ch. B. MAYBON). — *J. Dupuis*. *Le Tonkin de 1872 à 1886* (ID.). — *P. Tandar*. *Dictionnaire français-cambodgien* (Ed. HUBER). — *P. W. Schmidt*. *Slapat Rajawañ datow smim roñ* (ID.) 612
- II. — **Chine** (H. MASPERO). — *Ed. Chavannes*. *Le T'ai chan*. — *O. Franke*. *Zur Frage der Einführung des Buddhismus in China*. 627
- III. — **Japon** (N. PERI). — *J. Dautremer*. *L'Empire japonais et sa vie économique*. — *Ch. Leroux*. *La musique classique japonaise*. — *I. Kondō*. *Kaga Shōun kō*. — *O. Fujii*. *Gengo dai-jiten*. 636
- IV. — **Notes bibliographiques** 643

CHRONIQUE.

- INDOCHINE FRANÇAISE. 648
- JAPON 651
- FRANCE. 655

NÉCROLOGIE.

- Le général de Beylié (L. FINOT). 661

DOCUMENTS ADMINISTRATIFS 664

N° 4, octobre-décembre 1910.

- LE PROTECTORAT GÉNÉRAL D'ANNAM SOUS LES T'ANG. ESSAI DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE, II, par M. H. MASPERO. 665

NOTES ET MÉLANGES.

- L¹ Col. BONIFACY. — *Les génies du temple de Thè-lộc*. 683

BIBLIOGRAPHIE.

- I. — **Indochine** (Cl. E. MAITRE). — *G. Cœdès*. *Textes d'auteurs grecs et latins relatifs à l'Extrême-Orient depuis le IV^e siècle av. J.-C. jusqu'au XIV^e siècle* 695
- II. — **Chine** (L. AUROUSSEAU). — *B. Laufer*. *Chinese Pottery of the Han Dynasty*. — *E. Denison Ross*. *Alphabetical List of the Titles of Works in the Chinese Buddhist Tripitaka, being an Index to Bunyiu Nanjio's Catalogue and to the 1905 Kioto reprint of the Buddhist Canon*. — *M. Hartmann*. *Chinesisch-Arabische Glossen*. — *E. von Zach*. *Kritische Miscellen*. — *L. Giles*. *Sun Tzū on the Art of War, the oldest military treatise in the world*. 696
- III. — **Japon**. — *J. Murdoch*. *A History of Japan, vol. I* (N. PERI). — *D. Pozdnyeev*. *Materialy po Istorii Syvernoi Yaponii i eya otnochenii k materiku Azii i Rossii* (Cl. E. MAITRE). 710
- IV. — **Notes bibliographiques**. 729

CHRONIQUE.	
INDOCHINE FRANÇAISE	733
DOCUMENTS ADMINISTRATIFS.	740
.	
INDEX ANALYTIQUE	745
TABLE DES MATIÈRES	755
TABLE DES ILLUSTRATIONS.	756
ERRATUM.	760

ERRATUM

- P. 12, l. 14 et 17. Au lieu de *sao*, lire *sào*.
- P. 21, l. 37. Au lieu de Dũc-Thanh, lire Dũc-Thánh.
- P. 33, n. 1. Au lieu de *chtnh*, lire *chtnh*.
- P. 63, l. 1 de la n. 1. Au lieu de *hoi*, lire *hói*.
- P. 75, n. 1. Au lieu de *tu*, lire *tú*.
- P. 82, l. 15. Effacer l'indication de la note 3 après *ngwen*, et la reporter, ligne 16, après par exemple.
- P. 82, n. 3. Au lieu de *chuc*, lire *chuc*.
- P. 89, l. 19. » *dò*, » *đo*.
- P. 91, 2^e av.-dern. l. Au lieu de *phway* et *bwát*, lire **phway* et **bwát*.
- P. 96, l. 6. Au lieu de *Meou-tseu li ka.ɿ* 牟子理感, lire *Meou-tseu li ho* 牟子理惑 (et de même p. 99, 102, 122, 123, 129).
- P. 100, l. 25 de la n. 3. Dans 大越南史通賢綱目, au lieu de 賢, lire 藍.
- P. 102, n. 2. Au lieu de 柳州, lire 柳州.
» , » » 部州, » 部州.
- P. 103, l. 6. » 銅謙, » 陶謙.
- P. 104, l. 21. » 孫費, » 孫貧.
- P. 105, l. 12. » 沂, » 沂.
- P. 106, l. 24. Au lieu de IV^e siècle, lire V^e siècle.
- P. 107, l. 11 de la n. 3. Au lieu de *Teng kou wen*, lire *Teng sou wen*.
- P. 108, l. 17. La note 5 placée après le nom de Leang Kouang, se rapporte à Chao-ti, à la ligne 16.
- P. 109, l. 24. Au lieu de Tou-kiang 都卿, lire Tou-hiang 都鄉.
- P. 110, l. 8 et 22. Au lieu de *Siu Chan-sin* 緒善信, lire *Tch'ou Chan-sin* 褚善信.
- P. 111, l. 6 de la n. 2. Au lieu de six siècles et demi, lire sept siècles et demi.
- P. 114, l. 6. Au lieu de *Kiao hiai...*, lire *Kiao kai...*
- P. 114, l. 11 de la n. 7. Au lieu de 昭, lire 劬, et au lieu de *Heou Han chou*, lire *Ts'ien Han chou*.
- P. 116, l. 4-5. Au lieu de : Le Siang tchouan 相傳 dit : « Dans un royaume... », lire : D'après une tradition, dans un royaume..., et supprimer la note 2.
- P. 116, l. 6 et 10. Au lieu de Tchao-ti, lire Tchao-t'i.
- P. 116, l. 8 de la n. 5. Au lieu de 玄裝, lire 玄葵.
- P. 117, l. 4 et 5. Au lieu de Houen-ming ts'ò, lire K'ouen-ming tsò.
- P. 117, l. 9. Au lieu de était, lire étant.
- P. 118, l. 3. Au lieu de 陽街之, lire 陽街之.
- P. 118, l. 7. Au lieu de 西楊, lire 西陽.
- P. 120, l. 1 de la n. 1. Au lieu de 4, lire Le.
- P. 121, l. 20. Au lieu de King-cheng, lire Hing-cheng.
- P. 122, l. 16. Au lieu de III^e siècle, lire IV^e siècle.
- P. 127, l. 10. Au lieu de Tchen Louen, lire Tchen Louan.
- P. 129, l. 1. Au lieu de Yartand, lire Yarkand.
- P. 131, l. 3. Au lieu de M. M. J. Kemlin, lire M. J. E. Kemlin.
- P. 131, l. 22. Au lieu de *kɔ dang duk*, lire *kɔdang duk*.
- P. 131, note. Au lieu de *giò*, lire *giò*.
- P. 132, l. 22. » *tǎng dǎk*, lire *tang dǎk*.
- P. 133, l. 2 et *passim*. Au lieu de *hodri*, lire *hodri*.
- P. 133, l. 21. Au lieu de *rɔ nõk*, lire *rɔnǎk*.
- P. 134, l. 14. Au lieu de *tɔha*, lire *tɔla*.
- P. 134, l. 18. Au lieu de *rɔlǎu*, lire *rɔbǎu*.
» , dern. l. Au lieu de à tapoter, lire ou de tapoter.
- P. 135, l. 29. Au lieu de *lum hakok*, lire *lum hakok*.

- P. 135, av.-dern. l. Au lieu de *hó dip*, lire *hó dríp*.
- P. 136, l. 17. Au lieu de *hapóm*, lire *hapám*.
- P. 136, l. 19. Compléter ainsi la phrase : La maîtresse prend le couteau sacré (*chang loták*) ; cet instrument ne doit servir que pour les usages rituels, il est *ding* (sacré) ; en temps ordinaire il reste toujours piqué...
- P. 136, l. 28. Au lieu de *bòc lo*, lire *bòi lo*.
» , l. 30. » *ròhun*, » *ròhur*.
- P. 136, l. 34-35. Au lieu de *bơ gang*, lire *bơ gang*.
- P. 137, l. 1. Au lieu de *pō jāk*, lire *pơ* *brong*, *pơ jāk*.
- P. 137, l. 16. Au lieu de *nhêu*, lire *nhèn*.
- P. 137, l. 28. Au lieu de *chang lơ lāk*, lire *chang lơ lak*.
- P. 138, l. 1. Au lieu de *dāk dòi*, lire *dāk dai*.
» , l. 3. » *kơ nhò*, » *kơnhè*.
» , l. 40. » *xem xê*, » *xen xê*.
» , l. 42. » *rơ hur*, » *ròhur*.
- P. 140, l. 38. » *Couche*, » *Bouche*.
- P. 141, l. 25. » *hòtòk*, » *hòtòh*.
- P. 141, l. 31-32. Au lieu de terre ou de vermisseau, terre de vermisseaux.
- P. 141, l. 35. Au lieu de *thói*, lire *thai*.
- P. 142, l. 8. Au lieu de *bơ gang kơ jar*, lire *bơ gang kơ jar*.
- P. 142, l. 14. Au lieu de *devăbah*, lire *id bah*.
» , l. 26. » *rơngət*, » *rơngèp*.
- P. 143, l. 7. Au lieu de *jòn thòi mò*, lire *jăn thòi nò*.
- P. 143, l. 27. Au lieu de *buih kòr*, lire *truh kòr*.
- P. 144, l. 35. Au lieu de *pièce*, lire *espèce*.
- P. 145, l. 19. Au lieu de *tang pla*, lire *tang pha*.
- P. 146, l. 3. Au lieu de *kơ rơ hau*, lire *u kơ rơ hau*.
- P. 146, l. 5. Au lieu de *hò drík*, lire *hò drèk*.
» , dern. l. Au lieu de *ha lām*, lire *halām*.
- P. 147, l. 21. Au lieu de on prend, lire on prend.
- P. 148, l. 5. Au lieu de *joh jeang*, lire *joh jang*.
- P. 148, l. 21. Au lieu de *gơng*, lire *gong*.
- P. 149, l. 8. » *mám*, » *mám*.
- P. 151, l. 40. » *hiar*, » *iar*.
- P. 154, l. 28. » *pò Bò*, » *pơ Bò*.
- P. 154, l. 34. Au lieu de *doh torkán*, lire *dòh torkan*.
- P. 155, l. 40. Au lieu de *iar*, lire *hiar*.
- P. 156, l. 25. » *perles*, » *parler*.
» , l. 26. » *ton*, » *tom*.
- P. 157, l. 33. » *chòp*, » *chàp*.
- P. 226, l. 9. Au lieu de 呂惠迪, lire 呂惠通.
- P. 227, l. 13. Au lieu de *Siu Chan-sin*, lire *Tch'ou Chan-sin*.
- P. 227, l. 15. Au lieu de *Pin Li-sin*, lire *Pin Mai-sin*.
- P. 228, l. 4. de la n. 8. 嚴阿祇梨所浮調所造. Supprimez le premier caractère 所.
- P. 339, l. 14. Après *Annamites* ajoutez (3).
- P. 340, n. 1. Cette note doit être la note 3 de la page précédente.
- P. 393, l. 23. Au lieu de *Dòng-gia*, lire *Dòng-gia*.
- P. 396, l. 2 sqq. Au lieu de *Giá*, lire *Gia*.
- P. 398, l. 14. Au lieu de *Mò-na-khòn*, lire *Mò-na-khòn*.
- P. 462, l. 11. Au lieu de 1663, lire 1664.
- P. 511, l. 19. Au lieu de *hò drí*, lire *hò drí*.
- P. 528, n., l. 1 et 15. Au lieu de *chơ kang*, lire *chơkàng*.
- P. 528, n., l. 11 et 13. Au lieu de *glái*, lire *glei*.
- P. 528, n., l. 15. Au lieu de *tră*, lire *tră*.
- P. 529, n., l. 1 et 2. Au lieu de *nhòp*, lire *nhòp*.
- P. 529, n., l. 9 et 11. Au lieu de *Euli*, lire *Tuli*.
- P. 531, l. 18. Au lieu de qu'on donne, lire qu'on nous donne.
- P. 572, l. 13-16. Au lieu de : Le voyage de Fan T'ing-kouei..... la route qu'il suivit, lire : P'an Ting-kouei 潘鼎圭 se rendit de Canton à Hanoi en 1688 ; il passa par Hưng-yèn, et par suite par le Canal des Bambous.
- P. 572, n. 2. Ajouter : Elle a été traduite par M. VISSIÈRE (*Bull. de géogr. hist. et descript.*, 1889, IV, p. 70 sqq.), qui en a déterminé l'itinéraire avec autant d'exactitude qu'il est possible de le faire.
- P. 574, l. 10 et *passim*. Au lieu de *Đáy*, lire *Đáy*.
- P. 579, l. 29 et *passim*. Au lieu de rivière Lieou, lire rivière Leou.

P. 603, l. 21. *Au lieu de dans l'eau, lire de l'eau.*

P. 666, n. 4. *Au lieu de 漏, lire 漏.*

P. 669, l. 3 de la n. 1. *Au lieu de tou-che-houei-che, lire tou-tche-houei-che.*

P. 699, l. 5 de la n. 2. *Au lieu de 獲, lire 獲.*

P. 703, l. 19. *Au lieu de 祀子, lire 祀子.*

P. 705, l. 16. *Au lieu de Jñānagupta, lire Jinagupta.*

PUBLICATIONS

DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTREME-ORIENT.

Les *Publications de l'École française d'Extrême-Orient* sont en vente à Hanoi à l'École française d'Extrême-Orient; à Paris, chez l'éditeur, E. LEROUX, 28, rue Bonaparte.

I. — **Numismatique annamite.** Par DESIRÉ LACROIX, capitaine d'Artillerie de marine. Saïgon, 1900, 1 vol. in-8°, accompagné d'un album de XI planches. *Epuisé.*

II. — **Nouvelles recherches sur les Chams.** Par ANTOINE CABATON, attaché à la Bibliothèque Nationale. Paris, Leroux, 1901, in-8°. 10 fr.

III. — **Phonétique annamite (DIALECTE DU HAUT-ANNAM).** Par L. CADIERE, de la Société des Missions étrangères. Paris, Leroux, 1902, in-8°. 15 fr.

IV. — **Inventaire archéologique de l'Indochine. I. Monuments du Cambodge.** Par E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, chef de bataillon d'Infanterie coloniale. TOME Ier. Paris, Leroux, 1902, in-8°. 15 fr.

V. — **L'Art gréco-bouddhique du Gandhara. ÉTUDE SUR L'ORIGINE DES INFLUENCES CLASSIQUES DANS L'ART BOUDDHIQUE DE L'INDE ET DE L'EXTREME-ORIENT.** Par A. EOUILLIÉ, docteur es-lettres. TOME I. INTRODUCTION. — LES ÉDIFICES. — LES BAS-RELIEFS. Paris, Leroux, 1905, in-8°. 15 fr.

VI. — **Le même. TOME II. (En préparation).**

VII. — **Dictionnaire cham-français.** Par EUGÈNE AYMONER, ancien professeur à l'École coloniale, et ANTOINE CABATON, attaché à la Bibliothèque Nationale. Paris, Leroux, 1905, in-8°. 15 fr.

VIII. — **Inventaire archéologique de l'Indochine. II. Monuments du Cambodge.** Par E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, chef de bataillon d'Infanterie coloniale. TOME II. Paris, Leroux, 1905, in-8°. 15 fr.

IX. — **Le même. TOME III. (Sous presse).**

X. — **Répertoire d'Épigraphie jaina.** PRÉSENTANT UNE ESQUISSE DE L'HISTOIRE DU JAÏNISME D'APRÈS LES ÉCRITURES. Par A. GUÉHINDY. Paris, Leroux, 1905, in-8°. 15 fr.

XI. — **Inventaire archéologique de l'Indochine. III. Monuments chams de l'Annam.** Par H. PARMENTIER, chef du Service archéologique de l'École française d'Extrême-Orient. TOME I. DESCRIPTION DES MONUMENTS. Paris, Leroux, 1905, in-8°. 15 fr.

XII. — **Le même. TOME II. (En préparation).**

XIII. — **Mission archéologique dans le Siam.** Par E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, chef de bataillon d'Infanterie coloniale. Paris, Leroux, 1905, in-8°. 15 fr.

XIV. — **Le même. TOME II. (En préparation).**

XV. — **Bibliothèque indo-allemande.** Par E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, chef de bataillon d'Infanterie coloniale. Paris, Leroux, 1905, in-8°. 15 fr.

XVI. — **Le même. TOME II. (En préparation).**

XVII. — **Atlas archéologique de l'Indochine. Monuments du CAMBODGE ET DU CAMBODGE.** Par le capitaine E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, attaché à l'École française d'Extrême-Orient. Paris, Leroux, 1905, in-8°. 15 fr.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTREME-ORIENT.

I. — **Éléments de sanscrit classique.** Par GUSTAVE HENRY, professeur à l'Université de Paris. Paris, Leroux, 1902, in-8°. 15 fr.

II. — **Précis de grammaire palie.** ACCOMPAGNÉ D'UN LISTE DE TEXTES ÉPIQUES. Par GUSTAVE HENRY, professeur à l'Université de Paris. Paris, Leroux, 1904, in-8°. 15 fr.

III. — **Manuel de tibétain classique.** Par G. H. EOUILLIÉ, médecin-major de 1^{re} classe des Troupes coloniales. (En préparation).